Introduction à la soutenance de la Xe promotion de superviseurs

Les monographies que l'on peut lire ici et qui ont été soutenues en juin 2011, sont issues d'un travail subjectif où chacun a mis du sien, mais en groupe. Un groupe comment ça tient? Freud s'est posé la question dans son grand texte « Psychologie collective et analyse du moi ». Il fait en introduction la remarque qu'il n'y a pas de différences de structure entre deux niveaux, le subjectif et le collectif. Un groupe précise-t-il, ça tient sur l'amour porté à une place d'exception, incarnée par le chef (pour l'Armée), le pape (pour l'Église) ou toute autre figure d'autorité, laquelle s'autorise d'un principe, de valeurs.
Lacan, lui, prend la question par un autre bout. Ce qui tient ensemble un groupe humain, pense-t-il, c'est qu'on se parle. La parole tisse le lien social. Nous sommes un peu comme ces prisonniers que l'on rencontre au début du texte de 1949 « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ». Vous connaissez l'histoire. Un directeur de prison fait venir 3 prisonniers et leur dit qu'il dispose de 3 ronds blancs et 2 ronds noirs. Il collera sur le dos de chacun un des ronds. Le premier qui déduira le rond qu'il a dans le dos à partir des deux autres sera libre. En fait la déduction s'avère logique jusqu'à un certain point. Il y a une butée. Ce n'est que parce que chacun se précipite vers la sortie que ce mouvement collectif fait certitude et que chacun en déduit alors qu'il a un rond blanc dans le dos. Lacan en tire trois modalités logiques du temps: l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure. Dans le travail de formation à la supervision, que ce soit dans l'instance clinique ou le travail de monographie l'instant de voir a consisté à prendre en compte le jaillissement d'une question qui fait énigme. Le temps pour la comprendre qui a suivi a mis en œuvre du savoir, des connaissances et beaucoup d'invention. C'est un mode de construction auquel Freud nous invite dans un de ses derniers textes et qu'il associe au délire: le délire a structure de vérité. Mais demeure un troisième temps. Le moment de conclure, là où la vérité de chacun se révèle et prend tout son effet, comme on le dit d'une balle de tennis, est produit par le mouvement de précipitation d'un collectif. C'est parce qu'ils sortent ensemble comme un seul homme que chaque prisonnier se trouvé délivré de ses chaînes. « Le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel », affirme alors Jacques Lacan dans ce même texte sur le temps logique. (Écrits p.213)

Cette chorégraphie de la libération, plus intéressante que la théologie du même nom, est à l'œuvre dans ce travail. Chacun s'exprime en son propre nom, ce qui est la visée de tout travail s'inspirant peu ou prou de la psychanalyse, mais pas sans les autres. C'est cela le paradoxe. Un mouvement « communiste » qui se produit du plus singulier du subjectif. Il s'agit alors de penser le subjectif et le collectif comme un continuum sur une bande de Möbius. En chaque point de la bande l'envers et l'endroit se distinguent et pourtant ils sont situés dans une continuité. « Avis aux non-communistes: tous est commun, même Dieu. » (Charles Baudelaire)

Je crois que cette petite introduction devrait nous mettre la puce à l'oreille sur la dimension politique inhérente à toute activité humaine.

Joseph ROUZEL, 23 juin

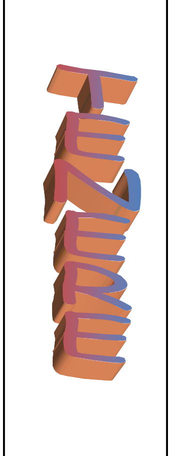


MONOGRAPHIE en 3 CAHIERS
pour la
CERTIFICATION de SUPERVISEUR
d'équipes de travailleurs sociaux

INSTITUT EUROPÉEN PSYCHANALYSE
et
TRAVAIL SOCIAL

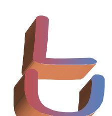
10ème Promotion
Année 2010 – 2011
MONTPELLIER-34

ROUQUIER Claude



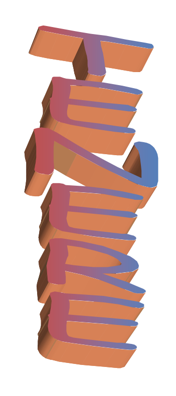


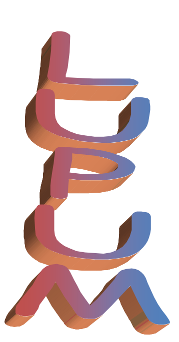


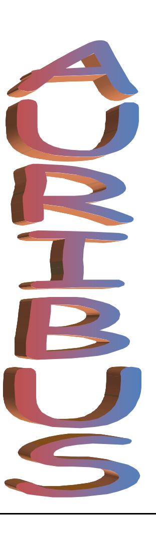




MONOGRAPHIE en 3 CAHIERS pour la CERTIFICATION de SUPERVISEUR d'EQUIPES de T.S.
INSTITUT EUROPÉEN PSYCHANALYSE ET TRAVAIL SOCIAL
MONTPELLIER - 10ème PROMOTION - ANNEE 2010-2011 - Cl. ROUQUIER







CAHIER 1 : LES COMPTOIRS DE JOUISSANCE (34 P.)

CAHIER 2 : L'ILLUSION D'ÊTRE SOI (25 P.)

CAHIER 3 : L'IMPOSTURE DE LA RENCONTRE (12 P.)



SOMMAIRE :

Mots-clés :

- Expansion
- Humanisation
- Inconscient
- Jouissance
- Langage

Résumé :
Tenir un loup par les oreilles, ou caresser la crinière d'un lion, ou encore mettre sa tête dans la gueule d'un crocodile, c'est un peu comme marcher sur des œufs !

Bref, celui qui tente l'expérience se trouve quelque peu dans l'embarras, mais en même temps, il éprouve la satisfaction (même si c'est dans l'après coup !), d'avoir surpassé ses appréhensions.

Par ailleurs, nombreux sont ceux qui ne cessent de vérifier et d'éprouver cette citation attribuée à VIRGILE : *"On se lasse de tout excepté d'apprendre."* Ou *"de comprendre"*, selon la traduction.

Ce flottement entre les deux n'a rien d'étonnant puisque, apprendre, du latin Apprehendere et comprendre, de Comprehendere, ont le même sens de saisir, puis de saisir par l'intelligence et embrasser par la pensée, pour ce dernier.[1]

Seulement, en ce qui concerne les concepts psychanalytiques, tenir n'est pas forcément saisir ! J'aurais pu tout aussi bien dire que *"Il y a loin de la coupe aux lèvres.",* tant il est vrai que, même une fois remplie, on n'est jamais sûr de déguster une avancée de sens, qu'une nouvelle question ne vienne remettre en cause…

Qu'importe ! Tous ces cheminements dialectiques apportent leur content d'exaltation dans la découverte et c'est vraisemblablement pourquoi je n'ai pas hésité longtemps avant de risquer les présenter sous forme de trilogie, les trois sujets formant, à mon sens, une suite. Ensemble, ils contribuent à répondre à la question initiale : "Comment est-ce que je fonctionne, en tant qu'être humain?"

PRÉAMBULE :

Dans l'histoire navale, à tort ou à raison, ou tout simplement en exagérant, les marins ont eu la réputation d'entretenir des liaisons affectives dans les nombreux ports de leurs escales successives.

Il semble maintenant, que dans un contexte de consommation sans autre frein que les limites physiologiques ou financières, notre soif de réalisation et d'épanouissement personnels soit telle, qu'elle nous pousse à ouvrir ce que je suis tenté d'appeler, sur le modèle des comptoirs commerciaux, notamment coloniaux, des comptoirs de jouissance.

---

[1] GAFFIOT de poche, latin – français, Hachette, 2001

S'il pouvait être question de dresser une carte de ces comptoirs établis par un quidam au cours d'une vie terrestre, je dirais qu'en ce qui m'a concerné, le voyage depuis le fantasme du Chevalier, preux défenseur de la veuve et de l'orphelin, avec son épée toute phallique…, en passant par le fantasme de l'Orpailleur - ou harpailleur en moyen français (1532), de harpailler : saisir, empoigner - pour finir par consentir au principe de la perte, le chemin à parcourir m'a paru ressembler, à s'y mé-andre, au mythe de Sisyphe[2] !

INTRODUCTION :

Dans mon parcours de vie, j'ai toujours utilisé les mémoires de fins de formations pour faire des bilans d'étapes. À ce moment donné-là, qui n'est pas dépourvu d'à propos, j'ai **besoin de savoir où j'en suis arrivé, avant de prendre un nouveau cap.**

D'ailleurs, quand en semaine 3, C. Allione a demandé aux stagiaires de se présenter, j'ai laconiquement dit que - j'étais un ancien travailleur social et que **je cherchais toujours à comprendre comment ça fonctionne un être humain** -. Ainsi, je m'éloigne progressivement des étiquettes qui structurent habituellement les relations professionnelles et sociales, mais je ne lâche pas sur la dialectique : position actuelle – direction à suivre[3].

Et quand J. Rouzel nous a demandé de jeter, en quelques secondes et sans réfléchir, 3 lignes sur la monographie, je me suis exécuté "en consignes" et j'ai écris : "**Occasion de faire un point de parcours, d'apporter des réponses** à des questionnements présents ou plus anciens, mais toujours d'actualité."

Des questions non résolues qui tiennent toujours en haleine, sous tension …

---

[2] Doublement d'ailleurs, puisqu'on sait que dans la mythologie grecque, Sisyphe est réputé avoir tenu en échec Thanatos lui-même, venu l'inviter à rompre avec la vie. Mais je faisais surtout référence au châtiment qui lui fût infligé par Zeus. Combien de fois croit-on aboutir à saisir définitivement … Et pourtant, selon Albert CAMUS : *"Il faut imaginer Sisyphe heureux." !* Heureux de sa condition, pourtant en apparence peu enviable ? Serait-ce une piste ?

[3] À l'instar des systèmes de guidage qui équipent les aéronefs ou les véhicules et qui résultent du croisement d'informations sur la position du moment et la destination programmée.

Une question (de nature existentielle), c'est un blanc dans une suite harmonieuse, un creux sur une surface étale, un trou dans l'air qui porte, une dépression dans un continuum, un bégaiement à réguler, **un rébus à déchiffrer**, un encodage secret à craquer, un mystère à accoucher, un mi-dire à compléter, un manque à être rempli qui se rappelle, autant que … de besoin.

Là, est justement mon besoin; rejoint par le désir et le projet de s'y attarder. Pour un sujet parti à sa propre rencontre, y a-t'il un cheminement qui serait meilleur qu'un autre ? Chaque fausse piste et chaque impasse visitées n'ont-elles pas leur raison de s'être perdues/trouvées là ? Disons pour finir, de s'être proposées comme un cheminement possible, même s'il est tarabiscoté.

Je suis persuadé que chacun peut aller à la castration symbolique, comme le sens populaire dit que l'on peut aller à Rome ! Et il me semble que, dans le contexte qui est le nôtre en ce moment, tout arrêt sur image à des fins d'analyse, installe le cadre et les ressorts de la supervision, s'il est soumis à des tiers-retours.

Les soi-disant, occasions perdues, ne le sont que d'un point de vue. Il est fort probable qu'en regardant sous d'autres angles, elles soient gagnantes. Même l'empilage de la répétition, apparemment stérile, peut avoir son utilité : celle d'arriver à la goutte qui fait déborder …

Pour moi, la fin d'un cycle qui s'annonce déclenche automatiquement la question :

"Et maintenant, où en suis-je ? Suis-je arrivé où je souhaitais ? Et vers où vais-je aller ensuite, pour continuer le voyage ?"

- **FORMULER UNE ÉNIGME**, OUVRIR UNE HYPOTHÈSE, EN SITUER LES CONTOURS, LA DÉVELOPPER, DÉFINIR, ÉLARGIR, FAIRE DES RICOCHETS, RESSERRER :

C'est ainsi, **qu'au moment de tirer des enseignements** du cheminement qui nous occupe, je me suis souvenu qu'il y a trois décennies et demie de cela, en rédigeant la postface de mon mémoire d'éducateur spécialisé, je pris brutalement conscience qu'au bout du compte … le *"technicien des relations humaines"* [4] que j'étais censé être

[4] L'éducateur a été ainsi défini au congrès de l'UNAR, qui se tenait à Lyon, en 1962.

devenu, n'en savait rien, ou si peu ! J'avais tout au plus, soulevé un coin de la bâche qui dérobe à une vue directe, le monument … en question !

D'où cette association avec l'exaspération de Michel-Ange devant le bloc de pierre dont il s'impatientait d'extraire sa création : Mais bon sang, "***Quand en aurais-je fini*** *avec ce marbre qui me sépare de ma statue ?"*
Et aujourd'hui encore, j'en suis à remettre "l'ouvrage sur le métier", avec la consistante sensation que je ne l'ai jamais véritablement délaissé.

Cette exclamation, pétrie d'impatience agacée, conserve toute sa vigueur et je prends à nouveau conscience, que je n'en sais pas bien davantage !
Ou plutôt si; davantage, mais pas assez, pas suffisamment pour m'en satisfaire !

Ah! La satisfaction [5]… !
Quel programme ! Quelle aventure ! Quelles péripéties ! Quels avatars ! Quel sujet de choix pour la dramaturgie !

Mais, revenons-en à la question de Michel-Ange. **Quelle analogie de sens recèle t'elle pour moi ?** À quel questionnement correspondant vient-elle faire écho ? Y-a-t'il des homologies avec les extrapolations suivantes ?

Quand en aurai-je fini avec ce travail d'extraction de sens, depuis le vécu brut ? Quand en aurai-je terminé avec cette méconnaissance de l'autre et de moi, qui me sépare des deux ? Quand pourrais-je enfin considérer que c'est assez ? Quand serais-je en capacité de dire que j'ai "bouclé la boucle" ? Quand en aurais-je fini avec cette résistance du réel qui s'oppose à mon bon vouloir, qui me sépare de ce dont j'ai à accoucher ?
Mais accoucher de quoi ? D'une œuvre réalisatrice, libératrice ? De la vérité sur la nature humaine, sur moi ? D'une confirmation de castration symbolique ? De la prise de conscience d'un fonctionnement récurrent de régression jusqu'au narcissisme primaire ? Du "simple" manque dans le savoir ? D'un manque de soi aliéné, noyauté, confisqué par le souci de l'Autre, implanté, comme une puce électronique, par l'autre d'une figure historique ?

Tout, se serait-il passé comme si une mère avait appareillé son enfant avec un joug en lui disant : "Mets ceci, mon fils. Ainsi, tu te chargeras plus aisément de ma difficulté à vivre, de ma peine; et puis, de fil en aiguille[6], de la souffrance des autres…"

---

[5] Prononcé avec l'intonation et le timbre de voix du comédien Jean ROCHEFORT, ça en dit davantage !!
[6] Ou de signifiant en signifiant …

Et, l'aiguille serait tombée dans une botte de foin … ?
Si c'est cela, alors, il est effectivement grand temps de la retrouver maintenant; car la fin de la route commence à s'annoncer.

D'ailleurs, lorsque je m'interroge sur le *"Quand"*, c'est un autre constat de manque qui vient y faire écho, une quasi angoisse existentielle : *"Je n'aurai pas le temps, pas le temps, même en courant plus vite que le vent, plus vite que le temps, même en volant, de visiter toute l'immensité d'un si grand univers, même en cent ans, je n'aurai pas le temps (…)"*[7].

De toute façon, c'est toujours le moment. Car, toutes les occasions de tordre le cou à l'illusion d'accéder à une forme d'omnipotence et de limiter son désir de totale jouissance, pour ne pas instrumentaliser tout ce qui peut l'être, sont bonnes à saisir. La réitération du consentement aux manques à être et à avoir, ainsi qu'à l'inscription dans les contraintes sociales de l'interdépendance, peut constituer une constante dans une philosophie de vie.

Saisir enfin, cette connaissance qui échappe… Finir par la mettre en forme. Par l'exprimer crûment ou symboliquement. Pour pouvoir ensuite, la mettre de côté, l'oublier, ne plus être soumis à l'emprise "réelle" de son influence souterraine. Pouvoir finalement annoncer comme J. César, après la bataille de Zéla : *"Veni, vidi, vici" !*

Mais n'est-ce pas un scénario de mise à mort des sœurs "toute puissance et toute jouissance", qui prend lui-même des allures phalliques ?! Précipité de la plus grande hauteur qui soit soumise à la pesanteur, le phallus (cité ici en tant que convoitise du souverain bien) n'a-t-il pas la redoutable faculté de retomber sur ses pattes ? Tout comme le Phénix de la mythologie grecque possède celle de renaître indéfiniment de ses cendres.

Et, effectivement, comme me l'a fait remarquer J. Rouzel à l'énoncé des rhizomes de cette problématique, les questions se multiplient, s'entrecroisent et sans doute s'embrouillent. Partant du - à quand ? (l'arrivée), j'en arrive vite au – quoi ? (doit advenir), qui serait aussi empêché par – quoi ? (résiste dans le réel).
Serait-ce une invite à s'employer pour extraire une symbolique féconde du marbre du vécu, jusqu'à entrer dans une tentative de dé-nouage du R.S.I. ?

---

[7] Chanson de M. FUGAIN, album "Attention mesdames et messieurs", EMI, 2005

À n'en plus douter, la question qui coiffe toutes les autres, se condense dans la formulation **"comment ça fonctionne un être humain ?"**[8] Ce qui revient à tenter de **déconstruire quelques uns des obscurs détours**, par lesquels l'entretien de sa vie, conduit celui-ci à passer; y compris à se poser **la question**[9] **de la mort**…

- FORMULER UNE ÉNIGME, **OUVRIR UNE HYPOTHÈSE**, EN SITUER LES CONTOURS, LA DÉVELOPPER, DÉFINIR, ÉLARGIR, FAIRE DES RICOCHETS, RESSERRER :

En tous cas, cette soif quasi obsessionnelle de la connaissance semble tarauder les êtres humains depuis le commencement du monde. N'est-ce pas ce qu'il y a à comprendre des circonstances, rapportées par la Genèse, dans lesquelles le 1er homme et la 1ère femme ont été conduits à quitter le Paradis terrestre ?

Peut être que, très rapidement gagnés par l'ennui que générait l'innocence béate dans laquelle Dieu les avait confinés et finalement asservis, ils ont préféré l'excitation délivrée par la liberté de choisir de bien ou mal se comporter, avec les avantages secondaires, que procure cette conscience !

L'autodétermination avec tous ses risques, plutôt que l'harmonie d'une unité pétrifiée[10]; l'extrême sensation de vivre sur le fil du rasoir, plutôt que l'absolue et finalement insoutenable quiétude, d'une inexorable stabilité !

"La liberté commence où l'ignorance finit." dira Victor Hugo.

Un avant goût de si grande morosité, combinée à une vague intuition de chape de plomb, ne pouvaient que réduire à néant l'interdiction divine de cueillir les fruits de l'Arbre de la Connaissance. Au point de prendre le risque, dans une quasi toute nonchalance, d'ouvrir La boîte de Pandore qui laissera échapper tous les maux de la condition humaine; aux premiers dépens, du reste, des deux protagonistes historiques …

Étonnante en fait, cette association avec la mythologie grecque, quand on se souvient que Pandore y est aussi une 1ère femme, également façonnée à partir de terre, comme

---

[8] Sous entendu, "comment **je** fonctionne en tant qu'être humain ?" Mais, même en se situant dans le domaine de la supervision, ce travail ne peut à mon sens, se constituer en parcours psychanalytique.
[9] Terme qui, depuis la fin du 14° s. jusqu'en 1789 signifiait "torture"! Soumettre à la question…
[10] Déjà la pulsion de mort ?

le fut Adam; et que le contexte de ce déluge d'avatars est également celui d'une punition... On se rend compte finalement, d'une part, que la colère des dieux, c'est loin d'être "du pipi de chat" et d'autre part, que même la perspective d'une faillite possible, n'est pas plus répulsive pour l'être humain, que carence, défection ou privation des tourments du désir.

Du même coup, la co-naissance de/à la dualité des choses, de leur endroit et de leur envers, donne de la **saveur ainsi qu'un but à la vie** : réintégrer l'inaltérable et éternelle sérénité originelle, après avoir triomphé de la mer déchaînée ou bien (variante de trajet mais but identique) trouver enfin le repos du guerrier dans la généreuse oasis d'Éden, après une périlleuse traversée du désert !

Au fond, dès lors qu'il se présente comme la menace de tomber de Charybde en Scylla (méconnaissance ou curiosité sanctionnée), prendre le risque d'un désastre de type Waterloo n'est pas si inimaginable. Au moment du dénouement, il importe peu d'avoir troqué un *"champ maudit"* contre une *"morne plaine"* [11] ou vice versa !

N'y aurait-il pas, au bout du compte, *"davantage de joie à voyager, que d'arriver à destination ?"* D'ailleurs, sous la forme de la quête du Saint Graal, les Chevaliers de la Table Ronde n'en firent-ils pas le fil rouge de leurs vies ?!

Chaque être humain doit se débrouiller avec le fait que l'enveloppe qui le représente socialement, sorte de "persona[12] sociale" est édifiée sur une **énigme du soi, qu'en dépit qu'il en ait, il éprouve toutes les peines du monde à démêler.**

Ce même chacun, s'il est mobilisé par cette recherche, se retrouve donc fréquemment dans une éprouvante (même si elle peut devenir excitante), tentative d'élucidation de ses motivations cachées. **Le contexte de la relation d'aide stimule et demande à en savoir quelque chose, tout comme à explorer les malices de l'interdépendance humaine.**

Par ailleurs, il n'y a que dans les belles histoires et les films, qu'un certain nombre de personnes travaillant ensemble, avec, en principe, les mêmes objectifs, arrivent à développer une pratique harmonieuse tout de go[13]!

---

[11] HUGO, Victor, l'Expiation dans Les Châtiments, Ellipses, 1998. Après avoir essayé "Waterloo, Waterloo, morne et tragique plaine" et "Waterloo, Waterloo, champ maudit, morne plaine", Hugo retiendra "Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine", dans la version définitive du poème.

[12] Le mot persona est issu du verbe latin personare, per-sonare : parler à travers.

[13] Le CONCERT par exemple, film de Radu MIHAILEANU, 2009 : À l'époque de Brejnev, Andrei FILIPOV était le plus grand chef d'orchestre d'Union soviétique et dirigeait le célèbre Orchestre du

Dans un groupe professionnel donné, les représentations mythiques de ce qui doit caractériser l'équipe sont légion : équipe avant tout fraternelle, équipe essentiellement pacifique, équipe surtout efficiente …

Bien entendu, comme la réalité est toute autre, l'équipe peut manifester tour à tour, de nombreux symptômes de dysfonctionnement : besoin inassouvi d'être valorisée, insécurité chronique, plainte dépressive, rébellion basique, transgressions fréquentes, tensions constantes, rivalités primaires, repli autistique …

Ainsi, aménager un espace où penser et panser ces **avatars de la relation à soi même et aux autres** devient alors nécessaire et utile, voire incontournable. Un intervalle, un interstice pour réfléchir à haute voix, s'exprimer pour s'entendre, prendre de la hauteur, écouter les collègues, partager, comprendre sans jugement ni condamnation, sans autres contraintes que le respect de la parole de chacun, de la confidentialité et d'un protocole de fonctionnement a minima.

Ce qui ne nous empêchera pas de comprendre, au fur et à mesure de l'avancement de notre réflexion, qu'il est préférable de différencier les instances où les professionnels tentent de démêler les pelotes que tissent leurs relations personnelles aux usagers (sous influence transférentielle), de celles qui surgissent de leurs relations entre eux (sous influence, disons, d'une certaine tyrannique avidité narcissique).

Il s'agit de ruminer, de métaboliser en commun l'expérience quotidienne, pour la rendre digeste et féconde … Il y a davantage de dents quand on mâche à plusieurs, plutôt que tout seul ! D'ailleurs les multiples représentations d'un évènement partagé constituent déjà une pétafine[14] tout à fait détonante !

Se pose alors la question de l'animation de cet espace. Qui va exercer ce fameux "regard supérieur", supposé acéré et pertinent, et comment ce quelqu'un va-t-il

---

Bolchoï. Mais après avoir refusé de se séparer de ses musiciens juifs, il a été licencié en pleine gloire. Trente ans plus tard, il travaille toujours au Bolchoï mais… comme homme de ménage. Un soir, il tombe sur un fax adressé au directeur : il s'agit d'une invitation du Théâtre du Châtelet conviant l'orchestre du Bolchoï à venir jouer à Paris… Andrei a une idée folle : pourquoi ne pas réunir ses anciens collègues musiciens, qui vivent aujourd'hui de petits boulots, les emmener à Paris, en les faisant passer pour le Bolchoï et réaliser cette représentation, même si cela doit se faire sans … répétitions ?! Et, après une entame de concert délicate, miracle, ça marche !!!

[14] Composition typiquement dauphinoise : la recette nous vient des "anciens" qui, faisaient macérer dans une jarre, les restes de fromage de l'année, mélangés avec de la couenne et de l'alcool de bois.

mettre en œuvre les compétences convoquées par cette fonction de ré-vision des pratiques professionnelles, dites sociales ?

- FORMULER UNE ÉNIGME, OUVRIR UNE HYPOTHÈSE, **EN SITUER LES CONTOURS,** LA DÉVELOPPER, DÉFINIR, ÉLARGIR, FAIRE DES RICOCHETS, RESSERRER :

Dans ce qu'il définit comme un *"manuel théorique et pratique du superviseur"* [15], Joseph Rouzel nous expose, en pages 121 et 122, les *"quatre façons de faire du lien social"* selon J. Lacan : les discours du maître, de l'universitaire, de l'analyste, de l'hystérique.

Concernant le sujet engagé dans une relation d'aide, on peut se demander, sur un mode candide, si son discours est articulé à partir d'une structure propre et singulière, ou s'il peut emprunter selon les moments, comme dans l'exemple cité en illustration (P.122), l'une des quatre exposées, voire cotiser à une certaine fixation d'un mode de jouissance ?

Par-delà l'affirmation de Kant : *"Il n'est pire tyrannie que de vouloir le bien de l'autre"*[16], la question sous-jacente peut se formuler ainsi : en quoi la jouissance est-elle inappropriée et/ou illégitime dans ce contexte, voire pathologique ou encore perverse en elle-même?

Ensuite, la question subsidiaire pourrait tourner autour de ce qui peut bien fonder un supposé devoir d'ingérence dans les affaires d'autrui; notamment, après que l'histoire universelle ait largement mis en évidence la dimension, éminemment abusive, des croisades et autres guerres de religion, ou campagnes de colonisations.

Est-il humainement possible au travailleur social, de s'affranchir momentanément de la dictature de son Ego, compte tenu justement du pli narcissique et/ou névrotique structurel qui le caractérise, pour **se centrer** prioritairement **sur autrui**/usager, et ceci, **sans projection, annexion ou récupération diverses ?**

---

[15] ROUZEL, Joseph, La supervision d'équipes en travail social, Dunod, 2008.

[16] C'est-à-dire d'être "bien intentionné" au point de s'engouffrer dans cette démarche, avec une conception personnelle, plutôt incisive, quant au modèle d'évolution et de bonheur clé en mains, qui doit convenir à autrui …

L'être humain peut-il s'oublier, s'abstraire de lui-même, s'abandonner le temps nécessaire à l'accompagnement d'autrui, **lui être véritablement disponible** ?

Malheureusement, le cas des religieux qui émargent à des pratiques pédophiles situe l'étendue des débordements possibles…

Quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que l'être humain est structuré par une **économie psychique centrée sur sa propre survie**.

Il se détermine, se positionne, agit en fonction de ses besoins, de ses désirs, de ses intérêts pour parvenir à les satisfaire et finalement entre**tenir** sa vie.

Le **centre de gravité de cet ensemble fonctionnel**, espèce d'attraction naturelle qui oriente sa mise en mouvement, le ramène spontanément à **son Ego**; c'est la pente naturelle. Or, celui-ci se caractérise par un **ressenti redondant et obsédant de Manque**… à être toujours plus, à avoir encore davantage et à savourer sans fin !

Interrompre et mettre momentanément entre parenthèses ce mouvement pulsionnel, pour se centrer sur les intérêts d'autrui est donc une démarche construite, quasiment contre nature. Sauf à considérer qu'elle est également activée en sous main, par une véritable **compulsion d'expansion** qui vise encore à combler le Manque, laquelle peut besogner de manière très diverse, très masquée et très sophistiquée.

Au risque de faire se retourner Mère Térésa et l'Abbé Pierre dans leurs tombes, il semble que la mise en mouvement d'un individu vers ses semblables démunis, pour leur donner un coup de main, s'apparente, dans bien des cas, au lancer du boomerang. Dans son utilisation ludique, cet instrument se caractérise par sa faculté technique de revenir vers son lanceur, après qu'il ait donné l'impression de s'en être définitivement détaché. Comme si cet envoi n'était qu'un lâcher pour semblant, un investissement en attente de son retour, d'un rendement…

☛ Si, selon le médecin, biologiste et pharmacologue H. Laborit :
"La tendance naturelle des organismes vivants est de rechercher le plaisir et d'éviter la douleur" [17]…

☛ Et si, la pente naturelle de chacun est bien de s'occuper prioritairement de soi :
"Une action humaine n'est jamais gratuite et quand on croit connaître les mécanismes fondamentaux des comportements humains, on peut toujours déceler un égoïsme biologique et trivial dans toute action en apparence désintéressée." [18]

---

[17] LABORIT, Henri, Dieu ne joue pas aux dés, Grasset & Fasquelles, 1987

On comprend mieux la **tendance de chacun à augmenter son pré carré**, que ce soit en ce qui concerne l'habitat proprement dit (agrandir, équiper son espace personnel pour avoir davantage d'aisance ou de confort), ou en ce qui concerne sa consommation (produits de meilleure qualité, voiture plus performante), ou encore l'impact sur les personnes ou l'environnement (entrer en politique, influencer, diriger), tendance qui semble profondément ancrée chez l'être humain. Cette prédisposition est vraisemblablement de nature pulsionnelle[19], et l'on sait que *"la pulsion ne peut se laisser ni détourner de son objet, ni réduire dans sa quantité dynamique".*[20] Elle s'exprime contre vents et marées ; bloquée à un endroit, elle chemine en souterrain et ressort ailleurs.

Bref, **l'Homme** ne naît pas social mais interdépendant et il **construit une sociabilité sur cette dépendance**. Ainsi, le tricotage de la dimension sociale de l'individu s'établit en cercles concentriques autour de son Ego : la famille, les amis, les collègues de travail, ceux du club sportif, du cercle intellectuel ou religieux, ou encore du parti politique, ou enfin de la ville jumelée, autant de cercles construits autour de soi et dans la fréquentation desquels, chacun espère s'épanouir en prélevant les **satisfactions narcissiques utiles à sa survie**.

Cet exercice de socialisation s'impose, parce qu'il est aussi incontournable à l'épanouissement individuel que le détour par le codage langagier pour la communication avec ses semblables. Puisqu'en effet, la **satisfaction de l'Ego** est en majeure partie **tributaire** de la reconnaissance, de la valorisation, **des gratifications délivrées par autrui.**

À partir de là, pour ne pas asphyxier la poule aux œufs d'or sous un excès de conflits[21] qui laissent des blessures relationnellement actives, qui assèchent et tarissent les sources nourricières ou bouchent les cordons ombilicaux, comment introduire de manière généralisée le concept de "durabilité relationnelle" dans le rapport de chacun à autrui, avec son souci de respect écologique et de stimulation à la recherche d'une croissance partagée, sorte de co-croissance symétrique ?

---

[18] Idem, ibidem

[19] Comme une déclinaison de la pulsion d'entretien de la vie évoquée au début, car dans cette logique, qui dit entretien dit rapidement croissance.

[20] DOLTO, Françoise, Psychanalyse et pédiatrie, Éditions du Seuil, 1971

[21] Parce que cette tentative pour se positionner au début de la file, au-dessus de la pile ou sous les projecteurs est concurrentielle avec autrui.

Comment finalement, réguler harmonieusement les effets du **Manque structurel** et de la **Dépendance inscrite**, pour que les frustrations qu'ils produisent inévitablement, ne soient pas reprochées à autrui ? Ou encore, que celui-ci ne soit pas pressé, voire sommé de les compenser, bon gré mal gré, puisque le côté contraignant de cette stratégie non écologique, la condamne en effet bien souvent à l'échec.

☛ Alors, nous pouvons effectivement, nous poser légitimement la question de savoir, si le souci du "mieux être d'autrui" relève d'une perversion, qui donnerait lieu à une jouissance malsaine ?

Ou, en d'autres termes, est-ce que le fait de vouloir s'investir dans la relation d'aide, est le signe d'une anormalité particulière, le résultat d'une altération quelconque dans l'histoire d'un sujet ?

Pour y répondre valablement, il conviendra de préciser tout d'abord, la signification retenue pour les termes perversion et jouissance, puis de les commenter.

Ensuite, nous élargirons nos réflexions au contexte plus général de la gestion du Manque chez les assujettis à la condition humaine que nous sommes, pour mieux préciser les contours d'une compulsion jouissive palliatrice.

Pour finir, nous refermerons l'ensemble sur de nouvelles pistes de concepts qui s'écartent des sentiers battus de la psychanalyse. Car, lorsqu'il est question de s'orienter plus aisément ici bas, celle-ci n'est pas, par destination, l'outil le plus approprié.

✘ FORMULER UNE ÉNIGME, OUVRIR UNE HYPOTHÈSE, EN SITUER LES CONTOURS, **LA DÉVELOPPER**, DÉFINIR, ÉLARGIR, FAIRE DES RICOCHETS, RESSERRER

Mais, en guise d'amuse bouche, penchons nous auparavant, sur cette affirmation, comme souvent énigmatique, de J. Lacan qui lâche :

"L'amour, c'est offrir à quelqu'un qui n'en veut pas,
quelque chose que l'on n'a pas." ![22]

[22] LACAN, Jacques : origo incognita

Stupeur et damnation au premier abord, car sachant combien l'être humain aime à être brossé dans le sens du poil, il est difficile de croire qu'il ne serait pas gourmand de propositions d'amour !

Et si cela était le cas commun, on peut se dire qu'a fortiori, pour ce qui est du don en particulier et de l'altruisme en général, ce serait plutôt "mal barré" !

Allons donc y voir de plus près, même si, comme le fait dire Saint Exupéry [23] au pilote Fabien qui, alors que leur avion s'engage dans une zone d'orage carabinée, griffonne avec une appréhension certaine, un mot à son collègue radio:

"J'ignore si je pourrai passer.
Sachez-moi s'il fait toujours beau en arrière." !!

Ainsi, *"L'amour, c'est offrir à quelqu'un qui n'en veut pas…"* : mais pourquoi ne voudrait-il pas d'une offre aussi alléchante ?

Parce qu'en fait, il s'agit d'une demande d'amour déguisée, d'un désir personnel à satisfaire, soit finalement d'une charge, puisque J. Lacan affirme aussi par ailleurs :

"Aimer, c'est essentiellement vouloir être aimé."

Or donc, si prétendre aimer revient à projeter son désir d'être soi même aimé, plutôt que d'être en capacité de donner véritablement de l'amour, c'est d'en demander de manière masquée dont il s'agit… et demander voire rapter, c'est bien entendu, l'antithèse d'offrir !

D'autant plus que ce qui est prétendument offert, n'est pas réellement possédé.

"Quelque chose que l'on n'a pas" : quoi donc, précisément ?

La disponibilité à autrui, l'altruisme, une forme d'**amour inconditionnel** …

Bref, la capacité d'investir des positions peu habituelles chez l'être humain, plutôt prompt à se conduire sans ménagement (notamment quand il est question de son intérêt ou de ses passions), comme l'avait écrit Plaute dans "La Comédie des ânes" [24]:

"L'homme est pour l'homme un loup, non un homme,
quand (tant) *on ne sait pas quel il est."*

Le *"quelqu'un qui n'en veut pas"* semble donc bien inspiré de refuser !

---

[23] SAINT EXUPÉRY, Antoine, Vol de nuit, Folio, 2009
[24] PLAUTE, Asinaria, Théâtre complet, Poche, 1991

Ainsi, l'amour, ce lien qui, dès lors qu'il engage toutes les intimités, semble avoir le potentiel pour être le plus abouti dans le registre des relations humaines, ne mériterait *"pas plus qu'un pet de lapin"* !
Cette première incursion dans les coulisses du commerce relationnel laisse donc déjà penser, qu'il pourrait parfois s'articuler à partir d'illusions, partagées ou non…

- FORMULER UNE ÉNIGME, OUVRIR UNE HYPOTHÈSE, EN SITUER LES CONTOURS, LA DÉVELOPPER, **DÉFINIR**, ÉLARGIR, FAIRE DES RICOCHETS, RESSERRER :

Après ce détour, revenons-en aux définitions annoncées, pour tenter de répondre à la question posée en P.8 : en quoi la jouissance est-elle inappropriée et/ou illégitime dans ce contexte, voire pathologique ou encore perverse en elle-même ?

- Dans le Petit Larousse[25], **PERVERSION** est défini comme le *"Changement de bien en mal; corruption (…) "*. C'est simpliste, mais clair, référé au domaine de la morale.

Dans le dictionnaire de psychologie[26] la perversion, *"entendue dans une acception restreinte, ne désigne que les paraphilies, c'est-à-dire toutes les déviations de l'instinct sexuel par rapport à son but, à son objet ou à son mode de satisfaction.* Laissons donc, dans l'immédiat, cette référence de côté.

Dans un sens plus large, la perversion recouvre une conduite particulière, caractérisée, essentiellement, par la transgression volontaire de la loi, l'esprit de destruction et la recherche du mal pour le mal.
Pour G. Tordjman (1981), le fondement de toute perversion est l'hostilité. (…) Cette hostilité trouve son origine dans un traumatisme affectif précoce (…). Le pervers nourrit une forte agressivité contre son entourage et contre la société en général. Il est animé par la volonté de puissance (il transgresse avec volupté les lois et les tabous, auxquels il voudrait substituer ***la loi de son désir****) et plus encore, par le besoin impérieux d'assouvir un sentiment de revanche."*

---

[25] PETIT LAROUSSE, Larousse, 1959
[26] SILLAMY, Norbert, Dictionnaire de Psychologie, Larousse, 1991, 1998.

La dimension agressive, destructrice, dévariée est clairement mise en évidence. Il est malgré tout, utile de mettre en évidence qu'elle trouve son origine dans un trauma, une frustration affective …

Le dictionnaire de psychiatrie[27], après avoir ciblé *"Toute relation sexuelle cherchant le plaisir en dehors des relations dites "normales" avec un partenaire de sexe opposé et d'âge équivalent",* fait référence au développement psychanalytique historique, dans les mêmes termes que ci-dessous.

En effet, dans le dictionnaire de psychanalyse[28], il est question de *"l'expérience d'une passion humaine où le désir se supporte de l'idéal d'un objet inanimé. (…) Elle met en œuvre le primat du phallus en réalisant une fixation de la jouissance sur un objet imaginaire – souvent erratique – en lieu et place de la fonction symbolique qui organise le désir sous le coup de la castration et du manque."*

Ainsi, dans le projet d'accomplissement d'un sujet suffisamment équilibré pour vivre en société de manière suffisamment épanouie, un grain de sable s'est introduit, qui vient empêcher un fonctionnement socialement harmonieux des échanges initiés par le désir.

Poussé à l'extrême, c'est un sujet aveuglé, barré, privé de vérité, de lucidité sur son désir, aussi bien que de sa gestion "en bon père de famille", ainsi que sur le savoir (Autre). Un a-sujet qui résiste à la régulation nécessaire de la jouissance individuelle par le corps social, du fait qu'il s'est soustrait à la **normalisation opérée par la castration symbolique**. C'est alors que les comptoirs de jouissance s'ouvrent. Le commerce relationnel équitable et durable n'y a pas droit de cité. C'est la loi du "Tout illimité" qui les organise. L'individu a esquivé le marquage au fer rouge du langage, ce rite qui a fonction de formatage. Car, en se rendant incontournables dans le repérage et la nominalisation des messages de l'enveloppe corporelle, les mots finissent par en structurer les représentations mentales, pour les rendre collectivement charpentées et donc communicables.

- Dans le Petit Larousse, **JOUISSANCE** est défini comme le *"Plaisir extrême tiré de la possession de quelque chose. Plaisir des sens".*

Dans le dictionnaire de psychologie, le terme jouissance n'apparaît pas.

---

[27] POSTEL, Jacques, Dictionnaire de Psychiatrie & de psychopathologie clinique, Larousse, 1998
[28] CHEMANA R. et VANDERMERSCH B., Dictionnaire de la Psychanalyse, Larousse, 1995, 1998

Dans le dictionnaire de psychiatrie, il n'apparaît pas davantage.

Dans le dictionnaire de psychanalyse par contre, il y occupe 5 pages. La définition la plus large parle de *"Différents rapports à la satisfaction qu'un sujet désirant et parlant peut attendre et éprouver de l'usage d'un objet désiré." (…)*
La psychanalyse freudienne et lacanienne pose l'originalité du concept de jouissance par le fait même que notre désir est constitué par notre rapport aux mots. Ce terme se distingue donc de son emploi commun qui confond la jouissance avec les aléas divers du plaisir. La jouissance concerne le désir et précisément le désir inconscient; cela (…) pose la question d'une relation à l'objet qui passe par les signifiants inconscients. (…)

Dès lors, on peut se demander si cette tension particulière indiquée par le concept de jouissance n'est pas à penser (…) par des jeux de concaténation de la chaîne signifiante où l'homme se trouve engagé du fait qu'il parle. (…) du fait que - l'inconscient est structuré comme un langage – la jouissance ne peut être conçue comme satisfaction d'un besoin apportée par un objet qui le comblerait. (…) Elle est inter-dite, c'est-à-dire qu'elle est faite de l'étoffe même du langage où le désir trouve son impact et ses règles. Ce lieu du langage, Lacan le nomme le grand Autre; et toute la difficulté de ce terme de jouissance vient de ce rapport à ce grand autre non figurable, ce lieu de la chaîne signifiante. (…) l'intrication du désir et de sa satisfaction se pense alors dans un tel rapport à ce grand Autre qu'on ne peut pas penser la jouissance sans la penser comme jouissance de l'Autre : comme à la fois ce qui fait jouir l'Autre, qui prend alors consistance subjective et ce dont je jouis. (…)

Cela permet de penser la jouissance (…) non pas selon un idéal de plénitude absolue, ni selon la pente perverse qui tente de capturer la jouissance imaginée d'un Autre subjectivé, mais selon une incomplétude liée au fait que le langage est une texture et non un être.

➔ Ceci posé, tentons de nous résumer et de rebondir en même temps :

Le recours à la jouissance semble signer une fuite en avant, dans le **déni de la faillite inexorable d'un sujet à devenir le phallus** pour lui-même ou pour un autre sujet qui excite son désir. Elle semble être réglée par la compulsion de répétition.

Ce serait la résistance, l'entêtement, le **refus d'être délogé d'une illusion de toute puissance et de squat de la béatitude** (vraisemblablement contractée dans la petite enfance), qui crée une recherche aussi éperdue que dévariée de jouissance.

L'objet électif perdu, la relation disparue, l'époque évanouie, autant d'éléments qui tracent les contours d'un no man's land de la Chose tellement manquante, profondément énigmatique et formidablement attractive à la fois. Ces composants viennent former le terreau duquel va surgir l'appel à sa possession, aussi obsédant que le brame du cerf à la tombée de la nuit et au fin fond des bois ! Cette dynamique sera d'autant plus ambiguë qu'elle est subjectivée de manière finement inconsciente et délicieusement contextualisée dans le registre sexuel…

Elle se manifeste comme une obsession qui pousse le sujet barré, aveuglé à recourir à cette tentative de **passer outre la malédiction du manque**, du ratage, de l'échec qui pourtant définissent et caractérisent (entres autres) la condition humaine.

Dans ce contexte de tentative d'évitement de la castration symbolique, la jouissance tombe comme un double salaire. Certes, elle rend tout d'abord "l'écot" (écho) attendu par celui-là même qui a répondu à sa convocation sur un mode phallique, actionnée par un signifiant particulier, sorte de gâchette spécifique du culte à rendre à un objet imaginarisé, fantasmé, singulier pour un sujet. Elle prend ensuite et en sus, la forme d'une bourse de 30 deniers, dividende d'une trahison de la cause humanisante, à laquelle elle tourne le dos.

Si nous voulions construire une métaphore avec le billard électrique, la jouissance serait attachée aux évolutions de la bille lancée sur le plateau incliné, alors que les bumpers (sortent de champignons caoutchoutés) se la renvoient, comme de signifiants en signifiants diaboliques et que les flippers aident à ce qu'elle soit maintenue le plus longtemps possible dans le jeu, pour marquer un maximum de points au cours de ses fructueuses trajectoires. Par ailleurs, pour renforcer les mouvements ascendants de la bille, le billard peut être lui aussi secoué à des moments stratégiques par le joueur/a–sujet, qui vibre alors lui-même, dans une transe tout à fait particulière. Dans le meilleur des rendements, le score maximum étant atteint, des parties gratuites sont délivrées… La jouissance fait(e) boule de neige !

✘ FORMULER UNE ÉNIGME, OUVRIR UNE HYPOTHÈSE, EN SITUER LES CONTOURS, LA DÉVELOPPER, DÉFINIR, **ÉLARGIR**, FAIRE DES RICOCHETS, RESSERRER :

Prenons l'exemple de l'acteur de théâtre et de cinéma Fabrice Luchini. Quand on l'observe parler, on ne peut éluder la question de la **jubilation, jusqu'à l'ivresse** qui semble l'envahir lorsqu'il laisse libre cours à sa verve chatoyante. Qu'il s'exprime ou qu'il tienne un rôle, il habite si intensément l'éloquence ciselée des propos ou des textes qu'il délivre, qu'on ne sait pas distinguer le dandy précieux qui les porte, du créateur exalté qui les a conçus.

Sur ce même registre, dans le film "Ridicule"[29], on voit l'abbé de Vilecourt atteindre les sommets de l'éloquence au cours d'un prêche, devant le roi et sa cour, sur le thème de l'existence de Dieu. Ses gestes dansent ses paroles, les expressions de son visage sont à l'unisson des lèvres qui délivrent les mots, alors même qu'il peut contempler ses effets de manches dans une glace. La séduction opère sur la cour qui est médusée, subjuguée et chavire au fur et à mesure que les dames se pâment. *"Bravo, Vilecourt, c'est lumineux !"* s'exclame le roi.

C'est alors que grisé par cet éclatant succès, possédé et agi par son extrême exaltation, l'abbé se laisse emporter et blasphème en prétendant pour **surenchérir**, pouvoir démontrer tout aussi aisément l'inexistence de Dieu…

Un frémissement fige le salon. La disgrâce est immédiate : *"Tu finiras à la Bastille, j'y veillerai."* profère alors le roi en quittant précipitamment l'assistance. L'amante et complice des joutes du bel esprit de l'abbé, enfonce le clou : *"L'art, Vilecourt, est de briller tout en restant à sa place."*

Ce qu'André Maurois a résumé ainsi : *"Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Il faut en avoir assez pour s'abstenir d'en avoir trop."* Cela revient finalement à dire, qu'il est judicieux de ne pas le laisser se faire noyauter, pervertir par … la jouissance. **Savoir s'abstenir du trop** …
Ainsi, pour l'abbé de Vilecourt, faute d'avoir été établie plus solidement, la castration symbolique nécessite un rappel tout aussi tardif que brutal : se contenter, oui; jouir, non. Déguster, savourer certes, mais sans ostentation, **profiter mais sans instrumentalisation**, telle est la quadrature du cercle du plaisir !

Cette illustration confirme également l'observation de J. Lacan [30] : *"Toute formation humaine [31] a pour fonction, par essence et non par accident, de réfréner la jouissance."*

On pourrait donc dire, que sous quelque mise en scène que ce soit, **flirter avec la jouissance, c'est refuser d'effectuer le nécessaire détour par le symbolique, dans l'exercice de la vie humaine.**

C'est s'obstiner à vouloir rester en prise directe avec le plaisir, sur un mode archaïque de relation au monde, comme la mâchoire du pitt-bull, qui s'est refermée sur sa proie, qu'elle ne lâchera plus !

---

[29] LECONTE, Patrice, 1996. Versailles en 1780, à la cour de Louis XVI; chacun rivalise d'esprit pour être bien côté au sein de cette société mondaine et oisive. Le rôle est incarné par Bernard Giraudeau.
[30] Dans Allocution sur les psychoses de l'enfant, Autres écrits, Éditions du Seuil, 2001
[31] Et la Cour en était une; même si son but était la jouissance de la noble naissance, son fonctionnement obéissait à des règles strictes.

C'est l'exercice de la pulsion, fixée à un objet imaginaire, sur le mode d'un principe du plaisir entretenu et raffiné, dans le déni de quelque principe de réalité que ce soit.

C'est refuser toute concession de l'individualité au nom de la socialité, comportement qui pourrait être justifié à la manière de l'Antigone de J. Anouilh[32], quand elle parle d'elle-même à la troisième personne :

> *"Quelles pauvretés faudra-t-il qu'elle fasse elle aussi, jour par jour, pour arracher avec ses dents son petit lambeau de bonheur ?"*

Et puis :

> *"Vous me dégoûtez tous avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte... Moi, je veux tout, tout de suite, et que ce soit entier, ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et de me contenter d'un petit morceau, si j'ai été bien sage."*

Bref, c'est refuser que le Moi ad-vienne pour réguler le Çà :

> *"Là où était çà, **je** dois venir à être."* [33]

Un "je" sujet, socialisé et humanisant [34].

Rien d'étonnant de mon point de vue, que ce processus s'origine dans une période caractérisée par une relation symbiotique entre l'enfant et sa mère, dont le reliquat non résolu donnera naissance à une Hydre de Lerne à décapiter régulièrement [35]. Car, ce désir de satisfaction absolue est inscrit dans la pulsion de vie de l'être humain et il **se mue en fantasme** au fur et à mesure que sa totale réalisation apparaît comme de plus en plus improbable.

Au moment précis où l'enfant est mobilisé pour comprendre **comment ça fonctionne autour de lui**, la période pendant laquelle la mère se met en quatre pour deviner et satisfaire ses besoins, lui laisse la trace, l'empreinte, le goût, d'une possible toute puissance sur son environnement, à la mesure de **son envie de satisfaction illimitée**. Voilà ce qu'en dit Romain Gary :

"Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Des bras adorables se

---

[32] ANOUILH, Jean, Antigone, Table ronde, 2008

[33] FREUD, Sigmund, origo incognita

[34] Comme on est doctorant, c'est-à-dire en voie de, sur le chemin d'une plus grande humanisation.

[35] Cf. LECLAIRE, Serge, On tue un enfant, Éditions du Seuil, 1975

referment autour de votre cou et des lèvres très douces vous parlent d'amour, mais vous êtes au courant. Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, ***il n'y a que des mirages****. Vous avez fait, dès la première lueur de l'aube, une étude très serrée de l'amour et vous avez sur vous de la documentation. Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine."* [36]

C'est là et nulle part ailleurs, dans cette **séquence d'initiation** à une "forme de béatitude", que s'origine "le manque à être –davantage- satisfait" qui s'installe ensuite, comme **la toile de fond référence du souverain bien, que tout individu croît être voué à rechercher.**

Romain Gary nous fait ressentir combien l'intensité de ce temps de relation symbiotique, qui se caractérise par une disponibilité exceptionnelle de la mère, est propice à introduire l'illusion que ce modèle de satisfaction pourra être dupliqué.

Car à mon sens, c'est bien la résonnance entre l'envie d'avoir le meilleur impact possible sur son environnement et cette fenêtre sur une possible accession à l'aptitude en question, qui fixe le phénomène. C'est cette trace mnésique qui fait référence de souverain bien, celui-là même que les religions ont métaphorisé sous la forme de tels ou tels paradis, puis S. Freud et J. Lacan sous forme de phallus, symbole de puissance et de jouissance.

C'est finalement la trame du travail de toute une vie, soit pour tenter de **s'approprier** ce pouvoir phallique, soit pour arriver à **s'affranchir** de l'emprise du désir de le posséder. Combien de légendes, contes et films ont mis en scène l'obsession de s'emparer de pouvoirs extraordinaires pour dominer le monde ?

Il faut se rendre à l'évidence :

"L'acceptation de la castration, dans le psychisme inconscient, ne se fait pas définitivement et une fois pour toute, mais est justement un processus d'échanges successifs et multiples, dans lequel le phallus doit ***sans cesse*** *être cédé contre des équivalents".* [37]

- FORMULER UNE ÉNIGME, OUVRIR UNE HYPOTHÈSE, EN SITUER LES CONTOURS,

---

[36] GARY, Romain, La promesse de l'aube, Gallimard, 1980

[37] BORMANS, Christophe, Du complexe d'Oedipe à la Castration Symbolique, site internet Psychanalyse et échange

En tant que méthode d'investigation des processus psychiques inconscients (dont elle a posé l'existence), la psychanalyse tente de donner du sens à ce qui, sans elle, n'en aurait pas. Pour ce faire, elle s'active à déchiffrer cette partie immergée de soi, qui ne se laisse habituellement entrevoir que de manière biaisée, par des symptômes douloureux ou apparemment absurdes : rêves, lapsus, actes manqués, comportements compulsifs, etc. Ceux-ci ne parlant pas d'eux-mêmes, il faut bien les interpréter au plus prés des raisons qui conduisent à y avoir recours.

Au-delà de sa pratique clinique spécifique, apte à traiter certains désordres psychiques, son but ultime n'est pas de guérir en supprimant les émissaires symptomatiques, mais de permettre la récupération de toutes les ressources utiles à une gestion, la plus épanouie possible de la vie, pour un individu donné.

Pour autant, elle ne fournit pas de recettes pour éduquer de manière juste et appropriée. Pire ! S. Freud a passablement refroidi notre enthousiasme perfectionniste en la matière, en rendant célèbre une réflexion qui l'avait interpellé : *"Il y a très longtemps déjà, j'ai fait mien le mot plaisant qui veut qu'il y ait trois métiers impossibles : éduquer, soigner, gouverner; (...)".* [38]

Et nous devons malgré tout, apporter notre contribution, accompagner, **proposer un mode d'emploi simple et pertinent de la condition et de la vie humaines**, transmettre, militer, en nourrissant la raisonnable certitude de le faire avec un succès très relatif et peut être *"insuffisant"*, comme l'a énoncé par la suite, S. Freud.

Réussite imparfaite, c'est certain. *"Succès insuffisant",* dans l'instant, pas si sûr! Car si la personnalité d'un sujet se définit par la spécificité et la dynamique de son désir, il ne sert à rien de former des projets à la place d'autrui, y compris des usagers/bénéficiaires. Cela génère même une perte de temps consommée par la résistance à cette intrusion (mécanisme de rejet, comme lors de l'introduction d'un greffon étranger dans le corps).

En effet, quitte à faire des choix préjudiciables, **chacun se cramponne à sa liberté de décider pour lui-même** et mobilise une résistance proportionnelle à la volonté intrusive d'autrui de l'établir ou de le changer, à son goût colonisateur.

Souvenons-nous de l'interprétation donnée au début de ce travail, à "l'échappée belle" d'Adam et Ève, du soit disant paradis terrestre, spécialement conçu pour leur bonheur programmé, à condition de s'en satisfaire exclusivement de tout autre moyen !

[38] FREUD, Sigmund, préface de l'ouvrage d'AICHHORN A., Jeunesse à l'abandon, Privat, 1973

Plus sérieusement, il suffit, pour illustrer cette opposition quasi-viscérale, d'observer la résistance de nombreux SDF à échanger la rue contre un toit, même en plein hiver.

Bref, à chaque histoire, unique par définition, correspond un **seul fil légitime** à tisser : celui que l'attributaire tient dans ses mains et qu'il continue de tresser, à sa manière.

Ainsi, ce qui est à craindre, ce n'est pas tellement que le "ciblé de l'action sociale" s'oppose ou rejette ce qui ne lui convient pas, mais plutôt qu'il stagne et désinvestisse toute dynamique évolutive.

En partant du principe (et il semble raisonnable, eu égard à l'expérience du commun des humains, d'en partir) que la vie nous octroie un lot non négligeable de séquences problématiques à résoudre, voire d'épreuves à traverser, il devient logique de songer à s'équiper, pour en venir à bout sans subir trop de dommages. Précisons qu'il va de soi que lorsque la mer est calme, il suffit de savourer ! ...

Concernant l'état d'esprit, pour vivre serein dans ce contexte, il semble tout aussi avisé de se doter d'une représentation d'accueil favorable des problèmes[39], alors que notre 1er réflexe (hors dysfonctionnement), serait plutôt de les éviter. Leur résolution avec un maximum d'élégance et de créativité peut ensuite s'apparenter à un jeu. De surcroît, l'accès à cette façon de voir, court-circuite le stress d'être dans l'attente de la prochaine épreuve qui pourrait, dans le pire des cas, nous faire plus ou moins lourdement trébucher ou pour le moins, plomber notre bonne humeur du jour. *"Celui qui craint de souffrir, souffre déjà de ce qu'il craint !"* avançait Montaigne.

En fait, le *"réel"* est sûrement **le lieu des plus grands malentendus** de la condition humaine. Sa véritable nature nous échappe en permanence. Croyant le circonvenir, nous n'arrivons qu'à l'interpréter avec des représentations bourrées de préjugés et de limites. *"Le réel, c'est quand on se cogne."* [40]

Avec lui, nous balbutions tout autant qu'avec nos rêves et nos fantasmes …

Et contrairement à ce que prétend J. Lacan, heureusement que nous avons les mots et le langage pour tenter de l'**or**-donner[41] un tant soit peu, en donnant du sens et du liant à toutes ces perceptions dispersées et à ces éprouvés morcelés.

---

[39] *"Il n'est jamais problème qui n'ait un cadeau pour toi entre ses mains. Tu cherches des problèmes parce que tu as besoin de leurs cadeaux".* BACH Richard, Illusions, J'ai lu, 1992

[40] LACAN, Jacques, Origo incognita

[41] *"Il n'y a guère que le sublime qui puisse nous aider dans l'ordinaire de la vie"* disait ALAIN.

Cette fameuse contrainte du détour par le langage, rendue responsable du malaise de l'être humain, obligé qu'il est de quitter la proie du réel pour l'ombre de la parole, ne me paraît pas si horrible que ça !

Et quand cela serait, n'est-il pas illusoire d'espérer se dédouaner de payer le prix de la connaissance [42], de la communication et de la socialité ?

Prétendre que le processus langagier opère une division de l'individu (d'ailleurs indivisible selon son étymologie) relève, à mon avis, du contre sens ! Il me semble en effet, que c'est confondre l'effort de remédiation avec le mal d'origine.

Les différents champs de la pensée, de la sensation, de l'émotion et de l'action sont juxtaposés de manière plus ou moins éparse et c'est justement le langage, qui en offrant la possibilité de les nommer, de les confronter, de les enrichir complémentairement, de les additionner et de les dire, donne du liant à l'ensemble.

Il rassemble les différents temps, pour permettre leur possible harmonisation dans une tentative de congruence bienvenue et organise dans le même mouvement, les bases de la socialité.

On peut d'ailleurs avancer qu'il en va de même avec les couleurs : l'expression picturale n'est-elle pas leur langage ? Un tableau n'est-il pas un discours de coloris ? Une aquarelle, une poésie d'un dégradé de nuances, un dialogue de teintes embrassées ?

Je ne vois pas bien ce qu'il y aurait à envier aux animaux du fait qu'ils entretiennent un rapport linéaire à la nature, à leurs semblables, à leurs perceptions internes et externes, aux évènements, aux êtres humains. Certes, nous sommes conduits à penser que le simple fait de s'abstraire de l'expérience sensorielle, l'éteint. Et pourquoi ne pas considérer tout simplement, qu'il l'interrompt momentanément[43], voire qu'il la prolonge ? Car, finalement, ce va et vient entre sensorialité et intellectualité me semble constituer une dialectique fertile.

Et, par ailleurs, J. Lacan affirme également que :

Comment, sans les mots, témoigner de la pertinence féconde d'une telle pensée et d'une multitude d'autres ?

[42] Souvenons-nous à ce sujet, que l'origine première du verbe **savoir**, c'est sapere : **avoir de la saveur** ! D'où "avoir de la pénétration", puis comprendre. Ça n'est qu'ensuite que la notion de sapiens, sapientia (intelligence, sagesse) est venue l'enrichir. Dictionnaire étymologique et historique du français, DUBOIS J., MITTERAND H., DAUZAT A., Larousse, 1997

[43] Nous formulons bien, après avoir goûté un plat réussi ou un vin de qualité, qu'ils sont délicieux, avant de revenir à nos perceptions gustatives et de faire ainsi des allers et retours au fur et à mesure que nos sensations s'affinent, pour les commenter …

"Ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le réel." Autrement dit, me semble t'il : ce qui est exclu de la conscience métabolisée, ce à propos de quoi on n'arrive pas à prendre de la distance, de la hauteur, bref, à … **étirer jusqu'à la mise en mots.**

Ainsi, grâce au langage, le besoin devient désir; lequel peut être réalisé en tant que projet où autrui peut se trouver affranchi du réflexe de l'instrumentaliser, pour être enfin "calculé". Bref, l'homo erectus passe du coït sur le mode de la "Guerre du feu", à l'Amour romantique, façon "Roméo et Juliette".

Certes, chemin faisant, les effets de masque se sont multipliés et complexifiés, mais n'est-ce pas aussi la conséquence inéluctable de la **symbolisation, unique antidote à la jouissance brute ?**

Pour moi donc, cette méta position forcée qu'est le langage, ne me semble pas constituer une perte. Je dirais au contraire que c'est un plus, un pas en avant sur le chemin de l'humanisation.

Car, dans le sillage de la question de S. Freud: *"Mais que veulent les femmes?"* [44] et aussi pour l'élargir, on peut se demander valablement ce que l'Homme (au sens générique), peut bien vouloir trouver en fin de compte, au bout du bout de sa permanente et fiévreuse agitation …

"L'homme est animal enfermé à l'extérieur de sa cage. Il s'agite hors de soi." [45]

Pour avancer une hypothèse de réponse, dans la foulée cette fois, du constat de H. Laborit (déjà posé P.7) *"La tendance naturelle des organismes vivants est de rechercher le plaisir et d'éviter la douleur."*, je serais prêt à oser que **l'inclination des fonctionnements psychiques**, qui pour l'Homme prennent bien racine dans le vivant de l'organisme, **pourrait être**, sous l'impulsion de l'inconscient[46], **de rechercher la jouissance absolue et d'éviter la moindre frustration.** À tel point, que je crois que le fantasme le plus partagé chez les humains, doit être d'arriver à faire, de la terre entière, son propre pré carré, son petit Jardin d'Éden !

"Hélas ! Est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmente toujours les meuniers et les rois ?" [47]

À partir de là, je pense que le temps de l'humanisation ne peut se déplier qu'après le temps de l'éducation, puisque le résultat de celle-ci, c'est finalement de s'être mis en règle et en conformité avec le modus vivendi d'une époque donnée, alors que le travail d'auto-humanisation, c'est de se mettre progressivement en règle et en concordance avec le meilleur de la condition humaine elle-même.

---

[44] Étonnant d'ailleurs, qu'il se pose cette question, puisque l'inconscient n'aurait pas de sexe …
[45] VALÉRY, Paul, Moralités, Gallimard, 1960
[46] Or, *"La réalité de l'Inconscient, c'est - vérité insoutenable - la réalité sexuelle"*. J. LACAN
[47] ANDRIEUX, François, Le Meunier de Sans souci, Contes et opuscules, Renouard, 1800

Mais alors, qu'est-ce que le meilleur de la condition humaine ?

Pour F. Dolto :

"Tout groupe humain prend sa richesse dans la communication, l'entraide et la solidarité visant à un but commun: l'épanouissement de chacun dans le respect des différences." [48]

Pour Saint Exupéry, l'homme n'accède à l'humanité qu'en servant ses semblables. Sa puissance réside dans sa capacité à les grandir :

"Tu ne vaux que ce que valent tes rencontres.
Le seul luxe est celui des relations humaines." [49]

- FORMULER UNE ÉNIGME, OUVRIR UNE HYPOTHÈSE, EN SITUER LES CONTOURS, LA DÉVELOPPER, DÉFINIR, ÉLARGIR, FAIRE DES RICOCHETS, **RESSERRER** :

Au final, que tenter de proposer à l'expérimentation d'autrui en quête de croissance ?
Pour condenser, schématiser, simplifier, mettons-nous dans la situation du naufragé volontaire et expérimental, qui n'est autorisé à emporter sur sa future île déserte que quelques objets parmi ceux qu'il estime les plus indispensables.

Que transmettrais-je en priorité si je n'avais qu'une seule recommandation à léguer ?

- Sachant :

  - Que comme l'énonce froidement Paul Valéry : *"L'homme est adossé à sa mort comme le causeur à la cheminée."* [50]
  - Que l'être humain est affublé d'un Manque structurel à être comblé, qui l'incite à instrumentaliser son environnement (êtres vivants, nature, organisations, relations).
  - Que son potentiel d'autonomie est, selon toute vraisemblance, inférieur à son irréductible interdépendance, notamment émotionnelle.

---

[48] DOLTO, Françoise, Origo incognita
[49] SAINT EXUPÉRY, Antoine, Origo incognita
[50] VALÉRY, Paul, Tel quel, Choses tues, Gallimard, 1996

- Et alors :

  - Que notre relation au monde est subjective.
  - Que notre environnement est en constante mutation.
  - Que celui qui reste statique ou routinier dans un contexte en mouvement, se désadapte.
  - Que le principal obstacle à l'adaptation, c'est l'obstination à refaire de la même manière, ce qui revient à tourner en rond.

➔ Il en découle que les ressources les plus pertinentes pour rester utilement dans le jeu [51], sont la flexibilité et la créativité.

Il m'arrive en effet, de penser que la vie se présente comme un labyrinthe.

Un labyrinthe dans lequel chacun serait engagé à son insu, avec pour pensum implicite de trouver la sortie. Pour ce faire, chacun disposerait d'un capital temps et d'un capital ressources qu'il ne connaît pas d'emblée; les deux étant inégaux pour chaque individu, comme de bien entendu... !

En fait, au-delà de nos potentiels physiologiques, nous ne sommes limités que par notre incapacité (notamment par manque d'audace et/ou d'imagination [52]) à créer des représentations et des associations positives nouvelles, qui puissent enrichir nos réflexions sur les problèmes que nous avons à résoudre.

Car au fond, c'est comme si rencontrer un problème, nous plaçait momentanément dans une impasse, ou mieux, au centre d'un labyrinthe : il ne nous resterait plus alors, qu'à essayer des trajets, avec l'objectif de traverser un minimum de pièces avant de dénicher la sortie, pour retrouver au plus tôt, la liberté d'aller et venir.

Et pour forcer cette dynamique quelque peu ludique, rien n'empêche de se représenter le dit labyrinthe sans porte de sortie ...! Comble d'ironie, même la mort

[51] Ou plus justement "la farce", car je suis malheureusement convaincu que les hommes font de la vie, une pantalonnade pitoyable, grotesque et dérisoire. En fonction de quoi, il convient de la vivre, soit avec consternation et désenchantement, soit avec une infinie dérision !

[52] *"Ce n'est pas parce que les choses nous semblent inaccessibles que nous n'osons pas. C'est parce que nous n'osons pas, qu'elles nous semblent inaccessibles."* SÉNÈQUE

ne saurait tenir lieu d'échappée gagnante valable, ni en elle-même, ni en terme de joker.

En effet, comment qu'elle survienne, par maladie, accident, catastrophe, vieillesse et même paradoxalement, suicide, si vous n'avez pas pensé et organisé votre exfiltration du labyrinthe de manière décisive, elle vous y surprend à l'intérieur, encore et toujours besogneux à chercher une porte de sortie qui serait davantage choisie que subie, concrètement échafaudée, quasi consentie...[53]

Il me semble que la seule manière pertinente et en même temps divertissante de s'en dégager … c'est par le haut ! Au sens littéral comme métaphorique d'ailleurs[54]. C'est ce qui différencie le suicide par désespoir (suppression de souffrance psychique) de l'interruption volontaire de vie (cette dernière n'étant plus considérée comme la valeur absolue pour soi-même et en elle-même).

Solution séduisante parce que créatrice certes, mais aussi et surtout de nature à générer la satisfaction qui résulte d'un cheminement métaphorique réussi. Il consiste à s'extirper des ornières de la vie humaine, pour les considérer avec amusement et désaffection, depuis une position méta.

Pas si facile à réaliser cette déprise, ainsi que le détachement qui peut logiquement s'en suivre… Cependant, le résultat en est particulièrement plaisant en termes de régulation du stress.

D'autant plus, qu'il est bien connu que prendre les choses de haut, met sur le chemin de leur déconstruction et par voie de conséquence, d'un possible abandon de leur adiposité de nature pathétique.

Car, si l'on n'y prend pas garde, on peut se laisser atteindre profondément, lorsque la vie prend ses allures dramatiques, ce qui n'est finalement pas aussi exceptionnel que cela !

Pour en revenir au travail de réflexion qui peut mouliner sans fin, il me semble qu'il en va de celle-ci, comme d'un plat cuisiné : selon les aromates, condiments ou épices ajoutés, le résultat final en terme de goût n'est pas le même. Plus on introduit d'éléments adéquats à brasser dans une réflexion, plus les

---

[53] Car il est difficile de penser que l'on consente librement à un évènement inéluctable ! S. FREUD a même avancé : *"Au fond, personne ne croit à sa propre mort, et dans son inconscient, chacun est persuadé de son immortalité"*. Origo incognita

[54] Le labyrinthe n'est-il pas, lui-même, une métonymie du grand Autre, nous contraignant sans cesse à aller voir ailleurs …?

options de solutions seront riches et pourront se révéler pertinentes. Et pour débusquer les éléments adéquats, il faut se poser soi-même les bonnes questions ou que quelqu'un d'autre vous les pose.

La bonne personne au bon endroit… La bonne question au bon moment…
Quand on cherche sa route à un carrefour non renseigné, on peut rencontrer un quidam qui connaît le chemin recherché ou un autre qui ne sait rien vous en dire, ou juste des approximations peu fiables, voire erronées.

Par exemple, dans le domaine des associations de soutien par téléphone (comme SOS Amitié), l'écoutant est un témoin mis à contribution pour relancer un questionnement redondant ou bloqué, qui ne trouve pas de sortie dynamique, féconde. La bonne question au bon moment, c'est la question qui dégrippe, fait traverser une pièce du labyrinthe qui n'avait pas encore été visitée et rapproche de la sortie, parce qu'elle motive à essayer une tentative de solution, qui de toute façon se révèlera gagnante en terme de **relance**.

Lors d'une séance d'analyse des pratiques, cette fonction de relance est dévolue au partage collectif des ressentis, puis des convictions des participants, comme de l'animateur - superviseur.

Pour avancer une tentative de réponse aux questions posées au début de cette réflexion, sur la position et le discours du superviseur ou des personnes engagées dans des séquences de relation d'aide, je dirai que leur pertinence et leur adéquation sont fonction du **degré de connaissance** et de contrôle investis, à l'endroit (et à l'envers !) de la condition humaine.

De ce point de vue d'ailleurs, il me semble qu'il est plus sain d'arrêter de finasser avec la projection qui met en scène l'image du "superviseur supposé savoir". Puisqu'elle est liée à la fonction (comme à celles de l'analyste, de l'enseignant et à d'autres), autant l'assumer sans faux semblants [55].

Dans l'absolu, il ne me semble pas possible d'accompagner quelqu'un, au-delà de sa propre évolution. Force est donc d'avoir à disposition un certain bagage de connaissances et de compétences, ainsi qu'un savoir-être certain, ne serait-ce que pour exprimer positivement des ressentis, avancer des convictions sans exclusive[56], formuler des questionnements sans brutalité.

Et ce, même s'il n'est pas question de céder à la tentation d'établir des diagnostics de personnalité ou de former des projets d'évolution, que tel ou tel participant devrait adopter.

À partir de là, l'animation du superviseur ou la position d'un aidant seront d'autant plus positives, qu'elles seront au fait et au clair :

- ✓ Tout d'abord, avec le(s) fantasme(s) qui constitue(nt) leur propre désir d'occuper cette place;

---

[55] S. FREUD n'a-t-il pas avancé, sans louvoyer, que le psychanalyste *"est celui qui est en mesure de deviner le matériel refoulé."* ?

[56] *"Ne souhaitons pas que tout le monde pense comme nous. L'uniformité des sentiments serait odieuse."* FRANCE, Anatole, Discours, au banquet des Rabelaisants, 1912

- ✓ Ensuite avec le principe d'incomplétude qui régit globalement les mécanismes vitaux[57];

- ✓ Enfin, avec la nécessité d'un engagement dans un code de bonne conduite, qui se résume au respect du libre arbitre d'autrui et au refus catégorique de l'instrumentaliser de quelque manière que ce soit.

✗ CONCLUSION :

Sans nuit, pas de création de la lumière; sans souffrance, pas de sensation de paix quand elle cesse et avant qu'elle ne revienne; sans agression, pas de tentative pour s'y soustraire, pour se mettre en sécurité, pour se chat-percher; sans manque, pas de mise en mouvement créative…

L'organisation de notre monde est complexe, les relations des êtres qui l'habitent avec la nature sont complexes, leurs relations d'interdépendance sont complexes, la communication avec soi même est complexe, chacun restant malgré ses efforts, une **énigme abyssale** pour lui-même …

"L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge: c'est le chapitre censuré." [58]

Complexe au sens où l'identification des éléments qui composent un ensemble et leur traitement en fonction d'objectifs de lisibilité et de sens, pour préparer des aménagements vers davantage d'harmonie de fonctionnement, ne débouchent pas forcément sur des solutions incisives et définitives. Cependant, les problèmes rencontrés permettent d'engager des tentatives de re-médiation utiles et momentanément viables.

Même en mathématiques, les efforts d'objectivation rencontrent des limites. C'est ainsi qu'en 1931, Kurt Gödel publie la preuve du théorème d'incomplétude de l'arithmétique : il existe des propositions qui, bien que vraies, ne peuvent être ni démontrées ni infirmées.
En 1936, Alonzo Church établit l'insolubilité de certains problèmes de la théorie des nombres.

Alors, quand J. Lacan veut mettre en équation les relations humaines jusqu'aux rapports sexuels, il fait peut être montre de beaucoup d'arrogance. Qu'il confirme d'ailleurs lui-même, quand il confesse que *"la psychanalyse, c'est mon symptôme"* !

Bref, le recours de l'être humain à ses représentations mentales ne peut suffire à combler ses limites structurelles, pas plus qu'à récupérer tous ses déboires.

---

[57] Insatiabilité du désir, d'où compulsion d'expansion et relance incessante…

[58] LACAN, Jacques, Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, Éditeur ?

Il semble bien que les comptoirs de jouissance fleurissent partout où l'illusion d'être soi conduit à l'imposture de la rencontre.

Ce que chacun met spontanément en mots ou en actes n'est qu'une projection combinée de ses représentations de la réalité avec ses fantasmes. Pour ne pas avoir à faire le triste constat que les pulsions mènent l'être humain par le bout de son nez (comme ses besoins activent le chien par le moyen de son odorat!), il me semble souhaitable d'introduire de la conscience socialisante et humanisante dans tous nos programmes de fonctionnement [59].

En fin de compte, il serait dommage que le concept de jouissance malsaine vienne discréditer celui de jouissance légitime. Car, finalement, la jouissance, c'est comme le cholestérol : il y en a une bonne et une mauvaise !

En effet, dans la mesure où c'est de l'énergie libidinale, si celle-ci est issue d'une économie psychique réglée par le principe de la castration symbolique, elle s'exprime par la symbolisation et la sublimation. C'est dans le cas contraire, que ses poussées deviennent problématiques.

Sinon, il faudrait blâmer tous les artistes, tous les sportifs de haut niveau, tous les chercheurs et inventeurs, tous ceux qui tentent de relever des défis, tous ceux qui mettent une énergie au-delà de la moyenne à faire ce qu'ils font, car à "l'insu de leur plein gré", ils entretiendraient le jouissif espoir d'investir "une position d'exception" (tiens, tiens … tout comme le SUPERviseur!!).

Au final, je crois que la disponibilité effective à autrui, le soin qu'on peut lui apporter, l'amour dont on peut le gratifier, peuvent certes se manifester de manière sincère et réelle parce qu'inconditionnelle, mais uniquement par séquences, comme si la personne qui se centre sur autrui, était… en apnée !

Il me semble que cette capacité à se décoller de soi reste relative, circonstancielle, qu'elle est variable d'un individu à l'autre, tout comme d'un moment à un autre. En tout état de cause, elle ne devrait se déplier qu'en complément d'un transfert démasqué, dans un mouvement tout à fait conscient et volontaire. Car, comme nous en a averti J. Lacan, la duperie y est bien en place

*"Le **transfert** est un **temps** de fermeture lié à la **tromperie** de **l'amour.**"* [60]

---

[59] *"La conscience est la conséquence du renoncement aux pulsions."* S. FREUD, origo incognita

[60] LACAN, Jacques, Origo incognita

On connaît la propension qui anime spontanément chacun, lorsqu'il s'agit de faire pression sur autrui, y compris au moyen de toutes les ruses possibles et imaginables, pour l'amener à satisfaire notre désir… Il va donc de soi, que la disponibilité dont nous parlons, devrait être consciemment affranchie de cette préoccupation. Le seul et unique retour acceptable devant se limiter à la satisfaction d'avoir contribué à l'obligation de solidarité, cette dette créée par notre dépendance à l'échange avec nos semblables.

Pour ce qui relève plus spécifiquement de la relation amoureuse, elle devrait être clairement émancipée de tout recours à l'emprise, dans un respect régulièrement interrogé, de la personnalité et de la liberté de la personne choisie pour support de ce désir d'intimité.

Saluons au passage, la jolie clairvoyance de Montaigne, qui a pu penser, avant que la psychanalyse n'ait posé ses balises :

"Mon opinion est qu'il se faut prêter à autrui et ne se donner qu'à soi même."

Pour choisir un métier de la relation d'aide, je pense qu'il faut avoir été mobilisé, pendant son enfance, par la souffrance d'autrui. Et plus précisément, par la détresse d'une figure significative, dont on attend quelque chose et qui vous fait comprendre, ou au sujet de la relation avec laquelle vous déduisez (à tort ou à raison, peu importe l'important est de le croire), que vous n'obtiendrez ce quelque chose, qu'en sacrifiant des éléments de votre propre désir.

Ensuite, **le deal relationnel est installé**. Vous êtes attaché à ce mode de distribution de caresses, qu'elles proviennent des personnes que vous aidez ou de votre propre considération à le faire.

POST OMNIA :

Lorsqu'attirée par la lumière extérieure, la mouche vient se cogner contre le carreau et qu'elle répète à l'infini son infructueuse tentative de sortie, alors qu'à l'autre bout de la pièce, la porte est grande ouverte, je me dis qu'elle fait la démonstration d'un comportement stupide, mais qu'après tout, elle est mouche !

Malheureusement, les piètres humains que nous sommes peuvent aussi se comporter de la sorte, et ce dans des situations autrement plus dramatiques [61].

D'ailleurs, à quelqu'un qui voudrait apprendre à penser et à se comporter de manière névrotique, il faudrait faire expérimenter les deux compétences que cette position nécessite :

- Celle de transformer l'accessoire en essentiel [62];
- Et celle de faire preuve d'une obstination exceptionnelle.

Finalement, le seul et **véritable organisateur relationnel**, ne serait-il pas le fantasme ? En sous main, dans l'ombre et même sur l'oreiller, à l'instar des maîtresses des rois, souvent si actives en politique (obscure), il nous mène "par le bout du nez", opacifiant et travestissant nos désirs, naguère en vain répudiés.

"Quand en aurais-je fini avec ce marbre qui me sépare de ma statue ?"

Une partie de la résolution de l'énigme se loge vraisemblablement dans la métaphore inscrite dans le rude travail de la pierre. Travail en force s'il en est, où chaque frappe de massette assénée sur la tête du burin, résonne dans les mains, les bras, le crâne, alors que le tranchant de l'outil éclate la pierre, dans un bruit sec, qui vient rendre un écho désaccordé et décalé du son métallique émis par le "coup maître".

Travail en force, travail par éclatement, par élision, dégagement et soustraction. Travail qui demande constance et persévérance.

D'ailleurs, Miquel-Ange n'est pas toujours allé au bout de ses œuvres. À tel point, que ce "Non finito" répété a donné lieu à l'élaboration d'un concept esthétique de l'inachevé. Au sujet de l'œuvre intitulée "les Esclaves", Francesco Bocchi ira même jusqu'à avancer que *"Ces statues ont quelque chose de plus prodigieux que si elles étaient achevées."*

Y-a-t'il un reliquat de sens retenu dans le marbre, qui se dérobe tout d'abord à l'artiste, ou bien celui-ci l'ayant trouvé pour lui-même n'a-t'il plus éprouvé le besoin de le communiquer ? Et "l'incognito" de ce qui reste à exhumer ne permet-il pas davantage au spectateur, de projeter sa propre inspiration ?...

---

[61] *"Hélas ! Ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes, Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !"* Se lamente à notre sujet, Alfred de VIGNY dans "La mort du loup".
[62] *"Il n'y a pas de malheur pire que celui qu'on a !"* Ce proverbe arabe peut bien aider dans cette démarche !

Quoiqu'il en soit, cette fameuse stratégie, avec laquelle le conscient tente de circonvenir l'inconscient par la force, comme naguère l'esprit tentait de soumettre le corps par la volonté, pour le contrôler, ne peut faire que long feu.

Encore une fois, inscrits par éducation, dans une pensée linéaire, le risque est grand de continuer à penser comme le bushman qui cherche le bout de la terre[63], en occultant l'omniprésence de la sphéricité dans notre univers. Or, qui dit cercle, dit fluidité des échanges, circulation par capillarité, souplesse, voire porosité des frontières (cf. la représentation du yin & yang).

Bref, il faut accepter que non seulement, les trésors qui s'offriront à cette collecte dans l'inconscient, ne seront pas forcément ceux qui avaient été espérés, mais encore, que la manière d'accéder à ce qui pourrait être comparé à une chambre mortuaire pharaonique, importe tout autant. Tant il est vrai que la porte d'accès ne doit pas être endommagée, afin de pouvoir être encore empruntée.

Ce qui est à mettre définitivement au clou, c'est ce travail en force, avec la vie.
Mais pour en terminer avec lui, suffit-il de le décider ?

Et, au-delà de la manière avec laquelle est mené ce travail de questionnement sur la vie, n'est-ce pas **la question même du sens de la vie qui survient** ?

Mais, attention ! Car, comme nous en a prévenus J. Cocteau :

"À force d'aller au fond des choses, on y reste !" [64]

> Dans "Vol de nuit", le pilote Fabien et son radio n'avaient pas non plus réussi, ni à passer, ni à revenir en arrière [65]… Ne pouvant descendre à cause des montagnes, ne pouvant pas davantage monter à cause des limites mécaniques de leur avion, ne pouvant recourir à des instruments de navigation qui n'existaient pas encore, n'ayant plus de repères visuels à cause du ciel d'orage, dont les éclairs ne cessaient de répéter combien il était "embastillant", leur vie dans sa dimension humaine, est restée prisonnière d'un semblant de labyrinthe obscur [66] !

Force est de constater encore une fois, qu'il est des voyages qui sont sans retour ! …

---

[63] Référence au film de Jamie UYS, Les dieux sont tombés sur la tête, 1980. Le bochiman, Xixo part à l'extrémité du monde pour y jeter dans le vide et rendre ainsi aux dieux, le cadeau empoisonné (une bouteille de coca cola tombée du ciel), qui sème la zizanie dans sa tribu…
[64] Origo incognita
[65] Cf. P. 12
[66] Du vieux français *"obscurant"* : opposé à la connaissance, TURGOT, 1781



SOMMAIRE :

PRÉAMBULE

Si elle était répandue sur toute la surface du globe, omniprésente et recouvrant l'ensemble de l'espace, l'eau ne serait rien d'autre que … la terre !
C'est par la grâce de ses plages qu'elle devient mer ou océan, par le bon vouloir de ses rives qu'elle devient fleuve ou rivière, avec la complicité de son lit qu'elle devient torrent, du fait des précipices qu'elle devient cascade …
Pareillement, sans la cuve, sans le tonneau, la bouteille, le verre ou la bouche gourmande, le jus de raisin n'accèderait jamais à la condition de vin [67] !
Nous pourrions multiplier ainsi à l'envi, les illustrations qui démontrent que l'essence de différentes formes d'existence est révélée par cela même qui les limite, ce qui les contient, ce qui leur résiste. C'est grâce à ce qui s'y oppose que la force s'affirme. À souffler sur une terre lisse comme une coquille d'œuf, le vent ne serait que de l'air brassé !
D'ailleurs, j'écris aussi pour remplir mon vide. Sans lui, pas de projet pour tenter de le combler. Et sans la résistance du cheminement des idées, de l'ordonnancement des mots, de l'adéquation du ressenti, il n'y aurait pas l'excitation de ce défi de réussir à les harmoniser.
"Ce qui embellit le désert, c'est qu'il cache un puits quelque part." [68]
Puis, quand le souvenir de cet éprouvé d'euphonie[69] s'estompe, que l'écho de cet acmé se perd, voilà que, exsudant de nulle part, sourd l'envie de recommencer…

INTRODUCTION

Dans le cahier précédent, nous avons souvent évoqué **cette fameuse énigme que le fonctionnement de chacun constituait pour lui-même**. Pourquoi, comment cette partie d'inconscient accumulée au fil du temps et toujours plus enfouie sous les nouvelles couches de sédiments, est-elle si influente ?
On se dit souvent, qu'à l'instar des icebergs, la partie immergée est plus volumineuse et surtout plus signifiante[70] que celle qui émerge à l'air libre.
La Gestalt a popularisé cette image, que je trouve très pertinente, d'une pile d'assiette, dont certaines mal encastrées, rendent l'ensemble plutôt instable. Il convient donc, d'aller revisiter ce qui coince, pour mieux ajuster, en classant les affaires restées … en souffrance !

---

[67] Et bien sûr, sans l'intelligence et *"le travail des hommes"*. Mais, cette histoire a déjà été racontée.
[68] SAINT EXUPÉRY, Antoine de, Le Petit Prince, Gallimard, 1949
[69] C'est bien d'euphonie, en tant qu'harmonie de la musicalité des mots, dont je parle, bien que l'euphorie ne soit pas loin, quand justement cette délicate concordance avec les idées est au rendez-vous. On pourrait presque dire que cette maladroite tentative initiale, sorte de pont de singe sommairement jeté, finit par ressembler à … un arc en ciel !
[70] En tous cas, plus opérante à entraîner les bateaux par le fond, en ce qui concerne les icebergs et à y bien réfléchir, peut être aussi les hommes !

Dans cette démarche, on ne peut guère occulter la question qui émerge : mais au fond, qui suis-je véritablement, pour me comporter ainsi ?
Celui que je suis devenu est-il la réalisation de mon être authentique ? Ou bien aurais-je plutôt dû devenir tel ou tel autre, à la place ou plus avant de celui que je semble être ?! Bref, existe-t-il un autre moi-même, plus conforme, qui serait resté sous le boisseau, dans l'ombre ou dans le placard, victime de trop nombreuses ou de trop fortes contraintes, ou encore d'aléas de parcours ?
Question sans doute bien présomptueuse ou bien futile, c'est selon, car peut-elle sérieusement trouver une réponse suffisamment savante ? Par contre, la question : est-ce que le visage que je présente à autrui est fidèle à ce qu'il semble que je sois (!) ou est-ce qu'il est de trop travesti par l'effort de bien paraître, pourrait constituer une interrogation autrement plus accessible.
Quoiqu'il en soit, ces questions peuvent se retrouver utilement dans une préoccupation qui les soutient toutes : **Est-ce que je suis en mesure de savoir qui je suis, "pour de vrai"** ou bien est-ce que le plus souvent, je m'illusionne sur moi-même ?

Comme si l'illusion d'être soi s'épanouissait dans la fréquentation des comptoirs de jouissance, qui jalonnent l'imposture de la rencontre…

ARGUMENTS, DISCUSSION, DIGRESSIONS, RÉSOLUTION :

Mais avant d'en venir à une tentative de définition des contours d'une identité singulière, il semble nécessaire de poser le décor d'une nature humaine, disons… "générique".
À la marge de représentations de la réalité, plus ou moins romancées, intellectualisées, cultivées, ou encore quasi scientifiques, essayons de coller au plus prés d'observations basiques.
Tout d'abord, **l'être humain me semble être davantage manquant par nature que par interdit**[71]. Tout simplement parce qu'il est doté d'un potentiel limité, par ailleurs inégal selon les individus, étant entendu que ce que nous appelons l'entité "nature" n'a pas à gérer un quelconque principe d'égalité; c'est un concept social.
Qu'il soit question de limites physiologiques (dont la durée de vie et le risque de contracter des handicaps et des maladies…), ou de limites intellectuelles (de perception, de réflexion…), ou encore de limites émotionnelles (étranglements ou autres avatars du développement…), elles sont légion à faire obstacle à notre désir d'épanouissement.

---

[71] Il les contourne d'ailleurs si souvent avec une ingéniosité telle, qu'on peut se demander si ça n'est pas plutôt un stimulus à se dépasser !

Ensuite, comme l'être humain est un **mammifère grégaire**, dépendant de son environnement et de ses congénères pour sa survie physique et psychique, il est tributaire d'une époque donnée, comme d'un contexte géographico-social et donc contraint, par son propre intérêt d'ailleurs [72], à respecter des us et coutumes, des règles collectives et une panoplie de lois.
Enfin, en tant qu'organisme vivant, inclus dans la nature, il est **pourvu d'une énergie vitale globale, dont la finalité est d'assurer sa survie individuelle et de contribuer à celle du collectif**. Elle peut s'investir par séquences, ou durablement, dans un large éventail de domaines : activités physiques, sexuelles, activités intellectuelles, artistiques, créatrices, activités professionnelles, sociales …
Nous avons évoqué dans le précédent cahier, **cette espèce de compulsion d'expansion et de croissance**, qui s'emploie, de manière quasi obsessionnelle, à pousser chaque individu à augmenter son pré carré, à multiplier ses comptoirs de jouissance, bref, à tenter de s'établir dans une réplique terrestre du jardin d'Éden.
Lorsqu'elle est mise à disposition de l'instinct de reproduction de l'espèce, commun à tous les êtres vivants, cette énergie vitale se trouve considérablement appâtée pour s'y investir, par l'exercice savoureux de la sexualité. Celle-ci s'est par ailleurs, déjà tellement dissociée des contraintes de sa finalité génitrice, alors même que la science médicale est en train de remédier à tous les avatars invalidants de la conception, qu'on peut se demander si elle ne finira pas par s'en dissocier totalement. Du reste, par leur prétention à adopter, les couples homosexuels sont en train de ficeler le bouclage de l'évolution.
À partir de là, est-il réellement besoin de faire un détour par les légendes[73] ou autres mythes[74] (y compris la Genèse) pour expliquer les attributs de la condition humaine ?
De mon point de vue, loin de simplifier sa compréhension, la représentation du fonctionnement humain sous la forme de ces paraboles, brouille les cartes. En fait, elles ne font que raconter **les grands moments de la confrontation entre la revendication de l'homme à contenter ses désirs et la nécessité du collectif à encadrer cette réalisation.**
Par exemple, l'épisode de l'évolution psychique, où le petit d'homme tente d'obtenir l'exclusivité de cette généreuse source de satisfactions que représente sa mère, en jouant des coudes pour écarter le père importun, et que Freud a illustré par le Complexe d'Œdipe, nous pose beaucoup de problèmes lorsqu'il s'agit de le remettre à sa juste place de métaphore, pour ne garder que les éléments majeurs du processus en question…

---

[72] À rester au sein des échanges nourriciers du groupe social.
[73] Récit où l'histoire est défigurée par les traditions. Petit LAROUSSE, PARIS, 1959
[74] Récit des temps fabuleux ou héroïques. Ibidem

Toujours est-il, que notre économie psychique est instinctivement structurée par la **recherche constante d'une satisfaction maximum** et que la pression, d'abord familiale puis sociale, tendent à la contenir dans des limites acceptables. C'est-à-dire, faire en sorte que cette quête incessante puisse se réaliser dans l'exercice de la liberté individuelle, sans nuire ni à autrui, ni à la collectivité.
Dans ce contexte, la jouissance, que la psychanalyse lacanienne dénonce dans sa version illégitime, s'éprouve dans des passages à l'acte, qui tournent le dos aux compromis que le respect des valeurs sociétales communes commande. L'individu qui la courtise a cessé de fantasmer, qu'un jour peut être, il pourrait trouver ou rapter le sceptre phallique, pour finir par croire qu'il lui est maintenant tout à fait accessible. Il ne doute plus qu'il serait capable de retirer l'épée du roi Arthur de son socle de granit, pour faire éclater aux yeux de tous, sa légitimité à jouir d'un pouvoir d'exception. Il se comporte alors, comme s'il était sans entraves collectives, tout puissant personnellement et voué à la jouissance illimitée, absolue.
Il se conduit en révisionniste de la condition humaine, récusant ses assignations fondamentales, qui pourraient se résumer ainsi :

- Tout d'abord, nos satisfactions ne seront jamais que partielles, ou en tous cas, éphémères. Ceci, pour permettre **la relance du désir**, qui **constitue la colonne vertébrale de notre forme de vie.** L'espoir de rassasiement, de complétude n'est qu'un rêve, disséminé par une brise qu'alimente par bouffées, le besoin de création des liens, de croissance, d'expansion…

- Ensuite, notre **interdépendance basique** nous oblige collectivement, au respect et à la solidarité. Elle nous oriente utilement vers le principe de satisfaction partagée, et donc du nécessaire équilibre entre recevoir et donner.

- Enfin, toute cette agitation humaine a une **fin programmée**, certitude[75] qui devrait introduire, bien logiquement, à la relativisation.

Or, nous vivons une époque très soucieuse d'épanouissement personnel, de réalisation de tous les potentiels individuels, de jouissance maximale avec un minimum d'entraves (juste celles qui se révèlent inévitables) : *"Se faire plaisir, profiter, se lâcher, s'éclater"…* entend t'on à tout va !
Y a-t'il, selon un effet mécanique de balancier, un effondrement des valeurs philosophiques et/ou altruistes d'aide, de soutien, de solidarité, de générosité ? Je ne saurai le dire au pied levé, faute d'arguments spontanés suffisants. Et, tenter de répondre à cette question serait un autre travail…

[75] *"Ne nous prenons pas au sérieux, il n'y aura aucun survivant."* Alphonse ALLAIS

Toujours est-il, qu'on observe que le **commerce relationnel** fonctionne bien entre deux personnes, tant que chacun y trouve un intérêt partagé, quasi équilibré.
Mais dès que ce fragile équilibre est rompu au détriment de l'une des parties, le business est susceptible d'être remis en cause par la partie qui n'y trouve plus le **rendement espéré**. Elle n'est plus preneuse, n'achète plus le service !!!
Dire "Je t'aime", c'est finalement accepter d'assumer la charge de contribuer au bonheur de la personne à qui je m'adresse, en espérant fermement qu'elle fera de même vis-à-vis de moi, stimulée par son propre désir et qui sait, un souci éthique de réciprocité.
Bref, hors cette balance stabilisée, on ne trouve guère de candidats pour se consacrer à la satisfaction d'autrui, avec abnégation, voire au détriment de la sienne propre. S'agit-il d'un réflexe de l'Ego, doté d'un inaltérable programme d'auto évaluation des satisfactions, sur le mode quitte ou double ?!

ARGUMENTS, **DISCUSSION,** DIGRESSIONS, RÉSOLUTION :

Partant de cette lecture simplifiée, et dans la foulée du *"Connais-toi toi-même"* de Socrate, nos capacités d'introspection ne devraient-elles pas nous rendre (notre nature autant que notre comportement), aussi transparents que de l'eau de source ?
Ainsi, tout serait parfait dans le meilleur des mondes, puisque comme l'a assuré Virgile, *"Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses."*
Mais Franck Chaumon [76] nous met très clairement en garde :
"Le sujet n'est jamais là où on l'attend, là où il s'annonce, là où il s'affirme qu'il est. C'est la division, qui ne se révèle jamais que dans les failles du langage, entre ce qui est dit et ce qui voulait être dit, l'écart entre l'énoncé et l'énonciation, qui crée le sujet."
Un sujet né de la division donc, et de surcroît, attributaire floué d'un inconscient, de son inconscient à nul autre pareil, sorte de quasi *"infracassable noyau de nuit"*, comme aurait dit André Breton, exilé sous et par la chape de plomb du refoulement.
Car J. Lacan "en remet une couche" :
"L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que trans individuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient". [77]
Et si nous acceptions, une fois pour toutes, non pas comme une malédiction, mais comme un fait constitutif et récessif, que ce sujet divisé, barré, limité, atrophié[78] soit le brouillon permanent de l'homme, qui doit s'écrire et se ré-écrire chaque jour

[76] CHAUMON, Franck, Lacan : la loi, le sujet et la jouissance, Michalon, 2004
[77] LACAN, Jacques, Écrits, Éditions du Seuil, 1966
[78] Et par ailleurs tellement observé, fouillé, microscopé !

? Ses énonciations, comme les inscriptions sur une plage de sable, que les vagues, à chaque marée montante, se plaisent à effacer, seraient de leur état, soumises à la précarité, aux érosions de toutes sortes y compris, celle de l'évolution, de la mue.

"Tout meurt ce soir, pour revivre demain." N'est-il pas, *"Mon amie la rose"* ?
La chasse, la pêche, la traque, toutes les formes de fouilles (archéologiques, fossiles, de métaux…), toutes les formes de recherches (médicales, industrielles, scientifiques…), toutes les formes d'explorations (spatiales, marines, souterraines…), toutes les formes de créations (artistiques, intellectuelles, techniques…), toutes les formes de représentations (auditives, visuelles, kinesthésiques ou mixées…), bref cette quête obstinée de l'homme pour la découverte ne dit-elle pas, par la profusion de ses déclinaisons, qu'il a la curiosité, moyen de toutes les conquêtes, chevillée au corps ?
Mais curiosité de quoi ? De nouveaux secrets, de sensations nouvelles ?
Par simple curiosité justement, ou plutôt pour le plaisir de la curiosité, abandonnons-nous à un petit brain storming étymologique :
Pourquoi l'être humain est-il si curieux ? Du latin, curiosus : qui a soin de… De quoi est-il si soucieux ? De sollicitare : agiter avec force, inquiéter qui vient de excitus, participe passé de excire : exciter, jusqu'à troubler et soigner une maladie… L'ennui, la mort, le néant le tourmenteraient-ils ? Que veut-il découvrir ? De cooperire : protéger entièrement; cacher, de coacticare : serrer, jusqu'à resserre d'archives. Que veut-il amasser ? Que veut-il connaître ? De cognoscere : acte de connaître, jusqu'à liaison… Quel lien veut-il faire ? Que veut-il comprendre ? De comprendere : saisir par la pensée. Quel sens ? De sensus : action de sentir, manière de penser, sensation, puis chemin, direction et sensément. Que veut-il savoir ? Terme au sujet duquel, nous avons déjà souligné la signification liée à la saveur, avec l'apparition d'un terme aujourd'hui tombé en désuétude : assavoir. Il est construit avec le préfixe latin "as", qui indique la destination, la direction vers.
On peut le rapprocher de "assujetti", de subjectus : soumis à…, sujet de…
Donc, subordonné à la condition humaine, de subordinare : ordonner, mettre en ordre...
Au final, l'être humain serait fondamentalement structuré pour et activé par… la recherche de sensations, de sensatio : fait de comprendre !!!
Mais, n'avions-nous pas dit que comprendere signifiait "saisir par la pensée" ?
Saisir des sensations par la pensée…!? N'est-ce pas le carrefour où se rencontrent, s'entremêlent, se révèlent, se provoquent, se jaugent, se percutent et finalement se nouent les impossibles ?

Peut être qu'en intégrant un programme langagier au câblage neurologique de l'homme, la nature a introduit une complexité destinée à l'occuper toute sa vie, à la

seule fin de lui éviter l'ennui, que contrairement à l'animal, son potentiel de conscience lui permet de ressentir !?
"Le mot, est le meurtre de la chose." déclare J. Lacan.
Comment l'être humain peut-il exercer sa sensualité, sans payer leur tribut aux mots qui mettent en forme ses perceptions dés qu'il veut les nommer, en parler et l'amputent de ce seul fait, d'une part de sa jouissance ? Celle qui est distraite de la sensation pour l'encoder.
À la fois, en venant s'immiscer entre le "percevant" et sa perception, le tiers-langage prélève dans un 1er temps sa dime, et à la fois, dans un second, il permet d'injecter de nouvelles émotions agréables, liées exclusivement au maniement sensoriel des mots.
Mystérieuse alchimie, n'est-il pas ?
Ce détour ne serait finalement pas si négatif que ça et de toute façon, vouloir supprimer cet intermédiaire paraît aussi chimérique que d'espérer passer de l'herbe au lait, en supprimant la vache !
Et puis, ce prix à payer, ce péage, n'est-il pas celui de la socialité ?

> *"Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole."* déclare MONTAIGNE dans les Essais …

Et si d'ailleurs, dans le montage fonctionnel humain, c'était justement ce codage langagier qui permettait, dans le même mouvement, une prise de conscience humaine des sensations ? Et même au-delà, l'extraction de leur "jus", leur prolongement, leur valorisation ?
Car enfin, **l'Homme n'a pas son pareil pour soutirer *"la substantifique moelle"* de toutes les situations** : il ne mange pas, il déguste (et collectivement); il ne boit pas, il savoure (et partage); il ne se couvre pas, il se vêt (et se montre); il ne s'abrite pas, il habite (et se ressource); il ne se déplace pas, il voyage (et se cultive); il ne coïte pas, il fait l'amour (et poétise); etc, etc.
Bref, grâce à la mise en lien de l'ensemble de ses capacités, à leur synergie, **il a introduit le raffinement dans la satisfaction de ses besoins**. Il a ainsi accédé au niveau supérieur du désir.

D'autant plus, que ce qu'il est convenu de nommer le "sujet", au sens défini précédemment, d'auteur d'une espèce de déclaration marmonnée de l'inconscient, ne représente pas pour autant l'ensemble de la personne. Pas davantage que le "moi" d'ailleurs, instance dite "de la conscience".
Et toute cette agitation, nommée assez légèrement "curiosité", n'est-elle pas au fond, la simple manifestation de l'énergie vitale globale, dont nous avons avancé plus haut, qu'elle s'extériorisait par une compulsion d'expansion et de croissance, que guidait la recherche constante d'une satisfaction maximum ?

Pour moi, oui. Et ce pourrait être mon dernier mot, si J. Lacan n'avait jeté un pavé de plus dans la mare où cohabitaient paisiblement grenouilles, poissons et nénuphars, et que S. Freud avait déjà commencé à agiter :

"Les quatre concepts qui produisent une subversion du sujet, sont l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion." [79]

Entre autres sujets, nous avons abordé la pulsion dans le 1er cahier et venons de nous attarder sur l'inconscient, même si tous ces concepts se chevauchent par développement; nous discuterons sur le transfert dans le 3ième. Qu'en est-il alors, de la répétition ?

Plutôt que de la considérer comme un automatisme sans objectif [80], je crois pour ma part, que **la répétition vise la résolution d'un nœud déterminé**. Nous avons évoqué le cas de la mouche qui se heurte à la vitre : même si elle ne semble pas pouvoir élaborer une stratégie qui prenne en compte l'ensemble de la pièce, elle cherche une sortie, par tâtonnements. Je crois que l'inconscient fait de même.

Je ne crois pas non plus, comme l'a énoncé J. Lacan (peut être à la suite de S. Freud, que *"La vie ne songe qu'à mourir."* Je ne pense pas qu'on puisse déduire l'existence d'une pulsion de mort, du seul fait de l'apaisement, qui vient conclure le processus de la mise en tension pulsionnelle. Il me semble que **le but de la pulsion, c'est de s'exercer dans une fonction d'entretien de la vie.**

La pulsion sexuelle taraude l'être humain au point de se manifester comme omniprésente dans sa vie. Nous avons souligné qu'elle roulait vraisemblablement pour l'instinct de reproduction. À ce titre, elle mobilise tous les systèmes vivants (humains, animaux, plantes). Les arbres menacés par le feu, libèrent précipitamment les graines qui assureront leur descendance. Je n'observe pas, que la question de mettre fin à sa vie avant son échéance naturelle, préoccupe les uns et les autres, aussi globalement et aussi massivement que sait le faire une pulsion.

À supposer que l'objectif d'une soi-disant pulsion de mort soit de ramener le corps à un état de tension nulle, il subirait au passage, une sacrée digression induite par la pulsion de vie, qui à l'occasion de son simple exercice crée des liens humanisés (jusqu'à humanisants), grâce d'ailleurs, au détour tant décrié par le langage, pourtant si propice à la symbolisation.

"Le rapport sexuel n'épuise pas la division." [81] déclare encore J. Lacan.

Et pourquoi faudrait-il donc qu'il l'épuise ? Quel immense malheur ce serait, notamment pour ce grand nombre d'hommes, dont on entend dire qu'ils aiment passionnément les femmes ! Lesquelles ne semblent pas détester un tel empressement, tout juste en espérant qu'il soit un peu moins consumériste ! Si tel

---

[79] LACAN, Jacques, Compte rendu d'enseignements, Ornicar, 1984

[80] Autre en tous cas, que celui de payer un tribut répété au sentiment de culpabilité.

[81] LACAN, Jacques, Origo incognita

était le cas, si la division était comblée, nous retomberions alors dans l'ennui originel de l'Adam solitaire …
Quand Charles Melman dit *"On ne recommence que ce qui a raté"*, on peut se demander : **et pourquoi pas aussi ce qui est tout simplement plaisant ?**
Même quand ils ont accédé à la plus haute marche d'un podium, les champions sportifs ne pensent qu'à renouveler … leur réussite, qu'à accumuler des succès.
Et encore finalement, ce qui est de l'ordre du besoin : respirer, boire, manger…?
Recommencer n'est-il pas à la fois, une nécessité, voire une chance, un privilège, au regard de l'espoir de réussir encore ou de réussir mieux ?
Dans le même ordre d'idées, *"Il n'y a pas de rapport sexuel"* pourrait aussi vouloir dire, non seulement que sa tentative de mise en équation anéantit certes, l'illusion de ré-union supposée, mais aussi, que même si ce moment relationnel était réellement d'exception, il ne pourrait pour autant, justement pas et définitivement, se mettre en équation.
Et même à supposer que X + Y puissent être momentanément = à 1, le temps d'une extase commune, si toutefois le rapport est réussi, pourquoi faudrait-il qu'1 + 1 = 1 en permanence ? Nous l'avons dit, si on épuise la division, il n'y a plus de quête de réunion.
Certes, ce pourrait être le but du but de la jouissance ? Devenir le phallus et mourir ! Où l'on retrouverait la fameuse pulsion de mort, n'est-ce pas ?
Mais, il est à parier que chacun se rendrait compte que l'excès de jouissance, en tant qu'exploitation pervertie du plaisir, l'étoufferait définitivement. On ne peut manger du caviar ou du foie gras tous les jours, sans risquer de s'en dégoûter ! Mieux que la mise en œuvre d'un suicide par saturation "La grande bouffe"[82] démontre qu'il n'est pas davantage possible de désolidariser vie et désir, que de forcer indéfiniment ce dernier. La méthode n'a d'ailleurs pas fait école, car ce n'est plus le plaisir qui vient au rendez vous, mais le dégoût. Rappelons-nous que la maladie du foie sanctionne le gavage…
Pour moi donc, cette impasse ressemble davantage à une conséquence, plutôt qu'à un but. Car, si on pousse plus loin, on s'aperçoit que la majorité des ennuis de l'Homme proviennent du trop, des extrêmes : que ce soit du trop peu ou du trop beaucoup.

- Trop peu et c'est la fin par inanition (que ce soit de nourriture, d'oxygène, de gratifications, d'affection, etc).
- Trop beaucoup et c'est la fin par saturation (engorgement, surexploitation, extinction, etc).

ARGUMENTS, DISCUSSION, **DIGRESSIONS,** RÉSOLUTION :

[82] "La grande bouffe", film de Marco FERRERI, 1973

"Le savoir est un fantasme qui n'est fait que pour la jouissance." [83]

Pourquoi ce fantasme-là plutôt qu'un autre ? Tous les fantasmes me semblent être dédiés à la jouissance. Et celui-ci ne m'apparaît pas fonctionner bien différemment des autres en général, et en tous cas, du désir de création, par exemple. De toute façon, il est vraisemblablement actionné par cette même énergie vitale, qui pousse du côté où croissance et expansion peuvent se déployer.
Et nous avons entrevu, lors de notre brain storming sur la curiosité (cf. P 7 et 8), que **le remplissage par les connaissances pouvait être attractif et savoureux**.
Même sans partager le jugement extrême de N. Vauquelin [84]:

"Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
Lorsque ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous et ne se connaît pas."

Je dois reconnaître que je trouverais dommageable que les êtres humains que nous sommes, ne consacrent pas quelque énergie à cette tâche introspective.
Mais l'envie de se comprendre, de se concevoir serait une sublimation de la pulsion de toute puissance phallique... Et patatras !
Bon, "l'évolution sublimante" rattrape un peu l'affaire, mais quand même !
Et comme à son habitude, J. Lacan en rajoute une couche :
"La réalité est commandée par le fantasme, en tant que le sujet s'y réalise dans sa division même." [85]
Cela signifierait-il que l'individu (autrement-dit, celui qui littéralement, lutte pour ne pas subir sa division), tente de recoller avec son désir refoulé, alors que la chape de plomb de l'inconscient, finalement quelque peu poreuse, laisse suinter celui-ci sous différentes formes de rébus ?
Mais, ce faisant, le dit-individu ne se fourvoie t'il pas encore une fois ? Dans une énième tentative de **colmater une brèche qui n'a pas à être comblée, mais assumée en tant que constitutive de son essence même**. D'où le bien fondé d'une certaine mesure dans la surenchère !

Quand on constate que, lorsque notre désir du moment est enfin satisfait, un autre prend sa place et que pareillement, aussitôt qu'un souci est désamorcé, un autre lui succède, on comprend qu'en ce qui concerne l'attirance et la répulsion, la vie humaine, malgré sa durée limitée, est réglée sur le principe de la vis sans fin. Partant de là, il paraît sage de s'appliquer à s'attarder sur ses désirs du moment, de traîner à les satisfaire, de peur que les suivants, soient encore plus malaisés à réaliser !

---

[83] LACAN, Jacques, Origo incognita
[84] Origo incognita
[85] LACAN, Jacques, De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité, Sciliset, 1968

Du seul fait qu'il est sexué, qu'il parle et qu'il a un inconscient, l'Homme serait divisé, frappé d'une perte de jouissance irrémédiable.
Pour vivre une perte, encore faut-il avoir été en possession de ce qui est déclaré perdu ! Quand l'Homme aurait-il été nanti de totalité, de toute puissance et de jouissance absolues ?
Dans la fable de la Genèse, l'homme, qui traîne sa peine solitaire, inspire la pitié divine. Et lorsqu'il se trouve accompagné, lorsqu'ils sont homme et femme, ils ne savourent même pas benoîtement leur béatitude paradisiaque, car par ailleurs conditionnée à leur maintien dans leur état d'ignorance et de servilité !
Certes, ils ont des ailes, mais leurs plumes sont rognées !

Et pourtant l'être humain rêve de ce jardin comme d'un paradis, alors que sa puissance y est bridée, en liberté très surveillée; ce qui n'a rien d'étonnant si on se réfère à son étymologie grecque (paradeisos), qui signifie "enclos … du seigneur" !
Alors, peut-on trouver une origine de cet éventuel nantissement, dans le fameux épisode historique, où a fleuri l'illusion enfantine de combler sa mère en retour des largesses qu'elle dispensait alors, pour s'inscrire dans une dynamique d'échanges féériques et la perpétuer ? Nous avons déjà pas mal exploré cette piste dans le 1er cahier. Aussi, contentons-nous de nous demander maintenant si cette porte entr'ouverte pourrait déboucher sur une sensation de perte aussi radicale, qui résonnerait de nouveau comme une quasi malédiction punitive ?
Je confirme que je ne le pense pas. Que cet effet de collapsus, de dysfonctionnement n'est rien d'autre que le mécanisme de base du fonctionnement humain.
C'est comme si on disait que, parce que la femme est dépourvue de pénis, il lui manque cet organe pour fonctionner normalement. Non, elle est en parfait état de marche !
Or, lorsqu'elle énonce ses comparaisons des évolutions psychiques de la fille et du garçon, la théorie psychanalytique n'est pas loin de le laisser entendre.
Pourquoi d'ailleurs, ne souligne t'elle pas de la même manière, que l'homme à qui les organes de la gestation font défaut, est manquant des satisfactions psychiques qui accompagnent leurs réalisations et leur sont pendantes ? Y a-t-il lieu de soupçonner un angle de vue propre à un sexe particulier ?
Quoiqu'il en soit, sans doute que la complémentarité "semence & ovule" avait un sens, dans le projet de la nature d'organiser la reproduction des espèces ! Mais, avec les progrès de la science médicale, la nature aura-t-elle encore le dernier mot ?
Celui que Pascal formulait ainsi : *"Si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir."* Mais l'imagination ne semble plus se lasser, puisqu'elle envisage froidement que l'homme puisse devenir éternel ! Doubler "mère nature" elle-même, ne l'effraie pas le moins du monde.

On peut soupçonner, qu'en l'occurrence, l'imagination soit fécondée par le fantasme.
On connaît l'irréfutable logique du raisonnement syllogistique.
Exemple d'école :

- Majeure : Tous les hommes sont mortels.
- Mineure : Or, tu es un homme.
- Conclusion : Donc, tu es mortel.

Ceci dit, méfions-nous d'un excès de logique, car si la proposition mineure d'un syllogisme est douteuse, toute la démonstration s'effondre :

- ✓ Majeure : l'Homme cherche à combler ses désirs.
- ✓ Mineure : Or, satisfaire un désir revient à l'annuler, et avec lui, la tension vitale même, qui le sous-tendait (pulsion de mort).
- ✓ Conclusion : Donc, l'Homme est suicidaire !

Mentionnons ici le principe connu sous le nom de loi de Gresham (financier Anglais du 16ème). L'observation d'origine [86] qui a vulgarisé le postulat, était que dans un système monétaire bimétallique (or et argent par ex.) *"La mauvaise monnaie chasse la bonne"*.
Ce qui veut dire que celle qui est intrinsèquement plus précieuse, se trouve retirée progressivement du marché, thésaurisée ou revendue sur son marché d'origine (métal précieux), pendant que l'autre circule quasi exclusivement pour remplir sa fonction de paiement des échanges.
Ce détour pour dire, qu'il ne faudrait pas que la dénonciation de la jouissance malsaine finisse par chasser la jouissance légitime[87], discréditant la seconde à partir d'un étalonnage calqué sur la déviance de la première.
Car, *"Réfréner la jouissance…"* ce n'est pas l'anéantir; c'est la réguler, la modérer, prévenir sa démesure, la contenir dans des expressions acceptables, baliser ses dérives, sanctionner ses abus.
Et, au-delà d'une juste éducation, la traque excessive de la jouissance ne serait-elle pas elle-même, une forme de celle-ci ?

ARGUMENTS, DISCUSSION, DIGRESSIONS, **RÉSOLUTION :**

Quoiqu'on fasse, il ne semble pas possible de réduire le signifiant "jouissance" à une seule acception. Même après avoir levé le voile sur sa version malsaine, extrême, fantasmée, force est de constater que la version de sa *"gestion en bon père de famille"* subsiste et subsistera.
De toute manière, d'un côté comme de l'autre,

"Il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute." [88]

Pour la toute simple bonne première raison, me semble t'il, qu'on ne peut pas la saisir, l'embrasser dans son entier. Il peut y en avoir d'autres qui tiennent à la pudeur, à la bienséance sociale ou à l'hypocrisie; je ne sais pas à quoi J. Lacan pensait précisément en avançant cette conviction.

---

[86] Qui avait été déjà énoncée par de nombreux auteurs anonymes tout au long du Moyen Âge, et pour la toute première fois par le dramaturge ARISTOPHANE, dans sa pièce de théâtre "Les Grenouilles", en 405 avant Jésus Christ !
[87] Celle qui s'extrait du réflexe d'emprise et d'instrumentalisation pour s'exercer dans la sublimation.
[88] LACAN, Jacques, Lettre de l'école de la Cause freudienne, 1982

En tous cas, s'agissant de la vérité sur soi, n'ayant pas la capacité de nous voir de l'extérieur, nous ne pouvons nous observer sous toutes les coutures et notamment en relief. C'est l'apodictique règle qui énonce qu'on ne peut assurer, avec une objectivité maximale, deux positions antinomiques en même temps, comme être juge et partie, observateur et observé.
Eu égard à la connaissance de soi, c'est donc un handicap de taille.
Dans un registre voisin, on pointe un conflit d'intérêt quand une personne prétend assumer différentes positions et/ou fonctions, dont la visée de l'une (représenter l'intérêt du Trésor public, par exemple), risque d'être en contradiction avec la visée de l'autre (gérer le budget d'un parti (pris) politique, au hasard !).
Le conflit interne peut se calquer sur un modèle identique, quand divers objectifs plus ou moins contraires, comme atteindre une objectivité suffisante, tout en affirmant dans le même temps, son originalité, forcément subjective, sont à gérer simultanément. C'est un cas de figure qui se retrouve dans la démarche de connaissance de soi.
Quoiqu'il en soit, Karl Jaspers nous met à l'aise :

> *"Le monde est comme il est : il n'est ni vrai, ni faux, c'est seulement notre connaissance du monde qui peut l'être."*

Et Martin Heidegger d'enfoncer le clou :

> *"Quelle que soit la manière dont on voit le monde, elle est fausse."*

En fait, l'être humain est guetté par deux travers.
Il se laisse facilement abuser par son narcissisme, ce qui le conduit à une certaine mégalomanie : ayant lu l'heure à sa montre, il croit annoncer l'heure universelle !
Et, comme la taupe, il ne supporte pas les courants d'air, ce qui le conduit à une certaine obstination précipitée à boucher ce qu'il prend pour des "trous" préjudiciables !
Peut être que l'illusion de soi plonge ses racines dans un moi idéalisé [89], constitué subconsciemment, de bricks et de brocs pendant la maturation de la personnalité. Plus pérennes que des emplâtres, ces espèces de suros seraient destinés à venir renforcer les zones vécues comme fragiles, à prévenir les bouffées d'anxiété, à remédier aux ressentis d'échecs et de dévalorisations, à contrer l'angoisse d'effondrement.
Alors qu'il ne devrait pas se formaliser de ressentir du manque, pour la raison que nous avons déjà énoncée et qui tient à sa constitution même, puisque, comme le poumon qui filtre l'air pour en extraire l'oxygène nécessaire à l'entretien de sa vie, l'être humain a besoin de se pourvoir continûment en matière. Et ici, en l'occurrence, il est question de l'ersatz de matière structurelle dont il est à même d'extraire des satisfactions, à savoir [90], le désir.

---

[89] Mi idéal du moi, mi moi idéal !
[90] Le désir, en tant qu'assavoir d'éprouvé (= conducteur vers la saveur) de la satisfaction à venir !

Heureusement donc, que comparable à l'emmental, l'être humain est parsemé de manques à être remplis par l'éclosion des graines du désir, par des mini bangs révolutionnaires et répétés ! Nous l'avons dit, s'il n'était pas structurellement manquant, il risquerait de se rassasier et ça en serait fini de son appétit de vivre. [91]

Or, l'un des résultats d'un cheminement analytique abouti, c'est me semble t'il, de savoir à quoi s'en tenir quant à la dynamique du désir humain. Ayant, à l'occasion de ce voyage, déconstruit son fonctionnement, cela revient à ne plus se laisser piéger par une représentation quasi névrotique de la réalité.

Car enfin, pour vivre, l'homme a, entre autres, **besoin de se nourrir émotionnellement.** Or, pour se nourrir de la sorte, il a **besoin de désirer**. Et pour désirer, il a besoin d'espaces vierges pour déployer la dynamique de ses désirs, besoin de pages blanches et de plages lissées pour écrire leurs histoires.

De là à conclure que ce sont des "trous" infertiles, qui obèrent la nature et le fonctionnement humains, il y a un pas de géant que je ne saurais, quant à moi, franchir. On parle parfois de traversées de désert, pour qualifier les périodes où il ne se passe pas grand' chose d'excitant dans une vie affective, professionnelle, politique, sportive... On ne peut pas pour autant, décréter faire des impasses sur ces périodes, dont on dit souvent qu'elles fournissent l'opportunité de rebondir différemment. Les animaux qui hibernent vivent certes sur un rythme ralenti, mais ils continuent de vivre. Cette mise en sommeil fait partie intégrante des moments différemment rythmés de leur vie.

Nous devrions donc être tout autant heureux d'être bousculés par le surgissement d'un désir, que rassérénés par sa concrétisation; car après chaque aboutissement et passé un temps de vacuité benoîte, pour réaliser encore, il nous faut recommencer à désirer.

Bref, plus l'individu manque, plus il désire et plus il devrait s'en trouver heureux, d'autant que pour certains philosophes, *"le bonheur n'est pas un état à atteindre, mais une manière de voyager"* : c'est-à-dire **une façon de vaquer, serein et paisible, à ses occupations ordinaires d'entretien de sa vie et de satisfaction de ses désirs.**

Si effectivement *"L'approche est toujours plus belle que l'arrivée."* [92] pourquoi verser dans une sorte de lamentation ? Pourquoi dire, redire, souligner ce qui n'est finalement qu'un constat en le dramatisant : l'homme est manquant, troué, aliéné...

Oui, l'être humain fonctionne par cycles qui se réamorcent, sous forme de courbe sinusoïdale, avec ses points bas, ses montées en puissance, ses décélérations, ses moments de ligne étale.

---

[91] Les trous dans l'emmental n'auraient-ils pas pour fonction de soutenir l'appétit ? De rappeler régulièrement le drame que ce serait, si la matière venait à manquer !

[92] ALAIN-FOURNIER, Correspondance avec J. RIVIÈRE, Gallimard, ?

À force d'insister pour voir le manque là où il y a simplement du vide, on pourrait finir par penser que cela relève d'une lecture effectivement névrotique de la réalité. Objectivement, le vide est une structure à part entière, parfois provisoire, en tant que préalable indispensable à son remplissage, parfois plus stable.
En effet, une majorité de savants s'accorde à dire qu'avant le Big bang, qui aurait donné naissance à notre monde, c'est un grand vide qui occupait l'espace. Mieux encore, si à notre échelle il apparaît que la matière est pleine, au niveau subatomique elle ne serait que vide. Et si on supprimait le vide qu'il y a autour des noyaux des atomes, la terre toute entière pourrait contenir dans une sphère de seulement 150 m de rayon ! Étonnant, non ?! C'est pourtant une vérité dite scientifique. Et si cela se produisait, si le globe terrestre se trouvait ainsi rétréci, assurément la face du monde s'en trouverait changée !
Oui mais, et la question cruciale du sens de la vie, dans tout ça ?!
La seule réponse "sensée" (pardon !) qu'on puisse concéder ou asséner (de assigner, "signum" : signe, du francisque "sin", ancien français "sen": sens et direction), à cette question voire en extraire et finalement assavoir à son sujet, c'est que sa direction (devrait-on dire alors maintenant, pour cerner plus spécifiquement la suite sans commettre pour autant un pléonasme : la direction du sens !), en fonction du principe de l'entropie[93], qui est le propre de tous les systèmes (et l'être humain est un système ouvert), c'est la mort.
Bref, pour aller à l'essentiel de cet accouchement au forceps, je dirai de façon plus dépouillée, que **la mort est le sens inné de la vie**.
Plus précisément-dit, un sens né d'elle, avec elle. Cette direction-là, qu'elle prend dès son départ, est en effet, dite en entier, pointée, donnée en ce que, une fois qu'il est déclenché, le fait d'être au monde a une issue irrémédiable. *"Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive."* écrira Montaigne[94]. Et malgré tous ses efforts et ses réussites, la science ne pourra annuler cette échéance; la retarder certes, mais pas l'invalider.
Mais cette question ainsi formulée, sous-entend aussi l'idée de signification (introduite au XVIème siècle, dans l'évolution du terme "sens"). Alors, la vie a-t'elle une signification ?

[93] Que je comprends comme la tendance à la dégradation progressive et inéluctable d'un système, par l'usure, jusqu'à sa disparition. Et les apports ou ajustements en provenance de l'extérieur, ne peuvent que retarder mais pas déjouer cette issue fatale.
[94] MONTAIGNE, Michel de, Essais, Livre I, Chapitre 19. Il n'y a rien à rajouter à ce constat. Le travail symbolique a préempté la part d'angoisse qui pouvait l'être. Ne subsiste comme impossible à formuler, que la question de l'expérience de cet ultime face à face qui reste … à vivre, le moment venu, pour finalement mourir !

Malheureusement, c'est encore une formulation ambigüe, qui est "censée" (pardon à nouveau !), c'est-à-dire étymologiquement "réputée", vouloir demander: la vie répond-elle à une intention particulière ? C'est-à-dire à un projet préformé, dans lequel je serai convié à rentrer. Et là, nous sommes enfin, au terme de la question.
Depuis mon point de vue, non, la vie ne vient pas réaliser un projet quelconque[95]. De la même manière, d'ailleurs, que la vie peut cesser brutalement et prématurément sans avoir à fournir une quelconque justification, elle n'obéit qu'à ses propres règles. D'après ce que j'ai pu en comprendre, elle n'est qu'un court intermède dans la continuité du néant, son origine générique (si on peut dire), étant le résultat de circonstances évolutives fortuites (cf. le Big bang).

Aussi, comme ce constat d'une si grande froideur est difficile à accepter et à digérer : *"Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie."* [96] lâche Pascal, certains le contournent en y voyant l'œuvre d'une main divine. *"L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger."* dira Voltaire[97]. Il rejoint en cela la pirouette des anciens : *"Credo quia absurdum"* : je crois parce que (sinon) c'est absurde. Ou, autrement-dit, quand la raison n'est plus opérante, la solution pour ne pas rester "le bec dans l'eau", c'est d'investir le domaine de l'imaginaire et des croyances. C'est bien entendu, ce procédé qui, de tous temps et en toutes cultures, a été à l'origine de la création de toutes les religions.
Donc, pour se rassurer de son échec à être tout puissant, et éluder la difficulté de s'en accommoder, **l'homme se crée un dieu, qui va savoir lui rattraper l'affaire**; à condition d'arriver à s'en attirer les bonnes grâces, quitte à faire des choses aussi loufoques les unes que les autres, comme des sacrifices humains ou des croisades et autres guerres tragiques pour convertir ou épurer
Malheureusement, la pantalonnade ne s'arrête pas là. Car, dés lors que cette évolution entropique a été mise en évidence, le mode d'emploi spontané de l'existence, c'est justement de faire comme si nous ne connaissions rien de cet épilogue, tout comme on fait semblant de croire à l'existence reconductible à gré, du Père Noël ou de la "petite souris". *"Puisque la mort est inévitable, oublions-là."* dira Stendhal.
Ainsi, les enfants, devenus grands, continuent à croire que leur venue au monde est un cadeau que leurs parents leur ont fait; ou s'efforcent de le faire, à grand renfort de diversions ou de méthode Coué. Il le faut bien n'est-ce pas ? Et, il faut bien également, que de leur côté, les parents puissent continuer à oublier qu'ils ont engagé leurs enfants dans une impasse…

---

95 Hormis la pression éventuelle des idéaux parentaux, mais ce n'est pas la question qu'il me semble opportun de creuser ici.
96 PASCAL, Pensées,
97 VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique,

D'autant plus, que la condition humaine s'articule encore autour d'un autre paradoxe majeur, qu'il faut subir au quotidien : "Je suis programmé pour désirer bien au-delà de ce que je puis obtenir et je dois me laisser abuser par ce mirage, même une fois que j'en ai compris le mécanisme saugrenu !"
Il convient quand même de dire à leur décharge, qu'il est vraisemblablement inconcevable pour des géniteurs, de se représenter leur bébé à l'article de la mort, si une possible cause tragique ne vient pas le leur imposer. Un tel réal-pessimisme ne saurait être de mise, alors que les premiers jours d'une vie convoquent la candeur de l'émerveillement. La sortie prématurée de ce déni serait par trop dramatique.
"J'avais mis au monde un enfant pour le condamner à mourir. La pire des prisons, c'est la mort de son enfant. Celle-là on n'en sort jamais." dit Juliette[98], après être restée 15 années emprisonnée, pour avoir euthanasié son fils, qui agonisait dans la douleur d'une maladie incurable. *"La prison, je l'ai voulue."* Ajoute-t-elle pour expliquer qu'au procès, elle n'ait pas plaidé les circonstances atténuantes, pour se dédouaner de ce double échec de mère et de médecin.
Bref, l'être humain passe le plus clair de sa vie, en feignant de se croire non-mortel. Je n'irai pas jusqu'à parler d'immortalité, comme S. Freud : *"Au fond, personne ne croit à sa propre mort, et dans son inconscient, chacun est persuadé de son immortalité."*, car je pense plutôt que la croyance est du genre : "C'est tellement pour plus tard, que c'est inutile de m'en inquiéter maintenant!" ou "Avant un âge avancé, ça n'arrive qu'aux autres!". L'être humain navigue un peu comme un borderline; entre deux états : ni vraiment mortel, ni tout à fait non-mortel. Comme s'il pouvait être, juste oublié par "le maître du passage". En tous cas, en essayant d'éviter de se confronter le plus longtemps possible à la question de la fin, car à ce moment-là, le halo maintenu autour de la croyance dans un possible évitement, se dissiperait et la crue vérité serait par trop choquante.

Pour l'espèce humaine, il n'y a donc, que la création qui puisse transcender quelque peu le constat de la durée limitée de l'épisode terrestre. Exception faite de Woody Allen, qui a déclaré : *"Je ne veux pas atteindre l'immortalité grâce à mon œuvre. Je veux atteindre l'immortalité en ne mourant pas."* [99] CQFD. Pour les autres espèces (animales, végétales …), la question ne se pose même pas.
Réussi, l'acte créatif peut donc assurer une certaine postérité; davantage, en tous cas, que l'éventuel simple souvenir entretenu par un descendant, qui fait encore vivre ses parents et puis un peu aussi ses grands parents, mais guère au-delà, à moins peut être, d'être inscrit dans la dette d'une lignée déjà célèbre.

---

[98] Dans le film de Philippe CLAUDEL, Il y a longtemps que je t'aime, 2008. Le rôle de Juliette, femme médecin, est tenu par Kristin Scott Thomas.
[99] LAX, Edward, Woody Allen and his comedy, ?

Mais personne n'a la certitude de survivre un tant soit peu dans le souvenir de ses enfants ou petits enfants; et chacun n'aura pas la satisfaction de se perpétuer dans une œuvre inscrite dans la culture, ou la consolation de tirer sa révérence à l'occasion d'une mort somptueuse, qui peut faire aussi, que l'on passe à la postérité. Peu importe, au bout du compte, car ce projet-là n'est-il pas quelque peu futile ?
Par contre, le courage d'assumer sa condition, de l'exercer en faisant face - debout, en faisant front - droit dans ses bottes, en tenant tête - sans échappatoire, semble accessible à tout un chacun. Certes la vie prend trop souvent des allures de farce pitoyable, grotesque et dérisoire. Mais, justement, la grandeur, l'honneur, la dignité, le mérite, la vertu, l'élégance, la grâce, le panache de chacun, résident dans sa noble volonté de tirer la condition humaine vers le haut, aussi souvent et aussi longtemps qu'il lui est possible.
Ainsi, à mon avis, contrairement à ce que l'on entend dire parfois, à savoir que la vie humaine, n'aurait pas de signification intrinsèque, mais toutes celles qu'on veut bien lui prêter, je crois pour ma part, qu'elle recèle un sens inné, un seul, celui que j'ai exposé plus haut. Elle n'a pas de raison d'être ce qu'elle est, pas de signification; elle ne fait pas l'objet d'un projet, le sujet d'une mission. **Elle invite et appelle tout simplement, à son exercice, pour le temps de sa durée. Point.** C'est à partir de ce constat et de cette base, qu'il appartient ensuite à chacun de se donner ou pas, des objectifs d'épanouissement et de réalisation de ses potentiels.
Quand J. LACAN lâche que *"La vie ne songe qu'à se reposer le plus possible en attendant la mort. La vie ne songe qu'à mourir."* ne parle-t-il pas de cette tendance des systèmes constitués, à évoluer inexorablement vers leur dégradation, s'ils ne bénéficient pas d'apports extérieurs de nature à régénérer ou à enrichir leur fonctionnement et éviter ainsi, ou en tous cas retarder, leur dégénérescence ? Car, avec l'instinct vital, l'être humain possède un mécanisme d'auto réorganisation qui vient, au moins momentanément, pallier à l'usure qui résulte du simple exercice, comme de la détérioration temporelle.

"Le processus vital nécessite un perpétuel réajustement de l'organisme pour rétablir un équilibre sans cesse rompu. Cet ajustement s'opère par une suite d'échanges ininterrompus entre le corps et son milieu, (...). Il y a adaptation dit J. Piaget, lorsque l'organisme se transforme en fonction du milieu et que cette variation a pour effet un équilibre des échanges entre l'environnement et lui, favorables à sa conservation. Selon Piaget, la vie psychique obéit aux mêmes lois structurantes que la vie organique. L'intelligence se construit par un incessant ajustement entre les schèmes antérieurs et les éléments d'une expérience nouvelle." [100]

[100] Partie de définition du terme, Adaptation, in Dictionnaire de psychologie, SILLAMY Norbert, Larousse, 1998.

À mon avis, compte tenu de ce principe, c'est bien parce qu'elle a l'intuition du danger que représente son inexorable évolution entropique vers la détérioration, si elle ne se ménage pas de nombreux canaux d'échanges fructueux avec l'extérieur, que **la vie "ne songe" en fait, surtout et avant tout … qu'à vivre**. L'increvable relance du désir, dont l'instinct vital fait la démonstration, sous toutes les formes possibles et imaginables, plaide largement dans ce sens. Les conclusions réalistes, que la claire conscience d'une fin à venir pourrait introduire, sont reléguées à plus tard. **La vie regarde bien à l'opposé de la mort; elle a les yeux fixés sur la découverte de tous les moyens de jouir de son exercice.**
Nous sommes trop formatés par la pensée manichéenne et sa présentation du bien et du mal, de manière franchement opposée. Avec le repérage du yin et du yang, la philosophie chinoise a mis le doigt sur un mécanisme permanent d'interaction, d'interpénétration, de transition, qui semble beaucoup plus conforme à la réalité. Les éléments naturels n'ont pas de frontière totalement étanche. D'ailleurs, le terme crépuscule renvoie aussi bien à l'aurore, avec sa lumière transitionnelle, très blanche, qui annonce et introduit le lever du soleil, qu'à son coucher, avec cette luminosité transitoire, très colorée de rouge, de jaune ou d'orange qui l'accompagne, et annonce et introduit la nuit. Celle-ci ne tombe pas, dans un grand fracas, après que le jour ait lui-même bruyamment claqué la porte ! Il y a un moment où lumière et obscurité se pénètrent, se mélangent, n'étant plus tout à fait l'une et pas encore, tout à fait l'autre.
Pareillement, entre le sec et le mouillé, il y a l'humide. Etc…
Plus globalement, mais de la même manière, les changements de saisons sont progressifs, avec des avancées parfois étonnantes ou des retours en arrière surprenants.

CONCLUSION

Au cours d'un parcours équestre de saut d'obstacles, les raccourcis que le cavalier décide de faire prendre à sa monture dans les trajectoires, peuvent se révéler payants, en termes de gain de temps; mais il faut toutefois que celle-ci arrive à négocier victorieusement les barres, malgré un nombre de foulées et donc un élan réduits.
Il n'en va certainement pas de même dans toutes les situations.
En faisant la part si belle à une recherche frénétique de bonheur, notre époque généralise le modèle de la rébellion adolescente, qui revendique haut et fort d'accéder à tout, dans l'instant et sans qu'il soit question de faire la moindre concession.
Certes, et nous l'avons déjà souligné, l'adulte gère déjà la satisfaction de tous ses besoins sur le mode de l'accumulation. Tout en dénonçant la dérive des doubles peines dans le cadre judiciaire, il ne saurait renoncer à une double satisfaction dans le

registre du plaisir : se rassasier avec délectation, étancher sa soif avec délice, se vêtir avec raffinement, se loger avec luxe, copuler avec sensualité ...
Avec l'accoutumance à cette société dite de consommation, il tombe rapidement dans le travers qui consiste à balayer d'un revers de main ou à contourner toutes les contraintes qui ne sont pas assez vigoureuses.
Par ailleurs, redéfinir les contours de sa légitimité à faire et notamment à repousser les limites de ses pouvoirs, ne l'effraie pas outre mesure, même s'il a une vague conscience de jouer à l'apprenti sorcier quant aux conséquences désastreuses éventuelles qui pourraient bien survenir (gestation pour le compte d'autrui, adoption pour couples homosexuels, clonage, OGM, projet de don d'ovules congelés, d'une mère à sa fille stérile ...).
À la suite de Jaspers et Heidegger, Milton Erickson nous avait pourtant très explicitement mis en garde :
"Nous sommes malades de notre perception trop partielle et trop étroite du monde intérieur et extérieur et non de la réalité du monde." =
Dans ce contexte d'ouverture à tous les possibles, la mesure de l'écart entre les satisfactions que l'être humain obtient et celles qu'il convoite, reste effectivement de nature à le précipiter dans cette dimension dépressive du Manque, que nous avons souvent explorée.
Sauf à considérer, comme l'a affirmé J.P. Sartre, qu' :

"Un homme est toujours au-delà de ce qu'il fait." [101]

POST OMNIA

Au jeu de Dames, l'ancienne règle *"Souffler n'est pas jouer"* a été supprimée depuis belle lurette, même si elle reste présente dans l'inconscient collectif des joueurs amateurs. Comme dans la vraie partie de la vie, chaque coup joué compte pour de bon. **Le sens de la vie n'est pas donné avec son souffle, pas plus que son mode d'emploi d'ailleurs**. Les deux sont à conquérir avec une bonne dose de persévérance toujours, d'abnégation souvent, de joie parfois. Tant qu'elle est blanche, la page est le lieu de tous les possibles !

"Et c'est cela qui est vrai; il faut créer, se créer et c'est alors seulement qu'on se trouve." [102]

Que l'être humain veuille devenir de l'écume pour vivre au sommet du tourbillon de la vague, plus longtemps encore que le surfeur ne tente de s'y maintenir, est une chose... Mais la vague elle-même, ne connaît pas d'apogée permanente et immuable. Elle roule

---

[101] SARTRE, Jean Paul, Situations, Gallimard, ?
[102] Origo incognita

par-dessous, se déroule par-dessus, jaillit, enfle, explose, défile, se donne à voir, puis s'étale au maximum, sature le sable et se retire pour le reliquat, avant de se perdre dans la masse, anonyme.
Elle a eu son moment de gloire et sait que son tour reviendra.
Elle sait que, pour les vagues, tout comme pour les êtres humains, comme l'a énoncé André Malraux [103]:

> *"Il y a deux manières d'être un homme parmi les hommes. La première consiste à cultiver sa différence, la seconde à approfondir sa communion."*

ALEA JACTA EST

Mots-clés :

- Énergie vitale
- Le vide
- Mal-connaissance
- Quête obstinée
- Soi véritable

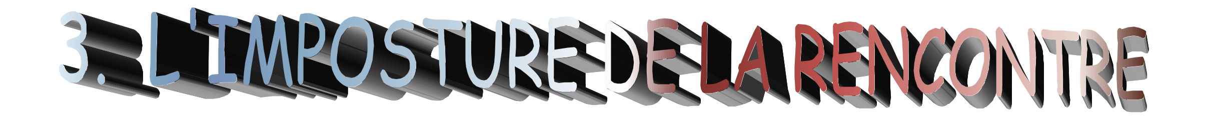
Résumé :

Sans même le soupçonner, nous rentrons dans les relations humaines selon un mode privilégié, formaté à notre insu pendant l'enfance : dominer, faire mieux, se rendre utile, …, dont la finalité unique reste, quelles qu'en soient les variantes, de satisfaire le çà et de valoriser le moi, si possible en accord avec le sur-moi.

Entre les ruses de l'inconscient pour se maintenir dans l'obscurité, qu'il faut déjouer et les codes du langage qu'il faut décrypter, entreprendre de mieux se connaître n'est pas un cheminement de tout repos.

[103] Origo incognita

C'est pourtant le passage obligé pour un meilleur épanouissement personnel et un progrès collectif.



SOMMAIRE :

POST OMNIA

PRÉAMBULE

La vie ressemble t'elle à un carnaval permanent, où les yeux de chacun ne pourraient croiser que masques et déguisements ? À une sorte de bal masqué où le port des loups de satin est la règle, alors qu'ils n'ont pas d'oreilles que l'on puisse saisir ?

On pourrait céder à la tentation de le croire, tant chacun semble faire des efforts pour présenter une bonne image de lui-même, un portrait plus séduisant que nature.

On dit que dans les anciennes foires aux bestiaux, les maquignons, dont on sait qu'ils vendraient père et mère sans scrupule, introduisaient dans l'anus des chevaux certaines graines de nature à les démanger, ce qui réveillait leur port en les rendant vifs et fringants !

INTRODUCTION

Il y a un je ne sais précisément quoi, de pathétique et d'admirable à la fois, dans **la tentative obstinée des êtres humains à saisir du bonheur !** Cette quête parfois méthodique mais le plus souvent désordonnée, ressemble à la prospection fiévreuse de l'orpailleur, du découvreur de trésor, ou de l'addict aux jeux de hasard, qu'il s'agisse de loteries, de paris ou encore des jeux de casinos.

Et malgré ses déboires dans cette quête, l'Homme ne se laisse pas si facilement décourager; il persévère dans ses prospections, avec une opiniâtreté, que semble soutenir une certaine propension pour la crédulité.

Or, celle-ci ne s'applique pas seulement dans les domaines que nous venons de citer, mais aussi au sujet de cette fameuse rencontre amoureuse qui va, à coup sûr, changer définitivement sa vie, la faire ressembler à ces contes merveilleux, dans lesquels se côtoient princes et princesses, au milieu de décors où les dorures le disputent aux pétales de roses …

Ceci explique peut être cela; je veux parler de cette envie de se présenter sous son meilleur jour, voire rehaussé, dans la rencontre avec autrui.

La Rochefoucault énonce clairement la situation : *"Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres."* [104]

Et si l'imposture de la rencontre venait sanctionner l'entretien de l'illusion d'être soi, qui alimente de nombreux comptoirs de jouissance ?

Ceci d'autant plus que : *"Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes."* [105]

ENFONCER LE CLOU, RELATIVISER :

Nous avons longuement tenté d'approcher dans les deux cahiers précédents, cette partie de soi soustraite par le travail souterrain du refoulement, aliénée dans la méconnaissance de sa nature véritable, finalement enchaînée à sa tâche d'adaptation, conditionnée par une structure commune déterminée, mais aussi par un héritage donné, l'ensemble venant écrire une histoire singulière.

Nous l'avons maintes fois souligné, **de propension à la recherche de satisfactions maximum, en compulsion d'expansion inépuisable**, l'être humain est ainsi constitué, que **spontanément, il en veut toujours plus**. Selon l'expression consacrée, il voudrait acheter le beurre, tout en négociant le prix annoncé et profiter des faveurs de la crémière, pour la valeur d'origine, finalement réduite au minimum, voire … à rien.

"La structure narcissique a un caractère irréductible." [106] nous dit J. Lacan.

---

[104] LA ROCHEFOUCAULT, François, Maximes, Imprimerie Nationale, 1998
[105] Idem, ibidem
[106] LACAN, Jacques, Écrits, Éditions du Seuil, 1966

Cette dimension narcissique n'a-t-elle pas justement pour fonction de **sauvegarder la destination de l'énergie vitale**, de la maintenir centrée sur l'individu pour assurer sa survie ?

Car, quand il se forme, **le désir de l'individu est d'emblée colonisateur**. Ce n'est que lorsque la morale est venue tempérer son esprit conquérant, qu'il peut se départir de son **réflexe d'instrumentalisation** et organiser un commerce équitable avec autrui.

Mais peut-il dans cette démarche accéder à suffisamment de clairvoyance, car : *"Le transfert place le sujet à l'endroit de sa demande, dans une position qu'il ne tient que de son désir."* [107]

C'est comme si nous nous présentions les uns aux autres, munis en guise de chapeaux, de surprenants écrans de projections à dépêches. Sur ceux-ci, se dérouleraient en boucle, des messages qui seraient des variantes personnalisées du *"Combien j'ai envie de proximité avec toi !"* ou *"Qu'est-ce que tu peux me répugner !"* ou *"Mon dieu ! Comme j'aimerais moi aussi, avoir çà !"*… etc.

Bref, coincée entre attirance et répulsion, l'indifférence ne doit pas tenir, dans ce manège, une place bien conséquente.

S. Freud l'assure : *"Autrui joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire."* [108]

Comme je l'ai dit, **je crois à une compulsion de résolution**, qui viserait à résoudre enfin par la répétition, un nœud particulier, lors d'une occasion plus favorable ou mieux exploitée que les autres.

J. Lacan précise la mise en garde :

"Le transfert est un temps de fermeture lié à la tromperie de l'amour." [109]

---

[107] LACAN, Jacques, Écrits, Éditions du Seuil, 1966

[108] Origo incognita

Car, en tant que calque d'épisodes relationnels anciens, qui ont laissé le sujet sur sa faim, cet élan émotionnel prend des allures de duperie. Autrement-dit, l'émoi qui active le transfert agite le sujet à son insu. Pour oser une comparaison, c'est un peu comme lorsque l'un des deux membres d'un couple fait l'amour, en fantasmant sur une autre personne que son partenaire présent. C'est bien dans **cette crue vérité de l'adresse biaisée**, que se noue la mystification et se trame l'imposture de la rencontre, qu'elle soit rencontre amoureuse ou rencontre tout court.

Le transfert, pourrait-il donc être de l'émotion qui tente de faire le lit de la jouissance ? Assurément pour celui qui s'y abandonne, sans tenter le moins du monde de le décoder. Comme le médecin qui abuse de sa position de soignant pour user de sa patiente; comme l'éducateur, comme l'enseignant dans une position identique… C'est là qu'est la *"fermeture"* et que se referme la boucle.

Mais, *"fermeture"* pour lequel des deux protagonistes ?

Pour celui qui l'initie ou celui qui en fait l'objet, ou bien encore les deux ?

Tout dépend du degré de lucidité qui peut être atteint dans la gestion de cet épisode. En fonction de la compulsion de résolution évoquée précédemment, celui qui introduit le transfert se crée, les conditions d'un possible retour sur sa problématique. Il s'ouvre une fenêtre sur les enchaînements qui l'organisent et se donne l'opportunité de commencer à démêler ce qui les produit.

De la même manière, celui qui est convoqué, au risque identique du contre transfert, peut bénéficier de l'examen des circonstances de cet enrôlement et de la manière dont il s'y engage, à condition d'être en mesure de s'en extraire suffisamment.

Car, au bout du compte, ces processus peuvent se solder par un progrès dans la croissance de leurs interprètes, si ceux-ci ne trébuchent pas indéfiniment dans cette *"fermeture"* de la répétition, mais au contraire, finissent par l'outrepasser.

Pour nous mettre sur la voie, J. Lacan précise :

"Le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre." [110]

[109] LACAN, Jacques, Compte rendu d'enseignements, Ornicar, 1984

[110] LACAN, Jacques, Écrits, Éditions du Seuil, 1966

Le *"Je t'aime"*, assorti du *"tu me manques"* comme prétendue preuve d'amour, indique bien que ce qui sous-tend la relation amoureuse, ce qui en est moteur, c'est bien le plaisir nourricier que A éprouve en compagnie de B : plaisir des sens, émotionnel (accroche fantasmatique ?), sentimental ou intellectuel…

"Confidence pour confidence, c'est moi que j'aime à travers vous." [111] avoue sans détours une chanson de Jean Schulteis.

Mais au fond, à quoi prétend le sentiment amoureux, socialement parlant ?

Il déclare, ambitionne, revendique de faire le bonheur de la personne élue : soit en gros, de participer au mieux à la satisfaction de ses besoins et désirs, de la soutenir dans les épreuves de la vie, de valoriser les moments de répit, de favoriser sa croissance.

Oui, mais pour cela, le prétendant devrait arriver à faire taire son égocentrisme et donner la priorité à la personne aimée.

L'individu sait-il, peut-il le faire ?

> *"Nous ne savons renoncer à rien. Nous ne savons qu'échanger une chose contre l'autre."* [112]

Des idées brassées dans le 1er cahier, nous sommes arrivés à la conclusion que **l'être humain ne peut investir l'altruisme que par séquences**, en ayant éclairci ce qu'il en espère en retour, avec dans sa ligne de mire, un idéal d'équilibre entre donner et recevoir, maintenir ou sacrifier.

Sinon, il risque de ne s'appliquer qu'à organiser une nouvelle instrumentalisation d'autrui, plus ou moins cachée, habile, sophistiquée; bref, un nouveau comptoir de jouissance !

---

[111] SCHULTEIS, Jean, Album Abracadabra, Carrere, 1981

[112] FREUD, Sigmund, Origo incognita

"Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés." [113]

ENFONCER LE CLOU, **RELATIVISER :**

Autrement-dit, l'imposture pourrait n'être que première et pourrait être dépassée.

En fait, il me semble que lorsque deux personnes se rencontrent, cinq cas de figures peuvent se présenter :

- L'une déplaît à l'autre.
- L'une et l'autre se déplaisent.
- L'une et l'autre se sont indifférentes.
- L'une est émoustillée par l'autre et l'autre pas.
- Les deux sont excitées, l'une par l'autre.

- Rien à dire des trois premiers cas, pour ce qui nous intéresse ici.
- Dans le 4ième, le signifiant maître de A s'est trouvé réveillé par une accroche chez B; un monologue s'installe (si nous minimisons le contre transfert).
- Dans le 5ième, les signifiants maîtres de A et B sont mobilisés; un "dialogue" s'installe.

Comme d'une part : *"L'amour fait son objet de ce qui manque dans le réel."* [114]

Et que d'autre part : *"Le réel est le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation."* [115] il est probable que les choses puissent durer en l'état jusqu'à ce que les fantasmes soient éventés, c'est-à-dire, que les désirs refoulés qui les activent, soient repérés et assumés, ou bien récusés comme illégitimes, mais en connaissance de cause, cette fois. Ceci dit, je ne pense pas qu'un fantasme, même éventé devienne totalement inopérant…

Par ailleurs, selon J. Lacan :

---

[113] LA ROCHEFOUCAULT, François, Maximes, Imprimerie Nationale, 1998
[114] LACAN, Jacques, Écrits, Éditions du Seuil, 1966
[115] Idem, ibidem

"Le transfert, c'est de l'amour qui s'adresse au savoir." [116]

Parle t'il de ce **désir de connaissance sur soi**, qui devient projet dans le cadre du parcours psychanalytique ?

Où nous retrouverions cette fameuse curiosité qui débouche sur la saveur, cette "libido sciendi" (énergie pour savoir) ou "philo motia" (goût de la connaissance) qui font dire à Platon, dans La République :

> *"Désir de connaître et amour du savoir ou philosophie, c'est bien une même chose."*

D'où la conclusion tirée par le père de la bioénergie, Alexander Lowen : *"Le bonheur, c'est la conscience de croître."* notamment dans la connaissance de soi.

Mais sachant que, comme le précise S. Freud, cette dynamique du transfert est propre au contexte de la cure analytique : *"Le premier but de l'analyse est d'attacher l'analysé à son traitement et à la personne du praticien"* peut-on pour autant, généraliser le déclenchement de ce processus transférentiel à toutes les séquences relationnelles, y compris professionnelles, de la vie quotidienne ?

Assurément oui, répond J. Rouzel dans son article *"Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales."* (Document Psychasoc)

Il y développe combien *"La clinique sociale opère dans une rencontre singulière où le travailleur social est touché, affecté, travaillé par ce qui se joue et se noue en lui dans cette rencontre. Le sujet (dit usager!) transfère sur sa personne un certain nombre de représentations, de mots, de projections, de désirs, de motions, d'émotions, d'affects, qui se ramènent tous à une supposition : l'usager suppose au travailleur social un savoir, un pouvoir sur ce qui lui arrive, voire la possession d'un objet qui pourrait gommer sa souffrance, qu'il attribue au manque de cet objet. Dans le mouvement de transfert qui scelle toute rencontre humaine (...)."*

Et, il cite S. Freud, qui écrivait dans son ouvrage "Sigmund Freud présenté par lui-même" : *"Il ne faut pas croire que c'est l'analyse qui crée le transfert et que celui-ci*

---

[116] LACAN, Jacques, Le transfert, Séminaire VIII, Éditions du Seuil, 2001

ne se rencontre que chez elle. Le transfert est seulement mis à jour et isolé par l'analyse. C'est un phénomène universellement humain (...)."

En tous cas, le projet "*d'attacher* " n'est certainement pas l'objectif de l'intervenant, dans le cadre de la supervision. À mon sens, celui-ci ne devrait d'ailleurs pas rechercher, revendiquer ou faire état d'autre chose, que d'une compétence en animation d'analyse des pratiques sociales, à l'aide d'une grille de lecture déterminée.

Ce n'est d'ailleurs pas à partir de cet éventuel phénomène de *"report"* sur l'intervenant qu'il est question de travailler, d'autant plus que l'adresse de celui qui expose, se fait au collectif. **Il s'agit** plutôt **de revenir sur** les épisodes d'accompagnement des usagers, qui ont réactivé chez les travailleurs sociaux, **des sentiments, des désirs, des affects** jadis éprouvés à l'égard de personnes fortement investies dans leur histoire personnelle; alors **que l'élan vital**, tel la roue d'un moulin à eau, **vient brasser** ce bain **en permanence**.

Pour les dépolluer justement, de cette adiposité egocentrique qui grève la nécessaire disponibilité des intervenants sociaux, dans leurs divers accompagnements d'usagers. Et il s'agit bien de dégager une disponibilité à la problématique qui agite l'interlocuteur du travailleur social.

Et, lorsque la relation aux personnes prises en charge est suffisamment investie émotionnellement en elle-même, les ressorts du transfert et du contre transfert sont parés pour être actionnés.

Sachant que, même si, comme le disait Marie Curie :*"Dans la vie il n'y a rien à craindre : il n'y a que des choses à comprendre."* il faut quand même accepter de mettre les occurrences de cette dynamique transférentielle sur la "paillasse"!

Car en effet, la tentation de l'évitement, au nom d'un réflexe de précaution, se fait parfois jour, **l'inconscient** ne semblant pas disposer de stratégies par étapes déclinées. De même qu'il n'a pas de sexe, pas d'âge, pas de morale, c'**est un farouche adepte de la ligne droite, qui va d'un point à un autre par le plus court chemin.**

Vis-à-vis du passé, il fonctionne comme une boîte noire qui enregistre tout ce qui arrive au sujet. Et qui semble d'ailleurs pouvoir en restituer un reader's digest en quelques secondes, si l'on en croit les personnes qui ont survécu à une expérience de mort imminente.

Vis-à-vis du présent, il fonctionne comme un disque dur qui exécute **les programmes que l'entretien et la conservation de l'individu commandent.**

Vis-à-vis de l'avenir, il fonctionne comme une boussole, en désignant le cap de la meilleure satisfaction possible, pour les besoins physiques et psychiques de l'entité vivante qu'il habite et qui lui fournit son énergie. Bref, **il semble que l'inconscient soit la tanière fortifiée de l'instinct vital de l'individu.**

Cependant, si l'inconscient n'a pas de sexe, chaque sexe a sa psychologie. Certes, elle est plus ou moins amendée par l'histoire de l'individu, mais largement imprégnée par les traits psychiques qui caractérisent masculinité et féminité.

À savoir que l'homme cherche à s'attacher une femme et qu'une femme cherche à s'attacher à un homme. Bref, son réflexe à lui, est de la rendre dépendante et son réflexe à elle, est de se rendre dépendante.

Cela a-t'il à voir avec la physiologie des organes génitaux de l'un et de l'autre ? Je ne saurai en tirer des conclusions péremptoires. Toujours est-il que les attributs de l'un sont externes, avec pour fonction de pénétrer et que les attributs de l'autre sont internes, avec pour fonction de recevoir.

Mais au-delà, si certes, ovule et semence ont autant besoin l'un de l'autre pour réaliser leur potentiel, chacun n'ayant pas d'avenir sans l'autre, toujours est-il que l'homme délègue à la femme le travail créateur de la gestation.

Quant à cette tâche précise-là, peu importe qu'un homme gravite autour ou non, elle prend les choses en main, toute seule. Physiologiquement parlant, une femme fait toujours son bébé toute seule.

Mais de ce fait, qui lui permet de réaliser une part de son potentiel, et non des moindres, elle contracte une dette vis-à-vis de l'homme. C'est par ce lien qu'elle est davantage attachée à l'homme, que lui, ne pourra jamais l'être.

Déléguer et faire par soi-même n'implique pas de la même manière, ne mobilise pas les mêmes ressorts. Lui, contribue, participe à une œuvre commune, mais qui se développe extérieurement à lui, même si son psychisme en est enrichi. Elle, vit cette création, la ressent, la déplie dans sa chair, comme dans son psychisme. Elle est travaillée par elle, dans son entier et dans sa structure.

Ainsi, la dépendance réciproque des sexes est spécifiquement triangulée dans le désir de maternité et de paternité; et comme **l'interdépendance humaine** plus générale, elle **les condamne tous les deux, à extraire des nutriments du bain relationnel commun.**

CONCLUSION

Il y a incontestablement une imposture dans la rencontre humaine. Elle tient à l'écart entre ce qui est énoncé et ce qui, en sous main, est énonçant.

"Voilà la grande erreur de toujours : s'imaginer que les êtres pensent ce qu'ils disent." [117]

Mais le plus souvent, cet écart se creuse à l'insu de l'individu. D'autant plus qu'il est des exclusions qui ne peuvent être récupérées :

"La forclusion est (…) le nom que la psychanalyse donne au défaut d'inscription dans l'inconscient de l'épreuve normative de la castration." [118]

[117] LACAN, Jacques, Origo incognita

[118] NASIO, Jean David, Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 2006

C'est cet impossible qui rachète le sujet, à moins de supercherie délibérée. À mon sens, il n'y a donc pas que dans la folie, que l'être humain peut délivrer un *"discours où le sujet est parlé plutôt qu'il ne parle."* [119]

Cela ne l'exonère certes pas, de s'attacher à réduire, voire à dépasser cette distorsion, même si on sait combien le résultat de cette entreprise reste aléatoire.

Le sujet se donne malgré tout, l'opportunité de se retrouver et de se reconstruire alors, dans l'éprouvé d'une dialectique où connaissance et désir jouent un jeu du chat et de la souris; un jeu qui peut se révéler fécond d'enseignements.

Cet effort de mise à jour tend à réassembler les deux morceaux du symbole, pour **rattraper le sens originel, perdu après que la césure du refoulement soit passée par là**. Une réunification qui permettrait l'exercice simultané de tous les potentiels, sorte de condition préalable et sine qua non à l'ouverture de fenêtres sur la transcendance.

Ne dit-on pas qu'une symphonie s'offre à s'entendre comme bien autre chose que la simple addition de notes de musique ?

D'ailleurs, Louis Aragon n'a-t'il pas pointé la possible euphonie envoûtante des mots ?

"Poésie, ô danger des mots à la dérive."

Sublimation, *"supplément d'âme"*, méta position ou pur mirage phallique ?

Savoir ? Sachant que *"Le phallus ne peut jouer son rôle que voilé."* [120]

C'est-à-dire vraisemblablement, en tant qu'illusion non éventée.

L'orgasmos serait-il lui aussi, davantage que la seule sensation du sang en mouvement? Recèlerait-il quelque chose qui résiste à la mise en équation du rapport sexuel ?

---

[119] LACAN, Jacques, Écrits, Éditions du Seuil, 1966

[120] LACAN, Jacques, article : La signification du phallus dans les Écrits, Éditions du Seuil, 1966.

Quoiqu'il en soit, Albert Camus pose que *"La grandeur de l'homme est dans sa décision d'être plus fort que sa condition."* [121]

"Décision" ne signifie pas pour autant réussite, mais la confrontation vaut quand même le détour !

Mais peut-on finir par se dépêtrer de l'embarras de *"tenir le loup par les oreilles"*, puisque cette expression peut aussi signifier qu'une difficulté est surmontée ?

Et surtout, comment peut-on comprendre qu'une expérience à fonction normative, comme la castration symbolique, n'arrive pas à s'inscrire comme telle dans l'inconscient ? Quoi, la pulsion de vie ne voudrait pas se laisser entamer ? Ne pourrait pas être réduite ?

Si, pourtant; puisque maladie, dépression, folie, perversion, suicide viennent démontrer qu'elle peut être suffisamment empêchée d'atteindre son but. Certes, **mais empêchée sans son consentement, sans sa propre complicité.**

C'est peut être là, qu'est la raison de ce refus d'inscription de la castration. Seul le moi peut y souscrire. **L'instinct vital n'a et ne peut avoir qu'une seule mission, une seule fonction : entretenir la vie jusqu'à ce que le corps ne puisse plus la soutenir. Il ne peut donc collaborer à sa propre obstruction.** La socialisation n'est pas son affaire; c'est celle du moi. La bougie ne souffle pas elle-même sa flamme !

D'où la nécessité de réitérer régulièrement cette mise au point, de restaurer le dialogue entre moi et inconscient.

Ainsi, chaque jour, l'être humain se réveille en s'écriant : *"Quel appétit ce matin. C'est aujourd'hui que je conquiers le monde !"* Et sa conscience de lui répondre, en écho : *"Oui, mais, écoute, c'est pas si simple, et patati, et patata …"* Et chaque soir, l'être humain se couche en confiant ses frustrations à la régulation du rêve…

"Quand en aurais-je fini …"

[121] CAMUS, Albert, Chroniques algériennes 1939-1958, Gallimard, 2002

Pas avant que ne cesse la vie humaine qui te tient debout, mon ami, puisque **cette dialectique entre démesure et modération est le ressort même de cette vie.**

POST OMNIA

S'orienter avec bonheur sur le terrain de la psychanalyse n'est pas si aisé. Pas facile de s'ouvrir un chemin de cohérence entre les créateurs majeurs comme S. Freud et J. Lacan ou les différentes époques qui ont infléchis leurs concepts, ainsi qu'entre les divers apports de très nombreux autres auteurs.

Et le besoin qu'éprouve tout nouveau venu qui veut se faire un nom, d'en faire une relecture pour se ménager un espace d'originalité, n'arrange rien à l'affaire.

Mais bon, c'est comme çà ! Et peut être pas plus mal, hormis les querelles de clochers dont on pourrait se passer. En effet :

"Ce n'est pas l'utopie qui est dangereuse, car elle est indispensable à l'évolution. C'est le dogmatisme, que certains utilisent pour maintenir leur pouvoir, leurs prérogatives et leur dominance." [122]

Quoiqu'il en soit, ce voyage de signifiants en signifiants qui balisent la condition humaine, est passionnant.

Enfiévrant même, si l'on considère que l'on n'aboutit pas véritablement à des certitudes; juste à des présomptions, tant il est *"réel"* qu'on ne peut toujours pas... descendre de vélo pour se voir pédaler !

Alors même, que :

"La jouissance est l'énergie
qui se dégage
quand l'inconscient travaille." [123]

---

[122] LABORIT, Henri, Éloge de la fuite, Robert Lafont, 1976

[123] NASIO, Jean David, Cinq leçons sur la théorie de J. Lacan, Petite Bibliothèque Payot, 2001

Eh ! Oui ...

Et comme il doit travailler quasiment en continu, l'éradication de celle-ci n'est vraisemblablement pas pour demain !

ITE, MISSA EST

Mots-clés :

- Désir
- Interdépendance
- Narcissisme
- Résolution
- Transfert

Résumé :

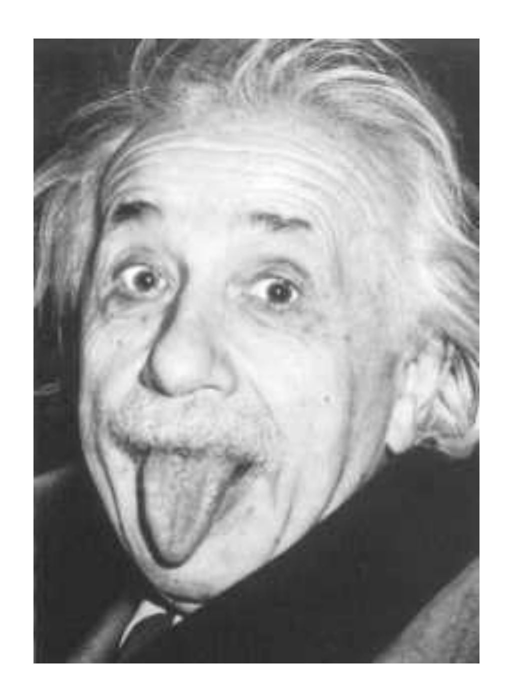
Nombre de rapports humains se nouent sur une double tromperie. Dés lors que je me leurre moi-même sur la nature de mon désir, je ne peux qu'abuser autrui dans la relation que je noue avec lui.

Pour sortir de ce marché de dupes dans la relation d'aide, il n'est pas possible de faire l'économie de déconstruire les affects qui s'expriment à travers transferts et contre transferts. C'est l'objectif principal de la supervision.

Mais l'instinct de vie ne peut consentir lui-même à s'auto mutiler. C'est pourquoi l'opération de castration symbolique est sans cesse à réamorcer pour contenir son élan bulldozer.

Nathalie PICHON

De la langue coupée à la place du superviseur comme opérateur de la coupure.



Monographie pour la certification de superviseur d'équipes de travailleurs sociaux

Année : 2010-2011

X^e promotion



Institut Européen Psychanalyse et Travail Social (Psychasoc), Montpellier

«Voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant.» A. Machado.

A tous les voyageurs de la vie, que vous puissiez prendre soin de votre désir.

A Angélique, Cassandre et Sarah pour que leurs souvenirs restent à jamais gravés dans ma mémoire comme trois êtres humains différenciés.

Les savoirs sont dans le ventre les uns des autres, ils sont mêlés comme des chemins de vaches. (proverbe africain)

Table des matières

ENIGME

C'est l'histoire d'une psychologue clinicienne qui cherche son style. Elle anime un temps d'analyse de la pratique une fois par mois auprès d'une équipe de professionnels travaillant avec des personnes malades psychiques d'une Maison d'Accueil Spécialisée (MAS), depuis une année.
Elle est déjà salariée dans cette association, mais intervient précisément dans cette MAS exclusivement pour ces temps d'analyse de la pratique. Ce travail lui a été conseillé par la psychologue de cette institution. Elle rencontre le directeur, en pensant (passant) qu'elle ne va pas faire l'affaire. Or le directeur avait déjà pris sa décision en suivant l'avis de la psychologue de l'institution.

Cette psychologue est en difficulté quand au détour d'une séance une monitrice-éducatrice expose une situation de travail où elle-même exprime son désarroi devant l'impossibilité d'arrêter un résident qui se coupe la langue. Cette monitrice-éducatrice décrit avec beaucoup d'émotion la violence de l'acte qui s'interrompt momentanément puis reprend de plus belle. Elle signifie que cet acte fait suite à un rendez-vous chez le dentiste où le résident s'est fait arraché une dent. Elle associe aussi sur le fait que ce résident est dans l'attente d'une rencontre avec sa mère et qu'elle- même revient d'un congé maternité.

La psychologue s'entend alors dire : «Il est interdit de tuer, il est interdit de se tuer !»
De quoi s'agit-il ?
D'où viennent ces paroles ?
De quel lieu ça parle ?
A qui est-ce adressé ?

Un débat s'engage alors sur le fait de savoir si on peut ou non poser un interdit sur le fait de se tuer.

Au cours de cet échange où la psychologue ne sait plus vraiment où elle est, où est sa place, elle se met à tutoyer un des participants. Cette proximité verbale la surprend elle-même, elle tente de se ressaisir en renvoyant vers des textes sur les interdits fondamentaux et met fin à la séance.

En racontant cette histoire en formation j'ai pris conscience d'une grande confusion, d'un télescopage de plusieurs scènes, de l'impossibilité de couper symboliquement quand le sentiment d'appartenance est trop prégnant. Cette prise de conscience reste cependant assez rationnelle.

Je perçois aussi des choses qui me sont renvoyées par le formateur du côté de la question du réel, du manque. Ces choses restent énigmatiques, difficile à nommer, voire impensables.

Ce travail d'écriture tentera de border ce trou tout en montrant comment je chemine vers la question de la place du superviseur.

Il me semble que l'énoncé «la langue coupée» vient toucher un point d'horreur dans le réel de la chose. Pour tenter de mettre à distance cette énigme, mon esprit névrosé s'échappe dans l'imaginaire. J'imagine alors cette professionnelle courant dans tous les sens derrière un fou furieux avec un rasoir à la main, laissant sur son trajet des flaques de sang (sens). Au lieu de me décaler de l'horreur, ce scénario catastrophe vient se coller, fusionner au réel.

A ce moment je n'arrive plus à penser, je n'existe plus. Un sursaut de vie surgit par ces paroles : « Il est interdit de tuer, il est interdit de se tuer.» Ces paroles font réagir l'auditoire composé de ma propre personne et des autres professionnels, et nous amène sur la question de la morale.

Est-ce une intuition clinique qui vient trancher dans le vif de l'embrouille transférentielle dans laquelle je suis plongée à ce moment-là ? Pourquoi alors suis-je

dans l'impossibilité de soutenir ouverte cette question et que je retombe allègrement dans la confusion en tutoyant un participant ?

Pour tenter d''apporter quelques éclaircissements à ce questionnement, mon propos sera étayé par des concepts abordés par la psychanalyse et J. Lacan. L'infanticide viendra aussi illustrer mon cheminement.

DE LA LANGUE COUPEE A LA QUESTION DE L'IDENTITE

Définitions

Langue n. f. (vient du latin lingua)

1. Organe charnu, musculeux, allongé et mobile, placé dans la bouche. Organe du goût, la langue joue aussi un rôle important dans la mastication, la déglutition et la phonation.
2. Système d'expression et de communication par des moyens phonétiques (parole) et éventuellement graphique (l'écriture), commun à un groupe social (idiome).

Couper v. tr.

1. Diviser un corps solide avec un instrument tranchant.
2. Enlever une partie de quelque chose avec un instrument tranchant.
3. Être tranchant.
4. Faire une entaille à la peau.
5. Diviser en plusieurs parties (fractionner, partager, scinder.

La langue est avant tout, dans ma représentation, l'organe indispensable pour parler. Dans un premier temps, nous parlons une langue nommée maternelle qui nous permet de nous dégager de cet autre. Avant la langue c'est le néant, l'impossible à dire, le réel. Le nourrisson est soumis à cet autre maternel qui peut être toute-puissance ou indifférence. Le bébé n'a pas la sensation d'un corps uni. Son corps est morcelé. Sa mère n'est pas sa mère, tout ça n'est que morceaux. Le bébé est au prise avec les angoisses maternelles provoquées par du «trop plein» ou du «trop vide».

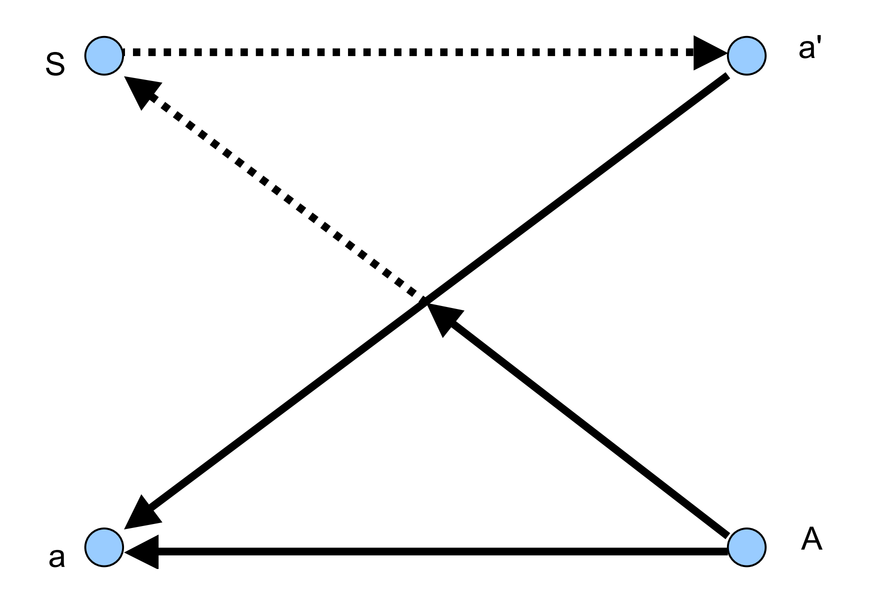
La langue coupée renvoie à ces angoisses archaïques où la limite entre le bébé et la mère est confuse. Il faut attendre le «stade du miroir» pour qu'une limite s'installe. L'identification à une image fonde le moi. L'image le représente et donc lui permet de se différencier de la mère.

Dans son texte sur « le stade du miroir comme formateur de la fonction du je », Lacan explique comment le moi humain se constitue sur le fondement de la relation imaginaire. Cette image du miroir, à laquelle il s'identifie, permet à l'enfant de prendre connaissance de son unité avant même qu'il ne puisse faire l'expérience de son unité corporelle, ce qui pallie à son morcellement.

Cette expérience s'organise autour de trois temps. Dans un premier temps l'enfant appréhende son reflet dans le miroir comme étant un être réel. On observe ainsi une confusion première entre soi et l'autre, ce qui montre que c'est surtout dans l'autre qu'il cherche des repères. Par la suite l'enfant découvre que ce qu'il voit dans le miroir n'est qu'une image. Il apprend à distinguer l'image de la réalité. Dans un troisième temps l'enfant s'assure que le reflet du miroir est une image, mais en plus il se l'approprie comme étant la sienne. C'est ainsi que se forme un je idéal vers lequel l'enfant va tendre et se projeter. Par la formation du je l'enfant se trouve donc dans une situation projectale où il puise son énergie, mais aussi dans une situation aliénante qui teinte sa relation à l'autre d'agressivité.

L'enfant ne se reconnaît dans le miroir qu'à partir du moment où il pressent que l'autre l'identifie déjà comme tel. Le premier regard de l'autre porté sur l'enfant détermine le regard qu'il aura de lui et donc de sa propre image.

La formation du moi aliène le sujet et teinte notre relation à l'autre d'agressivité c'est la conséquence de l'accès au langage. Cette dialectique de l'inter-subjectivité s'appuie du schéma L que Lacan a élaboré à partir du stade du miroir. (schéma)



(S) c'est le sujet pris dans le langage et donc qui ne sait pas ce qu'il dit. La constitution du moi fait que le sujet se voit en (a). Il croit que le moi c'est lui. En effet le sujet accède à son identité à partir de l'image de l'autre ainsi c'est sous la forme spéculaire que le sujet perçoit l'autre, situé en (a'), sur le schéma.

Cet autre (a') est extrêmement lié avec le moi du sujet. Le rapport que le sujet (S) entretient avec lui-même (a) est toujours médiatisé par une relation imaginaire entre son moi et l'autre. Réciproquement le rapport que le sujet entretient avec l'autre (a') son semblable est court-circuité par (a). On peut donc parler d'une dialectique de l'identification de soi à l'autre et de l'autre à soi.

A côté du plan caractérisé par l'axe (aa') il existe un plan sécant d'axe (AS), que Lacan nomme : le mur du langage.
Quand un sujet s'adresse à un autre sujet, c'est son moi qui communique avec un autre moi mais semblable. Parler à un autre revient à avoir un dialogue de sourd avec lui. Quand le sujet s'adresse à un véritable Autre, il ne l'atteint jamais directement car il y a un médiateur : le langage.
«Je vise toujours les vrais sujets et il me faut me contenter des ombres. Le sujet est séparé des Autres, les vrais par le mur du langage.» [124]

L'objectif d'un travail de supervision est donc de tenter de passer d'une parole vide, celle qui est médiatisée par l'axe imaginaire (aa') à une parole pleine, vraie. Il s'agit de déconstruire nos représentations imaginaires pour donner place au sujet désirant.

---

124 Lacan J., *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse,* Seuil, 1978.

La parole nous permet donc d'accueillir ce qui n'a pas de forme, le magma dans lequel l'infantile en nous est englué. En nommant la chose, les mots permettent de s'en séparer et de mettre à distance l'angoisse qui en découlait. La parole nous humanise en réfrénant la jouissance.

Il s'agit comme le dit Serge Leclaire de : «tuer l'enfant merveilleux (ou terrifiant) qui , de génération en génération, témoigne des rêves et des désirs des parents ; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun.»[125].

En contre partie nous devons faire avec cette perte et accepter que le signifiant n'est pas la chose. Il y a donc une différence entre ce qui se dit (l'énoncé) et ce que dit le sujet qui parle (l'énonciation). Le langage est équivoque, nous sommes des êtres représentés. «La parole scinde le sujet en une absence et une représentation. Cette division du sujet, c'est proprement ce que vise la supervision.»[126]

L'énoncé l**a langue coupée** engendre une confusion entre moi et l'autre (la monitrice-éducatrice) chez qui je cherche, dans un premier temps, des repères, des signes d'appartenance professionnelle pour me rassurer de l'angoisse archaïque de morcellement. Cette angoisse de morcellement n'est pas suscitée uniquement par le contenu du récit mais aussi par la façon dont la professionnelle raconte cette histoire. En effet j'ai l'impression qu'elle se situe à toutes les places et qu'elle parle tout azimut. La reconnaissance attendue est sapée dans un second temps par un sentiment d'envahissement dégagé par cette personne. Derrière la reconnaissance de soi et de l'autre, une menace peut se dégager : le retour au morcellement nommé ici l'agressivité.

Cet énoncé est aussi le retour en boomerang d'une question non élucidée quant à mon désir, un an auparavant, lorsque j'ai été cooptée par la psychologue et le directeur pour assurer ces temps d'analyse de la pratique. Je ne pensais pas être retenue pour ce travail du fait de mon peu d'expérience dans ce domaine. J'ai sans doute ressenti une certaine

125 Leclaire S., *On tue un enfant,* Points, 1975
126 J. Rouzel, *La supervision d'équipes en travail social,*Dunod, 2007.

satisfaction à être reconnue par des pairs. Cette identification imaginaire est venue combler une fragilité narcissique, jusqu'à en oublier la question de mon désir. J'en ai eu la langue coupée ! A ne vouloir bénéficier que de l'amour illusoire de l'autre, d'une certaine façon j'ai retourné la violence contre moi. Je me suis tue.

Je croyais pouvoir me limiter à faire bonne figure car l'autre m'avait choisi et faire l'économie de la pensée.

La violence c'est la faillite des processus de mentalisation. La psychanalyse nous apprend également que la destruction d'un objet extérieur est équivalente au silence qui serait la destruction d'un objet intérieur. Ce n'est pas parce qu'un sujet ne parle pas qu'il est capable de faire silence.

La relation imaginaire est nécessaire dans la construction de l'identité, mais elle n'est pas suffisante pour se créer une identité personnelle.

Ainsi, la relation imaginaire est un moyen illusoire de ne pas risquer sa peau. Cette sécurité apparente visée à travers une absence d'engagement, voilà bien ce que la supervision nous conduit à déranger.

DE LA LANGUE COUPEE A LA PAROLE ARTICULEE A LA LOI

Qu'est-ce que j'entends dans le discours de la professionnelle pour qu'en moi un cri surgisse du côté de l'interdit de tuer, de se tuer. Dans l'inconscient cet interdit peut aussi être entendu sur son envers, il est permis de tuer, de se tuer.
Il est permis de tuer quoi, qui ?
Il est permis de se tuer !

Se taire n'est possible qu'un certain temps, si on ne veut pas tomber dans l'oubli et mourir psychiquement. Le cri est une naissance à la vie en permettant la respiration.
«Un humain cela naît deux fois : une première fois biologiquement, comme tout animal et une seconde, comme humain, symboliquement.»[127]
Cette parole faite avec des mots liés à la loi vient m'extirper de l'horreur, de l'inhumain, de la non-pensée en me surprenant, en me déstabilisant. Ces phrases viennent me reconnecter à un groupe de supervision auquel j'appartiens cette fois-ci comme participante, avec d'autres collègues psychologues. Ce groupe fait référence à la psychanalyse et me permet d'élaborer ma pratique de psychologue clinicienne. Le fait de penser à ce groupe me permet d'introduire du tiers, de l'extériorité. La parole naît du manque encore faut-il nouer une relation avec un Autre manquant lui même. C'est cette fonction qu'assure ce groupe à ce moment- là.

Il est interdit de tuer fait référence à un des interdits fondamentaux.
«La loi délimite un champ entre les deux bornes : l'interdit de l'inceste et l'interdit du meurtre. C'est ce qui se joue constamment. S'il y a de l'agressivité, ça doit être borné. S'il y a une affectivité débordante, elle doit être bornée pour qu'elle ne soit ni régressive ni destructrice.»[128]

---

127 J. Rouzel, *La supervision d'équipes en travail social,*Dunod, 2007.
128 Oury J., *Onze heure du soir à La Borde*, Paris, Galilée, 1980.

L'interdit de l'inceste n'est pas rappelé dans mes propos alors que la situation renvoie davantage à un envahissement psychique qu'à une mort physique. En effet, il s'agit d'interdire de jouir de l'autre ainsi que de laisser l'autre jouir de soi afin de garantir la différence des places. D'où l'importance d'entendre de ce qui essaie de se dire entre les mots (inter-dit) tuer et se tuer. Ce qui est dit là m'est sans doute adressé, renvoyé à la question de mon identité (tu es) et à la place que j'occupe.
Qu'est-ce que je fous-là ?

ÇA s'adresse à MOI pour faire du JE.
Tu n'es pas que ÇA.
ÇA est à tuer.
MOI n'est pas à tuer, mais à décoller du ÇA pour que JE advienne.

La vie est un joyau précieux, elle nous est donnée pour la transmettre et non pour en disposer. Le suicide même s'il n'est pas posé comme un interdit social, comme l'est l'interdit de tuer, est transgressif au niveau de l'inconscient. Il vient couper la chaîne des générations, il provoque un trou dans le réel.

Ma parole n'a pas fait acte de coupure pour les participants, du fait de ma difficulté à m'y engager et donc à la soutenir. Les défenses ont été mobilisées du côté de la règle et de la morale, afin d'éviter la question de la castration. La morale vient interdire l'acceptation du désir.
Pour ne pas perdre la face, je retombe dans la relation imaginaire en tutoyant un participant. Ce tutoiement signe à nouveau le narcissisme et l'agressivité de cette forme de relation. Par le TU nous entendons un rapprochement, une demande d'amour, mais aussi de la haine qui TUE car l'expression du désir est encore une fois TUE. L'impossibilité de couper symboliquement fait repartir de plus belle la jouissance, comme dans l'histoire racontée par la professionnelle.

La façon dont je leur ai asséné cet interdit a pu aussi être vécue comme une position surmoïque, dictant la loi.

Le sujet «se socialise, devient humain, non d'un respect forcé des lois, mais de ce que dans sa démarche vers le monde, il ait trouvé à nouer une relation de dimension humaine avec quelqu'un ; quelqu'un qui , pour lui, ait pu être quelqu'un, un quelqu'un sur la parole de qui il puisse compter, un sujet dont il puisse entendre la parole. Cette rencontre de l'humanité d'un autre, permet seule d'accepter la Loi, Loi d'interdit portée à la jouissance incestueuse. Pourtant, les lois humaines, qui n'en sont qu'un code de bien vivre à toujours réinventer, s'en trouvent acceptables, parce que prises dans une pacification de la jouissance, et non dans sa relance.»[129].

129 M. Fourré, *Les lieux d'accueil,* Z'Editions, Nice

LA PLACE DU SUPERVISEUR COMME OPERATEUR D'UN ACTE DE COUPURE

A se vouloir adéquat à l'image la meilleure, la plus grande de soi-même, nous sommes conduits, comme nous le rappelle le mythe de Narcisse, à une mort sans rémission.

Le langage fait de nous des êtres humains et nous permet de dire non à la jouissance et à l'enfant tout-puissant qui sommeille en nous. Il ne s'agit pas de tuer ou nier ce réel, au contraire c'est faire vivre l'enfant en le libérant de la toute-puissance. Cette action n'est pas réalisée une fois pour toute, elle est sans cesse à renouveler.

«Ce réel il s'agit d'apprendre à l'aimer.»[130]

Vivre, c'est prendre le risque d'être déçue, de se blesser, de souffrir.
Mourir, c'est éviter d'avoir à se confronter à la réalité de l'autre et d'abîmer une image idéale de soi-même dans laquelle on s'est identifié.

Comme le dit le titre du livre de J-P. Lebrun : «La condition humaine n'est pas sans conditions.»[131]

Nous ne pouvons pas faire fi que le sujet qui parle est divisé. Il est représenté par une chaîne de signifiants qui ne le définisse pas totalement. Une part de lui restera à jamais dans l'ombre, ce manque constitutif lui permet d'exister, de naître à lui-même dans toute sa singularité.

Vivre c'est être soi-même dans la singularité de son désir, et bousculer tout ce qui l'en empêche en entrant dans la subversion d'un ordre établi, par le mouvement de la création.
La place du superviseur est donc une place risquée, osée mais vivante puisqu'il s'agit de créer de l'humain. C'est un engagement éthique qui conduit à un travail de dé liaison en s'articulant à la loi du manque à être qui inter-dit et sépare.

---

130 Rouzel J., *La supervision d'équipes en travail social,* Dunod, Paris, 2007.
131 Lebrun J-P, *La condition humaine n'est pas sans conditions,*Denoël, 2010

L'analyse de la demande de supervision est importante et difficile à laisser ouverte. La demande renvoie à la question de l'imaginaire et de la complétude. Le travail préliminaire consiste à décaler pour ouvrir vers la question du symbolique, du désir et donc de l'incomplétude.
Encore faut-il que le professionnel voulant occuper cette place ait réfléchi à son désir. Cette étape de prise de conscience a manqué considérablement dans l'histoire que j'ai raconté. Ce manque m'a cependant amené vers la formation où je peux notamment à travers cet écrit questionner ce désir. Du fait d'un narcissisme fragile, j'ai souvent besoin de me sentir soutenue par le regard d'un autre, auquel je m'identifie trop rapidement. L'avantage de cet inconvénient c'est que je crois être assez sensible aux ambiances, c'est un biais qui est parfois nécessaire pour rencontrer l'autre pour qui l'accès au symbolique est perturbé (comme les personnes psychotiques.)

La difficulté réside dans le fait de dire non et de me positionner. Pour y arriver, comme en escalade, il faut que je me sente assurée. La formation sur la supervision et les outils proposés par les intervenants dont J. Rouzel, me permettent, en partie, cette réassurance psychique. L'écueil à éviter serait de plaquer ces outils à ma pratique, sans chercher à me les approprier.
Quand j'ai commencé à occuper cette place de superviseur, je pensais pouvoir le faire à titre expérimental. Or cette position n'est pas possible à tenir. Soit on y est, soit on n'y est pas. Mais alors comment s'autorise-t on à y être, si ce n'est en continuant d'analyser perpétuellement son désir ?

Mon désir a été bousculé doublement, ce 18 mars 2010 (jour où j'ai présenté cette situation lors d'une instance clinique.) Une première fois quand on m'a renvoyé l'impossibilité d'exercer la supervision à titre expérimental (ex perd y mental). La supervision ne peut pas avoir lieu en dehors de la perte et du mental (la pensée).
La deuxième fois quand en sortant de cette séance, a surgit l'information d' un événement dramatique reçue par message interposé sur mon téléphone. Dans un premier temps, à l'écoute de ce message je ne comprends rien. Il est question de suicide,

de meurtre, je ne comprends pas de qui il s'agit. Je pense que c'est une erreur, que cela ne m'est pas destiné ou que c'est une demande de rendez-vous d'un inconnu venant de vivre un drame.
J'écoute à nouveau le message et dans un second temps je réalise que c'est une amie proche criant sa détresse. Sa belle-sœur, la femme de son frère a tenté de se suicider et dans la folie de son acte elle a tué, elle a noyé ses deux filles Cassandre, 6 ans et Sarah, 3 ans.

L'infanticide, un moment inaugural qui vient éclairer les tréfonds, les noirceurs de mon être. Les philosophes parlent de lumière sombre, cette association de 2 mots contraires est un oxymoron.

Ce jour-là, j'ai pris deux grandes claques dans la figure, j'ai pris de plein fouet quelque chose qui a à voir avec le réel. Cet infanticide vient illustrer pour moi ce qu'est un acte. Le signe d'un acte c'est que ça coupe, ça tranche et qu'après ce n'est plus pareil. Il y' a quelque chose d'irrémédiable dans l'acte.

Le superviseur est-il alors un meurtrier ?

L'acte posé par cette mère est horrible, inhumain car elle a coupé dans le réel avec du réel. Il s'agit d'un passage à l'acte, d'une expérience de désubjectivation. Les limites du Moi sont momentanément perdues, tuer pour cette mère semble revenir à tuer la partie d'elle-même projetée sur ses filles, donc à se tuer; mais aussi à tuer l'objet maternel archaïque projeté sur ces mêmes filles.
L'acte du superviseur est structurant, humain car il coupe dans le réel avec du symbolique. Comparé au passage à l'acte, l'acte du superviseur et l'acte de la parole prennent toutes leur importance dans leur fonction de dé fusion du Réel et de l'Imaginaire.

«Le superviseur n'est qu'un opérateur de division.» J. Rouzel. L'histoire indienne du père qui laisse en héritage 17 chameaux à ses 3 fils, l'illustre bien.

Quand une autre demande d'analyse de la pratique m'a été adressée par une autre institution, j'ai pu soutenir la position d'extériorité auprès du directeur et de son équipe en racontant cette histoire. Il voulait me proposer un contrat de travail pour que je devienne salariée, prétextant un coût financier moindre. J'ai refusé prétextant à mon tour que ce travail doit coûter à l'institution. Il m'a rappelé 2 jours plus tard, pour accepter ma proposition d'être intervenante extérieure. Nous avons légèrement renégocier le tarif.

Après le 18 mars, quand je suis retournée à la rencontre de l'équipe de la MAS, je trouvais important de changer significativement quelque chose du cadre de mes interventions. Même si j'ai conscience que le changement de posture n'est pas forcément visible à l'œil nu. Soutenue par ma formation à Montpellier et face à la difficulté des membres de cette équipe de s'écouter, je leur ai proposé de séparer la séance en trois temps. Un temps pour écouter la personne qui raconte une histoire de travail. Un temps pour parler chacun en leur nom de ce qu'il associe à ce propos. Le professionnel qui a exprimé son histoire se tait. Un temps pour discuter, pour converser. Ils ont été surpris par cette proposition mais ils l'ont acceptée et on pu évoquer en fin de séance un certain apaisement.
Depuis ce jour, je prends aussi davantage conscience que je m'attarde trop à essayer de comprendre l'histoire racontée, alors qu'il s'agit d'écouter le professionnel en train de parler pour l'accompagner dans le traitement de la jouissance. Les signifiants sont à entendre pour ne pas se laisser engloutir par la signification. **La langue coupée** était certainement un signifiant important dans le discours de la professionnelle. Il aurait pu être relevé pour ouvrir à une recherche de sens collective et pour soutenir la question de la castration qu'il évoque.
J'aurai pu dire : «J'en ai la langue coupée.»

La supervision permet par la parole de déplacer la situation transférentielle exposée. On voit en effet comment l'histoire racontée par la monitrice-éducatrice s'est rejouée sur la scène de la supervision. Mais parler ne suffit pas pour faire barrage à la jouissance, il faut aussi des actes.

L'acte renvoie au troisième temps de l'instance clinique, au troisième temps logique du moment de conclure. Il s'agit de prendre une décision ce qui relève du Réel.
En prenant appui sur un point fondamental de l'enseignement de Lacan, à savoir le nœud borroméen qui articule Réel, Imaginaire et Symbolique, la décision n'est envisageable que si elle est différenciée et en même temps articulée aux deux autres registres.
J-P Lebrun associe le pouvoir à l'Imaginaire, l'autorité au Symbolique et la décision au Réel
L'acte de coupure est donc un acte symbolique, qui se prend d'une place d'exception où l'autorité est légitime,en tenant compte de l'imaginaire (des autres) pour intervenir dans le réel.
L'acte suppose une transgression, un écart des représentations imaginaires.
«Mais, cette transgression et cet écart ne visent pas l'abolition de la loi qui entraînerait l'effacement des différences et l'identification imaginaire à l'autre ; elle correspond, en réalité, à la mise en pratique de la loi.»[132]

La loi est à envisager comme un interstice, un couteau qui passe par le vide. Il s'agit donc d'avoir accès, non à une garantie, mais à une certaine sûreté d'action en corrélation avec son propre désir. L'éthique, c'est, dit Lacan, l'articulation entre son désir et sa propre action.
L'inter-dit qui surgit de mes entrailles peut alors être entendu comme cet interstice qui coupe dans la jouissance de ne faire qu'un et qui reviendrait à tuer et à se tuer.

L'acte de couper est douloureux, difficile mais indispensable et vital. Ce qui m'anime à penser et à m'engager dans cette place de superviseur, c'est le fait de travailler à assumer ma propre castration tout en accompagnant les autres à assumer la leur.
Le temps de l'analyse de la demande puis la nécessité de poser le cadre de la supervision auprès des participants mais aussi auprès des directions permettent de rendre plus opérant l'acte de couper.

132 Imbert F. *La question de l'éthique dans le champ éducatif,* Matrice, 2000.

Pour maintenir l'articulation entre mon désir et mon action, il me semble aussi important de pouvoir rendre compte de mon action à des pairs, dans un groupe de contrôle par exemple.

L'écriture est aussi une façon de border le trou du réel, dans des aller et retour entre la pratique et la théorie, pour maintenir la pensée et permettre la naissance d'une identité. Lors du congrès européen organisé par Psychasoc, j'ai eu le bonheur d'écouter et de rencontrer Michèle Reverbel, accoucheuse et éveilleuse d'écriture. Elle a su par ses mots et par la dédicace qu'elle m'a offerte me redonner confiance dans l'acte d'écrire. Trop souvent je mets l'écriture sur un piédestal, comme un idéal à atteindre, alors que l'écriture permet de rendre compte des ratages inhérents à notre condition humaine. J. Rouzel parle de «l'écriture comme localisation de la perte.»[133]

Depuis longtemps j'aime lire les mots et les phrases écrites par d'autres, aujourd'hui je me suis attelée à la lourde tâche d'écrire quelque chose de ma pratique professionnelle, de ma recherche d'identité professionnelle et personnelle.

133 Rouzel J., *La supervision d'équipes en travail social,* Dunod, Paris, 2007.

Écrire c'est comme la vie, c'est à la fois un risque et un cadeau.

Écrire pour contenir la douleur et la colère.

Écrire quand personne n'écoute.

Écrire pour créer du débat et de l'air.

Écrire pour quelqu'un qui attend un mot de vous.

Écrire pour résister et se décaler des oppositions en miroir.

Écrire pour naître à soi-même et s'ouvrir aux autres.

Écrire pour ne pas oublier l'ombre et la lumière de l'être humain.

CONCLUSION : DE L'ORAL À L'ÉCRIT, DE LA LANGUE À LA MAIN.

Ce travail d'écriture m'a permis de cheminer vers la quête et la recherche de mon identité professionnelle et personnelle, en partant de mots énoncés par la monitrice-éducatrice **la langue coupée** et de la réponse sortie de ma bouche **interdit de tuer et de se tuer.**

Comme le dit le poète français, René Char « les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux.» L'écriture, la lecture permettent un retour sur la parole en acceptant la béance, le manque à être qui fonde chaque être humain. Ce retour est possible car l'écriture sait qu'elle ne sera jamais la langue mais elle garde en mémoire la coupure de cette langue.

Pour ponctuer ce travail et l'ouvrir vers d'autres horizons, je souhaite l'illustrer par le mythe de Philomèle « celle qui aime le chant ». Philomèle est une princesse légendaire d'Athènes, fille de Pandion. Son beau-frère Térée la viole puis lui coupe la langue pour l'empêcher de parler, mais elle réussit à le dénoncer à sa sœur Procné en brodant son aventure sur une tapisserie. Elle tisse une texture avec sa bouche sans langue. «Le tissu qui sort de la bouche de Philomèle est une nouvelle langue qui parle sans parler et qui a besoin des yeux pour qu'on l'entende et des oreilles pour qu'on la voie.»[134] Poursuivies par Térée, les deux sœurs sont sauvées par les dieux, qui métamorphosent Procné en hirondelle et Philomèle en rossignol.

Le mythe de Philomèle symbolise le fait que la langue coupée est le secret de l'écriture. «Le texte est le désir déployé à l'infini de la langue.»[135]

« Tu peux parler sans t'entendre. Si tu veux t'entendre il te faudra revenir sur ta parole; sans cela tu n'en connaîtras pas le fondement, jamais. Si quelqu'un se lève, qu'il s'asseye.

134 S. Pey, *Lèpres à un jeune poète,* Délit éditions, 2010
135 Idem

S'il se lève à nouveau afin de se voir se levant, c'est cela voir *le voir.* Et celui qui voit l*e voir* peut se taire et s'entendre parler, celui-là est un diseur de paroles profondes.» (proverbe africain).

AUTEURS ET ŒUVRES CITÉS OU ÉVOQUÉS

Fourré M., *Les lieux d'accueil,* Z'Editions, Nice.

Imbert F., *La question de l'éthique dans le champ éducatif,* Matrice*,* 2000.

Lacan J., *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse,* Seuil, 1978.

Lacan J., «Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je» dans Écrits,Seuil, 1966.

Lebrun J-P, *La condition humaine n'est pas sans conditions,* Denoël, 2010.

Leclaire S., *On tue un enfant,* Points, 1975.

Oury J., *Onze heure du soir à La Borde*, Paris, Galilée, 1980.

Pey S., *Lèpres à un jeune poète,* Délit éditions, 2010.

Rouzel J., *La supervision d'équipes en travail social,* Dunod, Paris, 2007.

Isabelle FERRETTI-SCHANN

LA TÊTE A L'ƎNVERS

DE LA BOUSCULE A LA BASCULE

Côté lumière, je tends les bras vers ma part d'ombre, tête renversée, qui menace à tout moment de m'échapper.

Philippe GRIMBERT
La mauvaise rencontre

C'est peut-être le monde renversé
Mais c'est ainsi pourtant que sont les choses.

Antonin ARTAUD
Œuvres complètes

Entre cet endroit et cet envers du monde, je ne veux pas choisir (...). Mais parce que je n'aime pas qu'on triche.

Albert CAMUS
L'envers et l'endroit

C'est comme si une sorte de musique venait de la clarté de ces différents endroits.

Peter HANDKE
Essai sur la fatigue

Mono-mini-graphie pour la certification de superviseur d'équipes en établissements sanitaires, sociaux, médico-sociaux et scolaires – PSYCHASOC, Institut Européen Psychanalyse et Travail Social, Montpellier – Promotion X – Mars 2010-Juin 2011

A **Gérard**, mon éduc de rue préféré, pour ce qu'il est.

A **Fanny** et **Anna**, mes anges tombés du ciel, pour ce qu'elles sont, à l'instar de leur papa préféré.

A **Patrice K.**, de la promo II, psychologue *suffisamment bon* et néanmoins ami qui m'a donné un petit coup de pouce (café), juste en s'intéressant à ce que je lui disais.

Au **groupe d'apprenants**, on dit comme ça dans mon métier ! Pour leur humanité, leurs différences, leurs styles, leurs goûts, leurs couleurs.

A l'**intervenante** et aux **intervenants**, ces passeurs nous menant en zone libre, qui m'ont nourrie, parfois BOUSCULÉE. J'ai encore faim !...

A **Monique B.**, *L'autre fille*.

A **Roger L.**, psychanalyste, notre superviseur.

Aux **écrivains**.

Et à mes **poètes**.

PLAN D'ATTAQUE

Menu *défilant*... ...de *maille* en *maille*

Si je lis avec plaisir cette phrase, cette histoire ou ce mot, c'est qu'ils ont été écrits dans le plaisir (…). Mais le

contraire ? Ecrire dans le plaisir m'assure-t-il (…) du plaisir de mon lecteur ? Nullement. Ce lecteur, il faut que je le cherche (que je le « drague »), *sans savoir où il est*. Un espace de la jouissance est alors créé. Ce n'est pas la « personne » de l'autre qui m'est nécessaire, c'est l'espace : la possibilité d'une dialectique du désir, d'une *imprévision* de la jouissance : que les jeux ne soient pas faits, qu'il y ait un jeu.

Roland BARTHES
Le plaisir du texte

1. CIRCUIT(S) DE LECTURE

« Les droits imprescriptibles du lecteur »[136]

Est-ce qu'on peut encore inventer quelque chose ? Moi je dis ça dépend quoi.

Jean-Marie GOURIO
Brèves de comptoir, tome 5

Le lecteur pourrait tirer quelque enseignement à commencer par le lexique. Si j'avais osé, si j'avais laissé libre cours à ce que je suis, je n'aurais produit que cela. Je me serais offert l'audace d'une non-monographie. J'aurais revisité tous mes livres en traquant dans ce matériau "les aphorismes de supervision". A mes yeux, ces définitions sont un peu

[136] Daniel Pennac, *Comme un roman*

comme des formules magiques qui ouvrent à une nouvelle compréhension, à la fois plus lumineuse et plus troublante. Le lexique, c'est mon sésame.

En outre, le lecteur pourrait tout aussi bien ne s'arrêter que sur l'ultime post-scriptum.

A moins que… le premier ?

Retoucher la mise en page.

Détricoter l'ensemble.

Explorer lentement le plan d'attaque.

Y chercher sinon y trouver (ici dans l'ordre alphabétique) *l'aplomb, l'arête, l'arrondi, le biais, la coulisse, le droit-fil, l'embu, la lisière, le renfort, le rentré, la réserve, les sonnettes, le surfil, la trame, le vissé, les zigzags…*[137]

Se laisser approcher.

Ou s'en remettre à son seul désir.

Pour ma part, de part en part, j'y ai pris part. Ma part !

2. AVANT-PROPOS

Carnet de bord plus ou moins (chrono) logique

On écrit ce qui vient non ce qu'on veut, puis on essaie de se justifier.

Marcel BÉALU
Le vif, Notes et réflexions

Entre le projet conscient et son résultat s'intercale le travail de l'inconscient.

André GREEN
Préface au Double de Dostoïevski

Mars 2010 - 1ère semaine de formation

Mille souvenirs, mille questions. Sur la place des savoirs dans les dispositifs de supervision. Sur le style toujours singulier du superviseur. Sur le fantasme de bien faire.

[137] Les termes en italique sont en règle générale et dans l'ensemble de cet écrit, issus du vocabulaire de la couture ou d'une terminologie connexe.

Au-delà du bien faire, au-delà de la bienfaisance, la bienveillance. Au-delà de la bienveillance, la veillance. Mettre ma jument en veille, me mettre en état de veille fondamentale, veiller à, veiller sur, sur veiller.

Si « la supervision n'est pas une vision super »[138], quoi derrière veillance ? Ne plus être dans la vaillance. « Rater mieux ».[139] Voilà l'essentiel de ce que j'ai entendu.

Séance de régulation

Je dis que je suis venue en formation pour respirer. J'avais perdu mon souffle. Je dis mon épuisement : ce ne sont pas les temps de travail collectifs qui me fatiguent, mais ce que j'en fais après. De moi à moi. Je m'éreinte. Je dis que je n'arrive pas à arrêter la jument folle en moi. Je ne sais plus si je dis qu'elle est folle. Je dis que je ne sais pas arrêter la jument en moi. Je dis aussi que je me nourris de la maturité du groupe, que je me sens en sécurité.

Cela étant, je ne trouve pas ma paix.

Temps du bilan

Envisager la séparation. Bien installée dans mon personnage de pitre, je joue, rejoue, surjoue, évoque des choses légères et la notion, plus sérieuse, de pensée collective.

Intersession

Au retour de la première semaine de formation : BOUSCULÉE. Boussole à l'envers ? Relations Nord Sud. Déboussolée et esseulée. Debout-seulée. Sentiment de revenir d'une autre planète, difficultés d'atterrissage ! Comme quand on a traversé l'Afrique Noire ou les pays d'ASIE.[140]

A posteriori

Décembre 2009, en arrivant sur mon lieu de travail, j'ouvre mon casier. L'assistante de direction a déposé une demande de formation à rendre trois jours plus tard. Je ne vois que ça. Fi immédiat des urgences du jour. Depuis longtemps, je parle de "revenir à la psy", mais je ne saurais plus me coltiner les concepts. J'ai tout oublié. Pas tout, non. Je me souviens bien de ce qu'est le Surmoi ! Le transfert, c'est une notion qui m'a toujours été difficile. La castration, aïe, ça fait mal.

Sur le Web, je tape "supervision Alsace". A force de taper, j'ai mal. Coaching. Des référents comportementalistes. Quand ils s'affichent. Je crois les deviner quand ils ne

---

[138] Joseph Rouzel, *note de cours*
[139] Samuel Beckett cité par Joseph Rouzel, *note de cours*
[140] Association des Superviseurs Indépendants Européens

sont pas explicités. Rien ne me parle. La fatigue gonfle, prend toute la place. Sans réfléchir, je tape Psychasoc. Précipitation, téléphoner, faire une préinscription, m'assurer d'y être (m'assurer une place). Précipitation, j'avais perdu mon souffle. C'est sans réflexion, sans conscience, sans calcul.

Voilà ce que je voulais dire quand le pitre prenait le dessus : dans cette hâte, je n'ai pas mesuré les enjeux ! Les enjeux, je les ai sentis, éprouvés, réprouvés, tout au long de la première semaine de formation.

Carnet de bord, je reste au bord, n'ose mettre le pied à l'eau. Il faudra, plus tard, le mettre à l'étrier ! Et trier.

Pour l'heure, ma jument est folle et m'emporte…

Octobre 2010 - 2ème semaine de formation

Trois jours de congrès[141]. Par moments, je reste à la surface, n'entre pas en écoute active. Du coup, dans le premier atelier « La clinique, un môle de résistance », je m'installe en fond de salle, observe le mouvement collectif, le survole, attrape des mots au vol, les vole, décolle dans une envolée de haïkus sur la résistance. La place choisie au fond de la salle n'est pas celle du cancre. Elle implique une position de décentration : hors de/avec, dehors/dedans du groupe. Je pense à l'expression "écoute flottante". Se mettre suffisamment à distance pour entendre sans se laisser prendre.

Un soir, retrouver Jacques Bertin. Que dire de plus pur et de plus fort sur la condition de l'Homme que *Le poids des roses* ? Convoquer de mémoire cet autre Jacques qui me l'a fait connaître. Associer sur le grand Jacques qui n'est pas une brèle en matière de trouvailles sublimes qui nous traversent en traversant le temps. Et la poésie de Lacan si j'entre dans certains de ses Ecrits sans chercher à les comprendre, juste en me laissant pénétrer par ses mots.

Enfin, retrouver le groupe comme un port d'attache, m'y rattacher, me regrouper, me concentrer, arrêter le pitre en moi, être sage. Entrer en apprenti sage ! "Psy-canaliser", pour reprendre le jeu de mot d'un colocataire de formation. Dans l'après-midi du jeudi et dans la marge droite de mon cahier, j'écris : « Je cherche des outils, où est ma supervisseuse ? »

Je pouffe toute seule lors que ma jument persiste à piaffer…

Intersession

Je ressors tous les tomes des *Brèves de comptoir*, ces brèves de conteurs, envisage de réattaquer le champ théorique par cette porte, celle qui est à ma taille. Avec le risque, en

---

[141] 3ème Congrès européen organisé par Psychasoc « Travail social : actes de résistances ? »

me laissant aller à de tels plaisirs de lecture, que le carnet de bord vire… au cornet de bar !

Janvier 2011 - 3ème semaine de formation

Je retrouve Winnicott, avec son prénom rigolo que personne ne cite jamais. Il me rassure sur l'état de mes savoirs. Le concept de holding m'est doux. Le holding du holding m'est cher. Et la fonction alpha me laisse rêveuse.

Séance de régulation

Je dis que la sécurité n'est pas synonyme de confort. Là, j'évoque implicitement ce que je nomme désormais en mon for intérieur (fort intérieur !) la BOUSCULE du supervisé. Dessous, dedans, à l'entour, je parle du superviseur lui-même : sa place ne me paraît guère plus confortable.

Où il est question de monographie

J'ai commencé à comprendre l'attendu mais résiste à ce que l'on me demande. Je ne me sens pas bien. Je joue de la fausse rébellion lors que ma jument rue… Appels à l'aide divers. In fine, je décide de faire bonne écolière (ras-le-bol de l'enfant rebelle !), écris à Joseph Rouzel, lui balance mes mots en vrac. Il m'invite à repartir du récit pour trouver ma question. Mais le récit que j'avais fait en formation et sur lequel j'envisageais de m'appuyer est perdu. Occulté ? « Aïe » : me faut-il commencer par un manque ? Je repartirai du récit du récit.

> Faire le récit de ce récit, ce sera en finir avec le flou du vécu.
>
> **Annie ERNAUX**
> *L'autre fille*

Ce faisant, *Le pitre* de François Weyergans, viendra peut-être me dire quelque chose. Le Sujet Supposé Savoir me rappelle le cadre que je feins de méconnaître : « mono, une seule question, avec un point d'interrogation. » B à BA évident : il s'agit de chercher une question en attente de réponses et non des réponses en attente de question. Comme le roseau penchant, je décide de me plier et de réduire mon champ d'attaque. Cela dit, je ne sais vers où pencher, m'épancher, ni comment m'y prendre et appelle Patrice K. : « Ecoute… je n'ai pas envie de pondre un truc savant ! »

> J'aime mieux dire la vérité avec mon langage rustique que mensonge en langage théorique.
>
> **Bernard PALISSY**

Patrice K. me répond « l'humour te va si bien… » et « Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient.* » Bref, l'un renvoie au pitre, l'autre à l'humour. Moi qui tentais de me laisser toucher par l'appel du sérieux…

Laisse fuir la pensée qui t'échappe. Si elle te concerne vraiment, elle reviendra.

Marcel BÉALU
Le vif, Notes et réflexions

3. ENTREE EN MATIERE

Trier et mettre le pied à l'étrier

Le péril, oui, est de se mettre à recopier à la machine les textes épars, de leur trouver un ordre (…).

François WEYERGANS
Le pitre

Rationalisation : procédé par lequel le sujet cherche à donner une explication cohérente du point de vue logique, ou acceptable du point de vue moral, à une attitude, une action, une idée, un sentiment, etc.

J. LAPLANCHE et J-B. PONTALIS
Vocabulaire de la psychanalyse

La logique, l'esprit d'analyse, le raisonnement, sont les sleepings et hôtels de luxe de la pensée. Mais la vérité loge souvent dans de vieilles petites rues que l'on atteint qu'à pieds.

Marcel BÉALU
Le vif, Notes et réflexions

Je m'oblige à supprimer des pans entiers du carnet de bord – cette logorrhée ! Trop d'éparpillement, trop d'intime, un nombrilisme de mauvais aloi, un empilement trop peu réfléchi. Trop ludique ? Cisaillant ainsi dans mes mots, je me fais violence. Une douce brusquerie somme toute : je sais bien comment réutiliser un écrit abandonné au creux du chemin, aussi automatique fût-il (futile ? non !).

Passer du monologuer au monographier, il faudra bien ! Même si je doute d'emblée de dénicher quelque trésor dans mes remblais : *aiguille* dans une botte de foin ?

Même et surtout si je sais d'ores et déjà que les jeux avec les mots n'y suffiront pas.

Que les mots jouent, d'accord, mais les jeux de mots… Que les mots jouent dans ta vie comme des morceaux de bois entre eux, comme des fragments de chaise et patatras tu te ramasses, mais bon.

François WEYERGANS
Le pitre

N'y a-t-il pas de meilleur moyen de faire ce "pas de côté" qu'ambitionne la supervision ? Jouer avec les mots, quand c'est possible, participe de l'analyse du transfert dans l'espace de supervision.

Patrice K.
Dans son courriel du 26 janvier 2011

Supervision ?

Je cherche, me mets en état de recherche. Dans mon projet de compréhension, je sais aussi qu'il faudra faire œuvre de déblayage en me méfiant d'une propension à rationaliser autant que d'un égotisme flirtant ouvertement avec le narcissisme.

Lors, après trois semaines de formation, me voilà devant deux portes. Entrouvertes : supervisé(e)s et superviseur, positions insécables.

Supervisé(e)s

Tous les matins, en formation : temps de l'instance clinique, outil de la supervision. D'abord, le temps des récits. Les premiers se lancent, s'élancent, le groupe jettera-t-il ses lances ? Sera-t-il fer de lance ? Enchantement à écouter certains se réciter, re-citer une histoire, leurs timbres de voix, leur adresse, ce phrasé singulier… A mon tour et sans détour, je me lance : nulle réflexion, nulle conscience, nul calcul. Je n'ai pas encore mesuré les enjeux de mon entrée en formation.

Et… je ne dis pas ce que je croyais dire !

Je concède au langage le soin de courtiser l'impossible.

Jean-Michel MAULPOIX
Une histoire de bleu

Superviseur

Je veux bien m'y coller, essayer de me mettre en situation de supervision. Je me sens disposée à tenter. Je me mets en position de retrait, à la fois dedans et dehors. Je suis sur le qui-vive. Ne rien "rater" dans ce quelque chose qui se dit, vœu pieux, prégnance du

fantasme du bien-faire, suivre à la fois le rythme de chacun et le rythme de tous, regarder les regards qui demandent à parler, les signes d'appel – aussi infimes soient-ils, le non-verbal avant le verbal. Le corps qui parle, le corps qui porte la parole. Je déplace alors le mien, je change de place : il se met en arrière, s'adosse à la chaise, ma respiration ralentit, me réfrène. Je décide de ne pas parler. Ecouter et goûter à ce qui se dit en dehors de moi.

Egoutter collectivement la parole brute. Y prendre goût ?

Les questionnements retardés, intimes ou collectifs, ne révèlent jamais que l'impossibilité même de la question à un moment donné.

Annie ERNAUX
L'autre fille

Pour mieux savoir ce que je cherche, je m'attelle, m'atèle, à la construction parallèle, ou contigüe, d'un lexique.

4. RECIT DU RECIT

Deux ré, deux si, un sous si et un bémol

Comme on voit, j'ai obtempéré et me voici rédigeant après coup le compte-rendu.

François WEYERGANS

Le pitre

Le remaniement de l'après-coup est précipité par la survenue d'événements et de situations (…) qui vont permettre au sujet d'accéder à un nouveau type de significations et de réélaborer ses expériences antérieures.

J. LAPLANCHE et J-B. PONTALIS
Vocabulaire de la psychanalyse

(Mais)

J'ai pas une bonne mémoire, quand je me souviens d'une image, ça fait document amateur.

Jean-Marie GOURIO
Brèves de comptoir, l'anniversaire !

La demande dite "de formation" émane d'une maison de retraite. Je rencontre le Directeur, le cadre infirmier et la psychologue. Voici la commande telle que je l'ai entendue sur le moment : il s'agit de mettre en place un Groupe d'Analyse des Pratiques Professionnelles… qui n'en serait pas un ! « Ne l'appelez pas comme ça, sinon ça va leur faire peur. », me dit la psychologue.

Il est donc décidé que nous organiserons l'action sur le mode de journées thématiques mensuelles avec un fil conducteur que la dite psychologue nomme « bientraitance ».

Trois groupes sont constitués, chacun composé d'une quinzaine de professionnelles – une infirmière par groupe, des agents de service hospitalier, une lingère, des aides médico-psychologiques, une gouvernante et des aides soignantes. Que des femmes.

La psychologue insiste par ailleurs sur les modalités dites "pédagogiques" : elle tient à ce que les groupes soient mis au travail à partir de leur pratique professionnelle et donc sur la base de l'analyse de situations concrètes rencontrées au quotidien. De son point de vue, un regard trop théorique serait également susceptible de leur faire "peur"…

Concernant la recherche d'intervenant, je me souviens avoir raconté durant l'exposé de la situation[142], que je m'étais « choisie ». Et pour cause, comment mettre un de mes formateurs vacataires dans une situation impraticable, mais que je vais, pendant un an – bon an mal an – pratiquer ? J'ai visiblement senti quelque chose de louche.

Dans mon récit, je me souviens également avoir parlé d'une des professionnelles, une AMP, toujours bien vêtue, savamment maquillée, jusqu'aux ongles où sont incrustées des perles qu'elle change régulièrement chez une manucure, une jeune femme qui prend grand soin de son apparence et qui en parle de façon répétée. Elle dit combien c'est

---

[142] Réf : instance clinique, première semaine de formation de superviseur d'équipes

important pour elle, les couleurs qu'elle porte, « que du noir » souligne-t-elle. Elle amène une situation au groupe en évoquant une résidente qui, de son point de vue, ne fait pas de jolis mélanges de couleurs et d'imprimés. Elle dit : « je sais que c'est pas bien » mais refuse de répondre à ses demandes. Une jupe à fleurs avec un chemisier rayé, on n'a jamais vu ça ! Elle fait à ses goûts, pas à ceux de la résidente. J'évoque brièvement une deuxième situation apportée par une autre AMP excédée par une résidente qui exige qu'on lui mette un soutien-gorge « alors qu'elle n'a plus rien »… Oh mon dieu, si les seins perdent du volume, on « n'a plus rien » ? De là à ce qu'on ne soit plus rien !... Cela est une autre histoire… Enfin, je parle, sans rien expliquer du pourquoi ou du comment, des valeurs que je voudrais transmettre aux professionnelles. Dans ces valeurs qui me fondent, me nourrissent, me font du bien, l'empreinte de Carl Rogers.

D'autre, je ne sais plus ce que j'ai dit…

> C'était presque un dialogue de muets tellement c'était un dialogue de sourds.
>
> **Jean-Marie GOURIO**
> *Brèves de comptoir, l'anniversaire !*
>
> Les mots ne me seraient d'aucuns prix s'ils se résignaient à nommer ou à décrire ce qui est, au lieu de se précipiter vers ce qui n'est pas.
>
> **Jean-Michel MAULPOIX**
> *Une histoire de bleu*

5. BROUILLON BROUILLARD D'ENIGME

Le transfert sous toutes les *coutures* ?

> Si tu poses une très très bonne question, dans la question t'as la réponse.
>
> **Jean-Marie GOURIO**
> *Brèves de comptoir, l'anniversaire !*

Questions posées lors de l'instance clinique et premières réflexions

Qu'est-ce qui *se tisse/se trame* dans cette histoire de femmes ? Qu'est-ce qui se *tricote* ? « Une femme qui tricote, c'est très beau. »[143] Oui, mais je ne suis pas là pour décorer ! Je ne suis pas un *mannequin* ! Maquiller quelque chose ? Quoi ? Pourquoi ? Au nom de quoi ? De qui ? Certains évoquent une berceuse (dans le style de la narration) : comment/pourquoi accepte-t-on d'*habiller* pour endormir ? D'autres soutiennent qu' « on a utilisé les professionnelles »… A quoi ?

---

[143] Jean-Marie Gourio, *Brèves de comptoir, L'anniversaire !*

A la recherche de ma question…

Comment construire/prendre/tenir une place dans ce *déguisement* ? In fine, est-ce que « l'ənvers du mot posture, c'est l'imposture » comme a présumé, résumé, Joseph Rouzel au moment de ma BOUSCULE de supervisée ?

Quand il prétend, je me tends. Il m'a BOUSCULÉE avec cette formule ! BOUSCULÉE, tourneboulée. Presque littéralement : "boule tournée", d'où l'idée vite devenue une évidence pour moi de **TETE A L'ƎNVERS** – qui est plus qu'une idée puisqu'il y a une double sensation physique et mentale. Tourneboulée, retournée. Comme une crêpe.

(Il y faudrait donc un sacré retournement. De situation ? De regard ? De position ?)

Oui, il m'a *froissée* avec cette formule ! Synonymes probables : *chiffonnée*, blessée… Et cette définition, dénichée je ne sais où et logée dans un coin de ma mémoire : froissé = qui a subi une pression et un commencement d'écrasement. Ma mémoire y va un peu fort ! (D'un autre côté, ce type est en train de me traiter de quoi ? Pas envie de monter dans ce train. "Imposteuse" n'existe même pas en français… alors qu'il se calme au lieu de clamer, le grand manie-tout qui sait tout !).

… Et de mon énigme

Des semaines durant, je me sens déconcertée. Confuse. Et puis, en réfléchissant à l'image reflétée dans le miroir, avec le temps, je me détends. Je BASCULE vers une autre position en posant, osant, un autre regard. On m'a tendu une perche, j'y ai vu une flèche. Elle m'a touchée, *piquée,* affectée. Touchée mais pas coulée ! Ebranlée néanmoins. Je ne sais pas trop pourquoi.

Des semaines durant, je reste prisonnière de mon étonnement lors que ma jument reste, elle, dans son étonnure[144]…

En fonçant tête baissée, sans le savoir, sans le mesurer, j'ai amené une situation dans laquelle je ne me sentais pas bien. Ou pas à ma place. Donc, en mauvaise posture ! La question de la posture m'appelle bel et bien. Dans mon histoire, la question de la posture m'appelle plutôt "belle et pas bien" : belle - *habillée, déguisée, maquillée* et « pas bien » comme disait la première AMP du récit… Qu'est-ce qui m'a empêchée, dans cette rencontre, de trouver posture à mon pied ? Dans quoi ai-je été prise ? De quoi, de qui, ai-je été éprise ? Ai-je été dans une méprise ? (je été, jetée, *surjetée*, je t'ai, je t'ai bien eue, j'étais bien eue…) Par quoi/qui ai-je été happée, attrapée, rattrapée ?

Questions… d'associations

Chercher du côté des valeurs ? Dans l'évocation des valeurs, il n'y aurait pas une histoire de Moi Idéal ou d'Idéal du Moi ?... La notion d'idéal liée au fantasme du bien-faire - cette

---

[144] **ETONNURE,** *n f. Joaill.* Synonyme d'étonnement. **ETONNEMENT**, *n. m. Joaill.* Fêlure produite dans un diamant par un contrecoup (lorsqu'on la taille). *Art vétér.* Ebranlement provoqué dans le pied du cheval par un choc violent du sabot contre un corps dur, *Dictionnaire des mots rares et précieux*

injonction du Surmoi ! Et si, à l'instar d'Aragon dans son *Traité du style*, je disais « Faire en français signifie chier. » ?... Le bien-faire reviendrait à poser sa petite crotte pour faire plaisir à l'autre !

Pour l'heure, (pour l'heurt, puisque je me suis sentie heurtée), voilà ce sur quoi j'associe : faire travailler les signifiants de la demande… avant de se jeter dans la gueule du loup !... Sur l'analyse de la demande, il eut été en effet opportun de s'en remettre en premier lieu à la parole de la psychologue à propos d'analyse de la pratique : « ne l'appelez pas comme ça, sinon, ça va leur faire peur. »

> Prendre en soi la tension de l'autre et s'en préoccuper.
>
> **Claude ALLIONE**
> *Note de cours*

Un arrêt sur le signifiant "peur" aurait pu ouvrir une voie, nous orienter vers une élaboration collective un tantinet plus pertinente. Le travail de supervision peut-être insécurisant ou perçu comme tel. Même si c'est en un lieu sécurisé, ce n'est pas du côté du confort, comme j'avançais en régulation. De tout cela, nous aurions pu… parler, au lieu de répondre « oui » dans la précipitation et la confusion. (Jument au galop qui ne voit rien derrière ses œillères !…) Il eut été opportun d'être collectivement attentif à ce que produit un tel signifiant chez les uns et les autres. Il n'est pas anodin, ce mot ! Cette "peur", nous aurions pu tenter de l'approcher, la traduire, s'en nourrir, l'utiliser…

La psychologue, j'ai supposé, postulé, qu'elle savait ce qu'elle disait. Qu'est-ce qu'elle "savait" au juste ? Ou bien : qu'est-ce qu'elle croyait savoir à propos des professionnelles ? Je l'ignore. Et ce qu'elle supposait à mon ENDROIT, je n'en sais fichtre rien non plus.

> Le travail sur la demande vise à maintenir le sujet ouvert à l'endroit de son désir. Pas à lui fermer le bec avec une réponse rapide ou idéale.
>
> **Joseph ROUZEL**
> *La supervision d'équipes en travail social*

Grosso modo : si on fonce, on s'enfonce ! « L'analyse de la demande constitue (…) un point clé de l'intervention en supervision »[145], oui ! J'ajouterais que c'est également important pour toute action de formation. La formation en travail social est un objet auquel on fait subir, de mon point de vue, bien des distorsions. Dans ce contexte aussi, il se peut que l'un ou l'autre des acteurs soit conduit (éconduit) à *habiller*…

> Toutes les perversions, récupérations, manipulations ont été menées, se produisent ou peuvent arriver.
>
> **Jean-René LOUBAT**
> *Quand la supervision prend sens*[146]

---

[145] Joseph Rouzel, *La supervision d'équipes en travail social*
[146] In *Lien social n° 556*, décembre 2000

Dès la première rencontre avec la demande, « au premier temps de la valse »[147] : faire dire, laisser dire, oser dire soi-même, savoir dire, expliciter ses choix, son mode de construction ; ce qui, du reste et à mon grand dam, ne garantit pas de ne plus être pris dans quelque chose qui persiste(ra) à nous échapper… Là, je sens que je n'ai pas fini d'en… *découdre* !

Le transfert sous toutes les *coutures* ?

Donc, qu'en est-il de la question (inévitable ?) du/des transfert/s ? Le travail de supervision se réduirait-il à cela ? Au maniement et au traitement de cette force qui nous traverse, nous travestit ? Nous émousse, nous pousse, nous éclabousse ? Nous freine quand nous sommes trop effrénés ? Et de laquelle il faut s'extirper pour y voir un peu plus clair ?

De plus en plus, en écrivant, il me semble avancer dans une contrée tourbeuse (…), devoir franchir, entre chaque mot, un espace rempli d'une matière indécise.

Annie ERNAUX
L'autre fille

Si contre ma volonté une opposition devait s'imposer, cela voudrait dire que je ne suis pas parvenu à raconter une pure image ; et que dans ce qui va suivre, il me faudra, plus encore, me garder, en décrivant une chose, de faire jouer celle-ci contre une autre, comme c'est le propre de tout ce qui est manichéen – rien que le bien, rien que le mal.

Peter HANDKE
Essai sur la fatigue

[147] Jacques Brel

6. PAREMBOLE

D'une fiction à l'autre : l'échappée *belle*

Le récit peut être supporté par le langage articulé, oral ou écrit, par l'image, fixe ou mobile, par le geste et le mélange ordonné de toutes ces substances.

Roland BARTHES
Introduction à *Poétique du récit*

Plus le poème s'éloigne plus il devient *ressemblant*. S'éloigner ne veut pas dire perdre de vue le point de départ.

Marcel BÉALU
Le vif, Notes et réflexions

Nécessité de brouiller les cartes. Ecrire serait sans raison si ce n'était pour replacer chacun devant lui-même.

Marcel BÉALU
Le vif, Notes et réflexions

Retour au récit du récit. Deux ré, deux si, un sous si et un bémol. Souci : j'ai enterré et oublié une bonne partie (la partie bonne ?) du récit. Je suis repartie du récit du récit qui me donne, j'en ai bien "peur", trop peu d'éléments.

Quelque chose, alors, ne se *dévoile* pas.

J'en profite pour mettre les *voiles*…

Serait-ce là une tentative de mise à distance de ce qui m'affecte ? Ou une digression pour ne pas m'y coller ? (Mécanisme de défense mis en branle ? Résistance au travail ?)

Pour me *défiler*[148] ?

De fait, me voilà dans cette configuration pleine de trous :

---

[148] **DEFILER**, *v. tr Fortif. Défiler un ouvrage :* le soustraire à l'enfilade, le mettre à l'abri des coups des assaillants et en cacher les parties essentielles, *Dictionnaire des mots rares et précieux*

➢ Il est une situation louche que j'ai vécue et amenée en instance clinique sans l'avoir réfléchie en amont.

➢ Il y a le récit que j'en ai fait et dont je me souviens de façon très lacunaire. Voilà le frein que je ronge ! Voilà le bémol ! Qu'il y ait des freins ne me dérange pas outre mesure, mais s'ils se mettaient eux-mêmes à me ronger…

➢ Il y a le récit du récit que je viens de coucher sur le papier, assez librement mais sans enthousiasme. Un récit peu précis – imprécis, un "précit" (?)[149]. « Une valse à mille temps »[150] où je sens la présence de *nœuds* que je ne sais pas nommer. Comme des *bobines de fil* emmêlées. Un premier niveau d'écrit.

➢ J'entre alors dans une phase qui devient un écrit à partir du récit du récit. Le but, peut-être, est de *dénouer* ces *écheveaux*. Ou de combiner leurs couleurs pour les accorder. Ou d'accepter la dysharmonie. Eh bien, me voilà dans de *beaux draps* !...

« Avec Melun on peut faire Mulne. »[151] Et avec RÉCIT on peut faire ÉCRIT. L'anagramme me souffle à l'oreille : du bémol mou, essaie de faire un dièse qui rehausse. Après-coup.

> Ecrire est une prise de conscience, comme on dit prise de terre.
>
> **Marcel BÉALU**
> *Le vif, Notes et réflexions*

L'échappée belle n'est pas un hors-sujet ! Voilà bien la seule chose dont je sois sûre.

> Ou bien la violence prenait place, cachée, contre un objet tiers, une mouche tuée comme en passant, une fleur effeuillée comme par distraction.
>
> **Peter HANDKE**
> *Essai sur la fatigue*

7. LOGOGRIPHE

Lieu de l'énigme…

> La femelle clown a pas de beaux habits.
>
> **Jean-Marie GOURIO**
> *Brèves de comptoir, l'anniversaire !*

---

[149] Quelque chose qui pré-cite ? Qui cite avant (que les gens n'aient parlé) ?
[150] Jacques Brel
[151] Jean-Marie. Gourio, *Brèves de comptoir, l'anniversaire !*

Je suis pas beau mais au moins c'est moi.

Jean-Marie GOURIO
Brèves de comptoir, l'anniversaire !

Après l'échappée belle, où en suis-je ? Où suis-je ?... Le fameux (fumeux ?) récit du récit… Mais tout d'abord, pourquoi ai-je porté, déporté, apporté en instance clinique, cette histoire qui, à vrai dire, ne m'intéresse pas plus que ça ?

Non seulement c'était de mauvais cœur mais c'était sans cœur (…). Or dans le cas présent je ne considère pas l'absence de cœur de mon récit comme une faute.

Peter HANDKE
Essai sur la fatigue

Eh bien parce que je ne m'y retrouve pas, moi, dans cette situation ! Et pourtant, j'y suis allée ! En *déshabillé de soi(e)*… Ainsi construite – comme le *bâti en couture*, la douce énigme en germe que voilà, ma foi !... Soi-moi, moi-moi, je ? Et ma foi en quoi ? Les *beaux habits*, les *beaux atours*, c'est pour cacher quoi ? C'est pour plaire à qui ? Me vient alors, spontanément, cette idée « aussi sotte que grenue » comme dirait Jacques Prévert, ma première hypothèse : **l'habit ne fait pas le moi**. A moins que ce ne soit le contraire. « Tout ce qu'on dit, on pourrait dire le contraire… »[152] Dès lors, ma question s'impose plus qu'elle ne se pose et sera désormais celle-ci : **L'*habit* fait le moi ou l'*habit* ne fait pas le moi ?** « A chaque figure ses pièges, mais à chacune sa promesse de vérité. »[153]

Quel est le rôle du vêtement ?
– That is the question !

François WEYERGANS, *Le pitre*

8. CORPS (A CORPS) DU TEXTE

Variations sur des mots : du transfert au transfuge

Le psychologue se saisit d'un thème dans le récit et improvise des variations qui ne sont ni des interprétations ni des jugements.

Jean CARTY
L'éduc et le psy, Lettres sur la clinique du soin éducatif

[152] Jean-Marie Gourio, *Brèves de comptoir, l'anniversaire !*
[153] Serge Leclaire, *On tue un enfant*

Laisser aller l'esprit,
Laisser la plume et le souffle
Et le va et vient des images
A l'entrée puis au sortir de la bouche,
Trouver son rythme calme
De houles océanes.

Erica JONG
A l'orée du corps

L'*habit* fait le moi

Le moi, ça me fait penser à la personne. Lointain-latin souvenir, c'est "persona" : un masque ! Un *déguisement* (un déguise-ment ?), un *habit*. Un rôle social (un jeu de rôles ?). Un *habillage* permanent, d'un goût plus ou moins… douteux. L'ai-je explicité lors du récit initial ? En tous les cas, je ne l'ai pas écrit dans le récit du récit, mais c'est bien ce type de demande que, dans ma pratique professionnelle, j'ai pour habitude de qualifier de… foireuse ! Un Groupe d'Analyse des Pratiques Professionnelles qui n'en est pas un = confusion des genres. Une formatrice qui est par ailleurs responsable de formation continue = confusion des rôles, notion de double casquette. De là à ce qu'il y ait eu "confusion des sentiments", il n'y a qu'un pas !... Une casquette double, c'est un drôle d'*habit* ! Et puis, je n'ai qu'une tête ! De surcroît, ce n'est pas une tête à chapeau. Est-ce par là que passe du transfert ? Dans la confusion ? Confusion des genres - Confusion des rôles - Confusion des sentiments… Le transfert, est-ce la confusion elle-même ? Ou bien : la confusion serait-elle l'effet du transfert ? « Le traitement de la jouissance, le traitement de la confusion, la supervision sert à cela. »[154]

Si je pars (et pourtant je reste) du mot "confusion", com/fusion, je pense à co-fusion et c'est une "fusion avec" ! Ce pourrait être ma définition de ce phénomène étrange et puissant que les théoriciens nomment transfert. Et comment ai-je qualifié mon état après la séance de supervision ? « Des semaines durant, je me sens déconcertée. Confuse. »[155]… Est-ce que je ne l'ai pas été dès le départ (et à l'arrivée !) dans cette histoire ? Est-ce que je ne l'ai pas été tout au long du processus dit de "formation" ?

Pour preuve, et ça je ne l'ai ni dit ni écrit mais toute cette action a été… foireuse ; j'ai en effet déjà construit des séquences pédagogiques plus solides, plus pertinentes. Plus "réussies". Là, c'était plutôt de l'ordre du "ratage"[156]… En effet, j'avais bien du mal à mettre ces dames au travail. Je sentais leur résistance. Quand j'écris « je sentais », j'entends faire référence à une sensation à la fois physique et mentale. Les éclairages théoriques et méthodologiques les laissaient froides, les jeux pédagogiques ne les réchauffaient pas davantage et surtout, la présentation et l'analyse de situations réelles les laissaient quasiment coites. Même les pauses, dans cette mauvaise symphonie, me semblaient lourdes. J'avais l'impression d'être plus débutante qu'au début de mon itinéraire professionnel de formatrice quand j'animais du haut de mes 23 ans, sans rien savoir, autant dire à l'aveuglette, des groupes de Français Langue Etrangère d'une

[154] Joseph Rouzel, *La supervision d'équipes en travail social*
[155] Réf. *Brouillon brouillard d'énigme*, page 17
[156] C'est promis, la prochaine fois, je "raterai mieux" !

hétérogénéité extrême avec plus de vingt nationalités représentées, des analphabètes, des illettrés, des bac + 5, des femmes soumises à des rites inconnus qui refusaient de s'asseoir à coté des hommes, etc. Dilettante esseulée au fond d'un collège, sans rien savoir, j'arrivais à me dépatouiller de situations qui me paraissent aujourd'hui fort complexes. Mais là, dans cette maison de retraite (triste à… mourir ![157]), après des décennies d'expérience, quelque chose m'empêchait de me sentir bien. A ma place. Quelque chose m'empêchait d'être moi ! (avec mes valeurs ?) De fait, sur ce coup-là, je n'avais pas l'*étoffe* de la fonction.

> Une fois de plus, en société, tu n'as pas été à la hauteur : ce cercle d'acier autour des tempes, le sang qui se retire du cœur ; et des décennies plus tard la honte soudaine de cette fatigue-là.
>
> **Peter HANDKE**
> *Essai sur la fatigue*

Ou bien, je n'avais pas l'*étoffe* de la fonction attendue. A moins que la dite (non-dite) fonction ait été suffisamment trouble pour me troubler et dès lors impossible à tenir, sauf dans la fausseté. Comment *habit*-er, incarner, une fonction dans laquelle on ne se reconnait pas ?

L'*habit* ne fait pas le moi

Si ce n'est moi, c'est l'Autre
Si je ne m'y retrouve pas, je m'y perds
Si je me perds, je n'ai plus de repères
Et je cherche mon repaire ! (Mon chez moi ? Mon moi ?)
Et des mots je me repais

Si je ne suis pas congruente
Je suis incongrue
Un con, une grue
Bref, je fais la pute ! (Dans ma fonction de responsable de formation ? Dans ma fonction de formatrice ? Dans ma non-fonction de superviseuse ?)

Em-putée (En marge)
Amputée (Dans mes marges de manœuvre)
Et tout à coup empâtée, empêtrée, empotée (Dans mes manœuvres)

Ratée ! (Ma manœuvre, mon œuvre – et moi avec ?)
Lattée ! (Sensation désagréable, à la fois physique et mentale…)
Athée ! (Volées, envolées, ma foi et mes valeurs !)

Je soulève le *rideau*

[157] De quoi ne se *vêtir* qu'avec « du noir » en effet ! *(*Réf. *Récit du récit page 15)* Et pourquoi pas en broyer, par-dessus le… marché ? De quoi « enterrer » jusqu'au souvenir… *(*Réf. *Parembole page 20)*

Sur quelle scène ?...

En *couture*, un *transfert* est une opération qui consiste à rapporter une pièce de *tissu* sur une autre et le nom donné à la pièce-même de *tissu*. C'est un truc qui colle ! (Le transfert, ce n'est pas un truc qui *se coud* mais qui… secoue !)

« Astuce : attention à ce que la surface qui reçoit le transfert soit bien plane, sans plis ni trous, sinon, cela déchire le transfert. (Ici par exemple, j'avais réparé le trou avec un carré de toile thermocollante... la différence d'épaisseur créée se voit dans le résultat final... mais c'est en cousant qu'on devient cousette, non ?) »[158]

C'est en supervisant qu'on devient supervisette, non ?...

Une valeur, c'est ce à quoi j'attache du prix. C'est ma définition. C'est pour cela que je n'échangerais pas mes valeurs contre celles des autres. Et le *transfert* de valeurs, c'est un déplacement et une manœuvre économique ! (valeur marchande ?)

Faire l'économie de quoi/de soi dans le *transfert* ? Qu'évite-t-on de se coltiner ? Ce que je vois, ce que je ressens, c'est un conflit entre une éthique personnelle et des impératifs (très "impératifs", voire péremptoires...) socio-économiques – le sacro-saint chiffre d'affaire qui s'exprime en objectifs financiers : à l'extrême, un responsable de formation continue, même salarié d'une association à but non lucratif, ne dit pas non à une demande au risque de ne pas obtenir un marché ! (CQFD : valeur marchande !)

Bref, une espèce d'arrangement avec l'impossible : dire oui à l'ENDROIT où tout en moi me porte à dire non, c'est cela, probablement, qui me met l'estomac dans les talons et la tête à l'ƎNVERS…

En quête (jument curieuse !), je poursuis l'enquête

Cette *filature* qui me donne du *fil* à retordre…

Un *transfert* – ce truc qui colle et qui secoue – avec V., la psychologue ? Elle porte le prénom de mon amie la plus chère. Oui et alors ? Outre à jouer et déjouer, faire et refaire le pitre dans cette épitre, à quoi me sert une telle association (de malfaiteurs) ?

La question pourrait être : qu'est-ce qu'elle représente pour moi qui viendrait signifier un manque ? Mais répondre à cela me paraît relever de l'intime[159]. Ou le contraire : qu'est-ce que je représente pour elle qui viendrait signifier un manque ? Ou les deux ?

Mystère et boule de *gomme* ! (qui n'efface rien de ce qui fut).

Un *transfert* avec I., le cadre infirmier ? Le cadre infirmier s'appelle Isabelle avec un I comme Icare… au risque de se brûler les ailes !... Les deux L d'Isabelle… Dans mon

[158] Blog "Couture et compagnie" : **http://coutureetcie.canalblog.com**
[159] Point de résistance qu'il me faudra(it) dépasser, déplacer ?

souvenir, I. est discrète, parle peu et abonde systématiquement dans le sens de ce que dit V. en opinant[160] du… chef !

Derechef[161], l'image du Directeur de l'établissement m'aborde : c'est le seul homme de la boutique et on(je) ne l'entend(s) pas dans cette histoire ! Je serais bien en peine aujourd'hui de dire ce que pensait le… *patron*. A-t-il seulement parlé ? "Bien" entendu, puisque je me rappelle son fort accent mosellan[162]. Pas entendu, malentendu. C'est tout de même incroyable que je ne me souvienne de rien en ce qui concerne le contenu de ses dires.

Ces trois-là se sont présentés, parlés, comme « équipe de Direction ». Pourtant, V. est prestataire, présente une journée par semaine au service des résidents. Et je constate aujourd'hui seulement que c'est elle qui portait, dans sa parole, une demande au nom d'une institution à laquelle elle n'appartenait pas (puisqu'elle n'en était pas salariée)… Est-ce que ce trio me disait "malaise dans l'institution" et que je ne l'ai pas entendu ? Est-ce que la demande venait boucher (en me laissant bouche bée) une difficulté institutionnelle ? Quid des processus transférentiels entre eux ? (L'heureux chef et ces/ses dames…)

Comme s'il m'avait fallu les mots des témoins vivants de l'évènement pour que je sois traversée par la réalité de leur souffrance.

Annie ERNAUX
L'autre fille

Comment *extérioriser* (mettre à l'extérieur) les parlers du monde, sans se réfugier dans un dernier parler à partir duquel les autres seraient simplement rapportés, récités ? Dès que je nomme, je suis nommé : pris dans la rivalité des noms.

Roland BARTHES
Le plaisir du texte

Du *transfert* avec des/les professionnelles en faux Groupe d'Analyse des Pratiques Professionnelles ou en fausse formation ? Une fausse superviseuse ou une fausse formatrice ? Et une vraie AMP dont j'ai parlé avec ses… faux-ongles et qui nous dit que « c'est pas bien »… (De ne pas faire au goût et au désir de l'autre ou le contraire ?).

Là, je vois bien qu'il s'est joué, *noué*, quelque chose que mon petit *mètre-ruban* de *couturière* peine à mesurer. Pour être foireuse, cette histoire, c'est vraiment la foire à tous les étages ! Ça en fait de la fausseté ! Pour quelqu'un qui se targue d'avoir compris quelque chose à un Rogers… et qui se barbouille la bouille et la (bonne) conscience avec des mots tels que authenticité, intégrité, congruence, etc.

---

[160] Et non, nul jeu de mots sur "opinant" !...
[161] D'heureux chefs ?
[162] Mot zèlant, z-ailant ?

Je mets *jolie robe*
Et j'enrobe

Tant qu'à faire
Dans le *transfert*
Une *robe* avec du cachet
Pour mieux cacher

Du *transfert* au transfuge
Voilà le point d'achoppement
L'être congruent ou incongru !

(Faut-il, ici, que je me *dé-robe* ?
Sans me dérober
Ni me mettre trop à nu)

Eh bien, oui, peut-être que « Il faut souffrir pour être honnête ! »[163]

> La vérité est toujours chez le sujet même si, le plus souvent, il ignore qu'il la connaît. Il la repousse ou la déplace.
>
> **Jean CARTY**
> *L'éduc et le psy, Lettres sur la clinique du soin éducatif*

Tout cela me semble d'une *texture* proche des *draperies* du divan lors d'une cure analytique puisque je découvre… ce que je savais. Si ce n'est le retour du refoulé, c'est celui du refoulant !

> Il n'est rien que j'abomine et que j'exècre tant que cette idée de spectacle, de représentation, donc de virtualité, de non-réalité.
>
> **Antonin ARTAUD**
> *Œuvres complètes*

En effet, je crois pouvoir (sans rougir ?) me targuer d'avoir, depuis des années, développé des compétences en matière de rédaction de projets de formation dans le plus pur (?!) style "faux Groupe d'Analyse des Pratiques Professionnelles". Je connais les classifications du Livre IX du Code du Travail et ce que les législateurs ont défini comme étant ou non de la formation dite professionnelle. Je sais comment les OPCA[164] se sont emparés (ou pas !) de ces questions. Je sais comment les instituts de formation en travail éducatif et social et/ou les établissements commanditaires *tricotent*, ensemble parfois, pour que des financements soient accordés (avec quel accord ?) au travail de supervision. Pour moi, nulle peine (quoique !) pour comprendre cette affirmation et la

---

[163] Jean-Marie Gourio, *Brèves de comptoir, L'anniversaire !*
[164] Organismes Paritaires Collecteurs Agréés

faire mienne : l'établissement « ruse suffisamment dans la présentation des intitulés et des contenus pour masquer la nature du dispositif – ce qui est loin d'être sain. »[165]

Masquer, c'est pas sain, « c'est pas bien » !… Mais, à mes heurts désemparée, j'ai appris à parer la réalité – dans la double acception de "lutter contre" et "orner". Quand c'est carnaval, on déguise. On compose. Au lieu de rédaction de projets, j'aurais dû écrire composition de projets ; l'expression eût été plus juste puisque je donne dans la *parure* ! (Je donne dans la parure et je reçois dans la rature ! Le mauvais don-la mauvaise dette, le mauvais contre-don…)

En *couture*, la *parementure* est la partie qui double le *revers d'un col* ou d'une *patte de boutonnage*. Pare-menture, pare-menterie, parer-mentir : « *Habiller* pour endormir » disait-on en instance clinique… Et, au moment de faire œuvre de "faux Groupe d'Analyse des Pratiques Professionnelles", au moment d'*habit*-er cette fonction impossible, « aïe », ça résiste du côté des professionnelles qu'on a "belle et pas bien" arnaquées, *embobinées*, collectivement : du *revers de col* au revers de fortune ! Voilà le retour de bâton avec lequel, en fripouilles associés[166], nous avons frappé… J'ai presque envie d'écrire : mal fait, "bien fait" pour nous !... Et mal fait, "bien fait" pour moi ? Pas totalement, non. Car j'ai le sentiment (senti-ment), de moins en moins flou, d'avoir fait (ni bien ni mal), avec les professionnelles, les frais (froid dans le dos !) de quelque chose qui nous a largement dépassées. J'ai le sentiment d'avoir eu à porter quelque chose de lourd, à bout (!) de (petits) bras – même si j'ai activement (et inconsciemment) participé à sa construction. Là, je mets d'autres mots sur la sensation désagréable que j'ai évoquée antérieurement. Et en déposant cela ici, ce qui m'affectait me devient plus léger sans s'effacer pour autant.

<u>Où les hypothèses sont confirmées ou… infirmées</u>

Où le *bas* blesse encore ? Où il faudrait aller encore plus *bas* ?

Variations sur le moi (au regard de la situation) : qu'est-ce qu'il en dit, Freud, du moi ? Une instance du côté du conscient mais avec une zone d'accroche avec/dans l'inconscient : « Le moi n'est pas nettement séparé du ça, il fusionne avec lui. »[167] Et Lacan ? Du côté de l'image spéculaire, « dans une ligne de fiction ».[168] Voilà bien l'imaginaire dans la situation !... Evidemment, le jeu de mots m'appelle encore et il me plait de confirmer les deux hypothèses pour être le moins massivement possible dans une posture… d'infirme. Infirme, de toute façon, c'est comme « gosier », ça ne se dit plus ![169] De nos jours, d'aucuns ne s'autorisent même plus à dire « personne porteuse de handicaps »… Depuis la Loi 2005, il est de bon ton d'évoquer les personnes « en situation de handicap ». Cela dit, cela rit, la *robe*, c'est moi et c'est pas moi.

L'*habit* fait le moi

---

[165] Joseph Rouzel, *La supervision d'équipes en travail social*
[166] Réf : « Association (de malfaiteurs ?) » - page 26
[167] Sigmund Freud, *"Le moi et le ça" in Essais de psychanalyse*
[168] Jacques Lacan, "*Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je" in Ecrits I*
[169] Voir le lexique page 45 *(Récit)*

Je mets *jolie robe, robe* d'apostolat, comme une seconde peau et pense d'emblée à un "moi-peau" (cette « vaste métaphore » comme la qualifiait lui-même Didier Anzieu) qui protégerait le sujet de l'extérieur (Ses attentes – incongrues ? Ses exigences, ses injonctions, ses "impératifs", ses agressions…). Cet *habit* peut faire fonction de cuirasse ; elle me protège et je peux toujours gesticuler à ma façon à l'intérieur.

Tu veux que j'*habille* ton projet ? Je l'*habille* ! Tu veux que j'endosse * (au risque de m'y casser les reins) un rôle impossible ? Soit ! Mais : « aïe » (plein le dos !) et « dans de *beaux draps* » ! J'ai beau tenter soi-disant de me barder comme une va-t-en-guerre, je me trouve (sans me trouver) bien désarmée (dans la situation de référence) : de mémoire, je n'ai pas beaucoup gesticulé sous ma cuirasse ! Je me suis plutôt inhibée en regardant *défiler* l'heure (l'heurt) et en pensant « mais quand est-ce que ça va finir, ce truc ? Quand est-ce qu'elle va finir cette longue année, ce « mal an »[170] ? (Ras la casquette… double !)

* Variation sur le verbe endosser : en *couture*, le *dossé* est une pièce de *tissu* pliée en deux, ENDROIT contre ENDROIT, et enroulée sur une planchette rectangulaire. Et ce pliage s'appelle également… *pli marchand* ! Un pli, c'est du côté du *froissé*, du froid-c'est du froid dans le dos (sensation désagréable à la fois physique et mentale).

Bon… au bout du compte, je crois que je ne suis pas toujours dupe de ce que je produis. (Un produit, c'est un truc qui se vend ! Em-putée, je me serais vendue ?) Je ne suis pas dupe de ce que je "produit" sauf quand ce que je produis vient à m'échapper… et là, en l'occurrence, je n'ai rien vu venir et me suis laissée embarquée (sans même me braquer) les yeux fermés. Et ça m'énerve !

> Et de plus, entretemps, à force de poursuivre ces images, je suis, en proportion de mon reproche, assez fatigué.
>
> **Peter HANDKE**
> *Essai sur la fatigue*

L'*habit* ne fait pas le moi

Comme écrivait l'autre pitre : quel est son rôle ? A quoi sert le *vêtement* ? *Déguise-ment* de quoi ? De qui ? Le sujet ne saurait mentir ! (Impossible Je de rôles. Jument-Ju-ment pas…) Donc : quelle vérité dans la tromperie ? Quelle vérité dans ce *tissu* de mensonges ?...
Repassons en *revue* ce qui fut et retournons au point de résistance de la page 26 : V. est psychologue, comme moi, c'est un pair féminin (une paire, ça fait deux et c'est sacrément pratique pour transférer en duo !). Elle m'a d'emblée été familière, j'ai reconnu en elle une famille de pensée : un corps de métier commun, un lien (un liant) d'appartenance à un groupe. Quel fantasme ! Est-ce que ce genre de disposition suffit à créer un espace de *transfert*, un "corps-à-corps" ?... Est-ce que ce genre de disposition suffit à "*filer* le parfait amour" ?... Confusion, fusion avec ! D'elle-à-moi, la différence, c'est que V. exerce "notre" métier alors que moi, je me pose la question depuis un quart de siècle : j'y vais où j'y vais

---

[170] Réf : *récit du récit*, page 15

pas ? En effet, j'ai toujours balancé, BASCULÉ, entre formation et psy. Etonne-toi qu'à terme, ça puisse donner de la fausse formation et/ou de la fausse supervision ! Transfert sur un métier, alimenté par les représentations que j'en ai, plus que sur une personne. On ne se fait pas embarquer à n'importe quel ENDROIT me semble-t-il. Il faut bien qu'il y ait une faille dans laquelle l'interlocuteur puisse se précipiter (ah le traitre, le renégat !). Une faille ouverte ? Offerte ? En revanche, comment savoir ce qu'il y trouve lui-même et qui viendrait parler de ses propres fissures ou lui donner l'illusion de pouvoir tout à coup les combler ?

Le félon
A ses fêlures
J'en suis sûre

Faut pas charrier
Il charrie aussi
Son chariot de croix !

> J'évitai au fil des années toutes les situations « entre quatre yeux » (ce qui n'était pas une solution non plus, ou c'en était une lâche).
>
> **Peter HANDKE**
> *Essai sur la fatigue*

Conclusion provisoire sur le mouvement qui s'opère du côté du supervisé

Juste cette formule : de la BOUSCULE à la BASCULE – ce qui dérange (ce dont on s'est inconsciemment arrangé) jusqu'à se que l'on trouve à ranger un tantinet après avoir engrangé du sens.

> Moi, toutes ces histoires (…), ça me met les nerfs à fleur de robe.
>
> **Jean-Marie GOURIO**
> *Brèves de comptoir 1994*

Être sujet, stricto sensu, c'est être assujetti. Autrement dit : soumis ! Cette idée, ce constat, m'est fortement désagréable, mais bon… « La seule liberté qu'on ait c'est de repérer à quoi on est assujetti, ce qui donne une certaine marge de manœuvre. »[171]

Dernier détour, dernier retour au récit du récit : deux ré, deux si, un sous si et un bémol. A ce concert, ajoutons donc, au lieu d'un dièse tombé du ciel comme par mégarde, un sous mi ! Que la symphonie soit moins discordante, moins dans la méprise (elle avait été mal prise au départ).

---

[171] Joseph Rouzel, *Op. Cit.*

Quelle tête doit faire celui qui découvre que le masque aussi porte un masque ?

François WEYERGANS
Le pitre

Sous certains *tissus*, en effet, il y a une *doublure* !… J'associe une dernière fois, mon entière foi : la *parementure* qui double le *col*, Jument-Ju ment pas, « Je est un Autre », *Le théâtre et son double*, la double casquette, le Moi et le Je de chaque Homme, *L'autre fille*, les conflits internes, le yin et le yang, le principe féminin et le principe masculin, *Le double* de Dostoïevski, *La belle et la bête*, la belle et sa *peau* de bête, *Peau d'âne*… Et cette histoire louche que j'ai racontée (portée, supportée), qui m'a fait loucher, voir double...

Le double affirme ainsi notre destin d'être divisé, entre l'image que nous souhaiterions avoir de nous-mêmes et celle que nous renvoie notre *alter-ego* méconnu.

André GREEN
Préface au Double de Dostoïevski

Dans la glace
Je suis deux

J'ai le goût
D'être l'autre

Dossier personnel
Cinquante et deux poèmes

Conclusion provisoire sur la posture du superviseur

In fine, est-ce qu'une demande ne porte pas toujours, elle aussi, quelque chose de l'ordre du double : explicite/implicite, dit/non-dit, faux/vrai, signifiant/signifiés ? Est-ce qu'une demande n'est pas toujours *voilée* ? Pour le superviseur, la première opération consisterait donc en une mise à nu, un *déshabillage* – étape nécessaire dans la construction d'une posture tenable.

Être un homme, c'est *tenir sa parole*.

Marcel BÉALU
Le vif, Notes et réflexions

Si j'en reste (j'y suis, j'y reste !) à la métaphore *textile*, j'avance à cet ENDROIT, dans mon texte-île, qu'il est souhaitable, au détriment de la *Haute Couture* (île lointaine, inaccessible. Idéale ?) ou du *Prêt-à-Porter* (du Prêt-à-Penser), de faire du *Sur Mesure* et

de défendre son bien-fondé. Dès lors, « je fais choix de mes jours comme de robes d'essayage. »[172]

Le prêt-à-porter, il est prêt, tu le portes, tu parles d'une invention !

Jean-Marie GOURIO
Brèves de comptoir 1994

Il n'y a pas une seule posture possible lorsque l'on s'assoit. Encore faut-il trouver, choisir, la bonne chaise et s'y sentir bien. A son gré et à son aise. En corps et en esprit.

A son gré
Sans *grigner*[173]

A son aise
Dans la *laize*[174]

Il faut une bonne assise pour tenir.

Isabelle PIGNOLET DE FRESNES
Note de cours

9. TERMINUS

Tout le monde descend en lui-même

Nos flottements portent la marque de notre probité ; nos assurances, celle de notre *imposture*.[175] La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme d'idées *précises* qu'il avance.

E. M. CIORAN
Syllogismes de l'amertume

Certains esprits, pour se préserver de l'innocence, commencement et fin de toute connaissance, préfèrent (comme par crainte de revenir à leur point de départ en achevant le cycle) sombrer dans le paradoxe, source du comique, qu'ils finissent par croire vérité finale de tout.

---

[172] Erica Jong, *A l'orée du corps*
[173] En couture, le grignage est le résultat malheureux d'une couture formée de points trop serrés qui froncent ou plissent la surface du tissu. Il est alors impératif de défaire la couture, d'ajuster le réglage de la machine et de recommencer la piqûre.
[174] En couture, c'est la largeur d'une pièce de tissu comprise entre deux lisières (celles-ci étant incluses).
[175] Souligné par nous

Marcel BÉALU
Le vif, Notes et réflexions

Voilà que je reparle d'imposture ! On dirait bien que ça travaille encore sur ce versant mais laissons cela de côté pour l'instant. J'étais devant deux portes entrouvertes : supervisé(e)s et superviseur. J'ai mis le museau de ma jument curieuse dans l'embrasure, les ai poussées, secouées, ouvertes.

Supervisée

Empruntant une deuxième formule à Isabelle Pignolet de Fresnes[176], j'ai essayé de « descendre »… J'ai écouté en moi, dans le désordre de mes ressentis et le mystère fou de mes associations, sans me chatouiller exagérément la boudette[177]. J'ai fait l'égoutière…

> De cette descente (…) dans ce que je ne connais pas d'avance, comme ici, où j'ai l'impression d'écarter des voilages qui se multiplient sans arrêt dans un corridor sans fin.
>
> **Annie ERNAUX**
> *L'autre fille*

Pour éclairer/ombrer mes propos et « puisque le récit se moque de la bonne et de la mauvaise littérature »[178], voici un extrait d'une production personnelle :

« Je tergiverse sous une météo pareille à moi. Un jour éclairée, un jour assombrie. Un côté à la lumière, un côté à l'ombre. C'est comme une descente mal emmanchée en spéléologie, une manœuvre mal calculée dans laquelle je manque de méthode : je me boulonne à une muraille, je m'assure. Je me rassure. Je fouille sous la surface durcie, m'émerveille d'une caverne miraculeuse, fais des efforts pour respirer. Je toussote, ai peur d'un noir trop excessif, ne peux plus reculer. Je lance mes projecteurs inquiets sur un pan de roche aux hiéroglyphes pesants et finis par être traversée de soubresauts catatoniques. En égoutière novice, je pénètre ainsi de longues canalisations souterraines, un labyrinthe de tuyaux biscornus, kafkaïens. Les conduits sont larges à la base, se rétrécissent d'un coup, s'évasent à nouveau, redeviennent étroits, étouffants. C'est un domaine immense plein de carrefours entremêlés. Dans ce réseau que je ne connais pas bien, je me montre étonnamment changeante. Parfois, portée par des eaux paisibles, je nage en toute quiétude dans une clairière béante. D'autres fois, je me cogne à des

---

[176] Empreinte de *séances de régulation*
[177] Boudette : néologisme familial transmis de génération en génération et signifiant "nombril".
[178] Roland Barthes, *Poétique du récit*

rochers vicieux lors que des tubes argileux tombent d'un plafond bas dans une fanfare de cling et de clong en résonnant dans ma tête des heures durant. »[179]

De cette position – l'égoutière, j'ai commencé à creuser ma place, un trou à ma taille, à me donner des autorisations, un appui pour l'avenir. Ce faisant, je me suis laissée aller au difficile mouvement de la BOUSCULE (*froissée,* heurtée, *piquée,* en désaccord, re-belle) à la BASCULE, ce moment où une "compréhension" peut enfin se faire et se fait peu ou prou en renvoyant à une place de sujet (*défroissée, habit-ée,* ré[180]-accordée à sa petite musique intérieure, avec un sous mi plus harmonieux, au bord d'être accepté) : labeur ermite, fastidieux, hésitant, nourrissant et qui me laisse le sentiment amer et doux d'avoir accompli une longue marche.

Pénible et bonne.

> D'une part la puissance du pouvoir émotionnel du récit trouve sa force quand il devient métaphore ; d'autre part la métaphore est une clé de voûte, une voie royale pour la compréhension clinique des situations.
>
> **Paul FUSTIER**
> *L'éduc et le psy, Lettes sur la clinique du soin éducatif*

Supervision

Outre à m'en remettre une fois encore aux ouvrages cités en bibliographie ou à mon propre lexique, je ne saurais la bien nommer. Je me méfie de l'arrogance des savoirs ou des savants : « Sans l'impérialisme du concept, la musique aurait tenu lieu de philosophie : c'eût été le paradis de l'évidence inexprimable, une épidémie d'extases. »[181]

Non, je ne sais pas mais l'à-venir est grand.

> Comprenne qui pourra l'unité innommée, à l'œuvre d'une création seconde les éléments voués au crépuscule.
>
> **Lucien SCHELER**
> *Rémanences*

L'analyse des pratiques professionnelles dans le cadre d'une formation

[179] *Parcours sabbatique*, tapuscrit enregistré à la Société des Gens De Lettres
[180] D'un ré mineur à un ré majeur ?
[181] E. M. Cioran, *Syllogismes de l'amertume*

Ou la cerise sur le gâteau me met en appétit…

Durant les quelques mois qu'a duré cette formation de superviseur d'équipes, j'ai continué à concevoir, rédiger/composer, mettre en œuvre et évaluer des projets de formation mais aussi à animer des actions et je peux dire aujourd'hui que nos réflexions collectives autour de la posture du superviseur m'ont grandement servie. De fait, je n'aborde plus les temps d'analyse des pratiques professionnelles, dans le cadre d'une formation, de la même façon, convaincue que je suis désormais de la nécessité d'un dispositif autrement énoncé, respecté, et d'une autre posture d'écoute.

Souvenir récent : un groupe d'aides à domicile évoque sa difficulté à « ne pas s'attacher trop » aux personnes accompagnées, à « prendre de la distance » : la première explique que ce couple chez qui elle intervient n'a pas eu d'enfant, qu'elle se sent un peu comme leur fille. Elle ajoute : « on se laisse vite… engrainer dans un truc ! » Long silence avant le dernier verbe. La deuxième parle du décès d'une personne âgée qu'elle appréciait beaucoup et conclut ainsi son récit : « quand même, ça laisse un grand trou et c'est dur à… ». La voix se brise lors que la phrase reste inachevée. Merveilles que ces mots pour évoquer, invoquer[182], les transferts massifs et le manque. Jusqu'au manque dernier et l'impossible à dire la mort.

Me voilà plus attentive, autrement attentive, au dire : énoncés, énonciation, cassures du discours, retenue, apnée, répétitions, émotion larvée qui pointe, regard fuyant qui donne à voir… Me voilà plus attentionnée, au sens de porter attention à la parole des sujets et à la vérité qu'ils portent.[183]

<u>**Superviseur**</u>

De l'aliénation à l'a-liénation

A l'heure de clore (avant d'éclore ?), je me pose encore de nombreuses questions. S'il y a du transfert, il faut une séparation, défaire le lien, a-liéner. Le superviseur serait ainsi comme l'allier de chaque professionnel dans le groupe, au sens de l'a-lier. Ultime interrogation : comment poser les conditions permettant, facilitant, cette coupure ? En disant le transfert ? Serait-ce la seule "voie royale" ? Dans le dire ? Un signe en moi, pourtant, me murmure[184] que ce n'est jamais fini : ça prend la lumière au hasard d'un projecteur et puis ça se déplace…

Accepter de ne pas savoir, ou plus justement ne pas être freinée par les savoirs. « Mieux vaut renoncer que tenir un bol plein d'eau. »[185] M'en remettre – presque – à l'intuition ? Mais ne pas faire/être/devenir l'apprentie sorcière « à l'insu de mon plein gré » à cause de savoirs flous, mal intégrés ou de transferts mal décollés, mal décodés. Trouver « les voies d'une docte ignorance »[186] ?

---

[182] Pour mieux les révoquer ?
[183] Il y aurait là un travail sémantique passionnant à faire en lien avec ce que j'énonçais au début du carnet de bord (autour de la question de la bienveillance)
[184] Murs… murs… *(Anamnèses)*
[185] Lao-Tseu, *Tao-tö king*
[186] Jacques Lacan cité par Jean-Baptiste Fages, *Comprendre Jacques Lacan*

Ne partir de rien, insister sur ce rien.

Jean-Michel MAULPOIX
Une histoire de bleu

Entre l'assise théorique qui légitime et cadre nos actes, nos dires, et l'épreuve intuitive, trouver mon entre-deux. S'il pouvait être aussi bon qu'un Entre-deux-Mers ! Alors, peut-être qu'un jour, avec ce goût sur la langue, ce goût pour la langue, j'entrerai debout dans un établissement du secteur sanitaire, social et médico-social, dans ce que je suis (**LA TÊTE A L' ENDROIT ?**) pour *tisser*, avec d'autres, l'*ouvrage* de supervision.

Dans un monde parfait, dans la glace, on se verrait à l'endroit.

Jean-Marie GOURIO
Brèves de comptoir, l'anniversaire !

La face du "stade du miroir" n'en eût pas forcément été changée.

Au lieu de m'obstiner à écrire des morceaux à effet, et qui n'en font pas, il faut se hâter vers le mot "Fin" pour apprendre que le mot de la fin, c'est une femme qui l'est mais qui ne l'a pas.

François WEYERGANS
Le pitre

Lors, j'accepte de conclure. Dans la contradiction ou le paradoxe ou, plus justement, dans l'équivoque. D'abord sur les pas de Lao-Tseu – qui, « à certaines heures pâles de la nuit »[187], me souffle : « Ordonne ce qui suis : discerne le simple et étreins le naturel, réduis ton égoïsme et réfrène tes désirs. »[188] Enfin, sur ceux de Peter Brook : « Ne t'arrête jamais. On recule toujours quand quelque chose est sur le point d'arriver. »

Il n'y a plus qu'à rêver. Ce n'est pas rien.

François WEYERGANS
Le pitre

---

[187] Léo Ferré
[188] In *Tao-tö king*

10. LEXIQUE

Lumières, ombres et éclairages

Une définition, c'est une trique, me disait Max Jacob. On peut ajouter aujourd'hui : c'est un poteau d'exécution. On élimine tout ce qui n'appuie pas notre thèse. En délimitant ainsi la recherche, en voulant prouver, on fait œuvre d'incinérateur. Délibérément on rejette la vie qui est perpétuel mouvement et perpétuelle contradiction.

Marcel BÉALU, *Le vif, Notes et réflexions*

Chaque opinion, chaque vue est nécessairement partielle, tronquée, insuffisante. En philosophie et en n'importe quoi, l'originalité se ramène à des définitions incomplètes.

E. M. CIORAN, *De l'inconvénient d'être né*

Là où le juge, le philosophe ou le théologien cherchent à conclure, l'essai montaigniste accumule volontiers les citations, souvent contradictoires, de manière à laisser le sens de son enquête ouvert ou indécis.

Olivier MILLET, préface au *Dictionnaire des citations*

Règle de *confection*

Au hasard calculé de mes lectures, j'ai sorti des énoncés de leur berceau, les ai parfois, souvent, détournés de leur but initial au dessein de mon projet de compréhension. Je suis allée à la maraude : de grappe en grappe, j'ai grappillé, pillé. J'ai fait mes découpages, ma *découpe*. Les morceaux ainsi obtenus, je les ai agencés de telle sorte qu'ils m'appellent, s'interpellent, se répondent et me mettent au travail. Dans la clarté ou l'expectative. De *fil en aiguille*, j'ai réalisé mon *patchwork*. Bref, avec le plus grand sérieux, je me suis amusée à fabriquer une grammaire personnelle au grammage artisanal : rapt littéraire, poétique, philosophique, psychanalytique. Théorique. En effet, de mon point de vue, le lexique a quelque chose de conceptuel et j'ai beaucoup appris en l'élaborant.

Puisse-t-il être utile (et agréable) au lecteur et nourrir sa propre compréhension.

Dispositif

Chacun doit découvrir sa règle et sa loi, et surtout les moyens de les imposer.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Ce n'est pas le dispositif en tant que tel qui est important, c'est le fait qu'on puisse y naviguer en toute confiance.

Joseph Rouzel, La supervision d'équipes en travail social

Sans mur, où m'arrêterais-je ? Peut-être deviendrais-je dangereux.
Marcel Cohen, Murs (Anamnèses)

Ecoute/écouter

ÉCOUTE, *n. f. Mar.* Cordage fixé au coin inférieur d'une voile et servant à en régler l'orientation.
Dictionnaire des mots rares et précieux

Quelquefois je ne sais plus si telle pensée
A été dite ou tue.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

– J'ai rien entendu.
– Rapproche-toi.
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 1

Il faut que nous soyons dans un état de réceptivité, c'est-à-dire de faiblesse physique, pour que les mots nous touchent, s'insinuent en nous et y commencent une espèce de carrière.
E. M. Cioran, Aveux et Anathèmes

Flottante comme l'esprit au-dessus des eaux, l'attention du psychanalyste est d'abord écoute ouverte à la transparence des mots, à leurs racines d'ombre comme à leurs fruits de lumière.
Serge Leclaire, On tue un enfant

L'écoute de ce qui se passe à notre insu n'est pas un « plus », c'est une traversée et une perte.
Ignacio Gárate Martínez, La psychanalyse peut-elle aider les travailleurs sociaux ?

Ecouter les autres, c'est encore la meilleure façon d'entendre ce qu'ils disent.
Pierre Dac

Eprouver

Il ne me suffit pas de *lire* que les sables sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent… Toute connaissance qui n'est pas précédée d'une sensation m'est inutile.
André Gide, Les nourritures terrestres

Il n'y a pas de sensations *fausses*.
E. M. Cioran, De l'inconvénient d'être né

Nous devons la quasi-totalité de nos découvertes à nos violences, à l'exacerbation de notre déséquilibre.
E. M. Cioran, La tentation d'exister

Groupe de supervision

Ceux dont l'expression dépasse la pensée et ceux dont la pensée dépasse l'expression…
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Je la regardais sans comprendre, émerveillé qu'elle ne puisse ni parler, ni se taire tout en espérant encore quelque chose des mots.
Marcel Cohen, Murs (Anamnèses)

Ce lieu où « souffle l'esprit » ressemble à un entrepôt des Galeries Barbès. Un geste et vingt glaces le reflètent sous un angle un peu différent ; un mot et vingt armoires vides le répercutent dans une jolie cascade d'échos.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Avec mes camarades et l'aide efficace du père Vacher, nous tentons de comprendre, nous avançons dans un perpétuel étonnement. Ça foisonne au creux même de la réflexion. Ces réunions hebdomadaires rythment nos vies. Nous existons, j'existe, je m'élève, j'espère…
Catherine Ribeiro, L'enfance

Finalement nous n'étions ensemble que pour un temps et au bout de ce temps chacun irait son chemin, dans la conscience de l'amitié et ceci même après une heure morne.
Peter Handke, Essai sur la fatigue

Inconscient

L'inconscient observe
Le souvenir faussaire

Il bande
Comme un symbole
Libre dans sa clôture
Cinquante et deux poèmes, Dossier personnel

L'inconscient avale
Jusqu'à la résonance
De sornettes

C'est sa force
Son ultime mépris
Et mon infirmité

Cinquante et deux poèmes, Dossier personnel

La communication d'inconscient à inconscient qui est le moteur central qui permet l'interprétation dans la cure est aussi celui de la supervision réussie.
Jean-Pierre Chartier, La supervision psychanalytique, le quatrième métier impossible ? in Le Journal du psychologue

Le subconscient des ongles, c'est la saleté en dessous. Au fond, c'est ça…
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir 1994

C'est vraiment bizarre comme l'Homme il est fichu…
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir 1994

J'aimerais pas être un humain, ça a pas l'air facile !
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Interprétation

Quand on met un pied dans les idées générales, on glisse.
François Nourrissier, Le musée de l'homme

Faire toucher du doigt le mystère.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Tel un reflet perdu au biseau du miroir, elle signe ce qui de l'inconscient ne saurait se saisir, encore moins se dire, jamais se vérifier.
Serge Leclaire, On tue un enfant

Toute expression qui n'adhère pas étroitement à l'émotion trahit le langage en ajoutant au radotage.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

– Tout veut dire quelque chose, sauf ce qu'on comprend pas qui veut rien dire.
– Et encore, pas sûr !
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir 1994

Si le symbole est trop clair, il n'impose plus cette fuite de l'esprit qui donne à l'image apparente son relief, sa profondeur, sa densité, mais supprime cette image qui devient inutile.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Ainsi, le grand homme s'en tient au fond et non à la surface, il s'en tient au noyau et non à la fleur.
Lao-Tseu, Tao-tö king

Jouissance

Plaisir/Jouissance : terminologiquement, cela vacille encore, j'achoppe, j'embrouille. De toute manière, il y aura toujours une marge d'indécision ; la distinction ne sera pas source de classements sûrs, le paradigme grincera, le sens sera précaire, révocable, réversible, le discours sera incomplet.
Roland Barthes, Le plaisir du texte

Langage/langue

Il est évident que le discours lui-même (…) est organisé et que par cette organisation il apparaît comme message d'une autre langue, supérieure à la langue des linguistes.
Roland Barthes, Poétique du récit

On n'habite pas un pays, on habite une langue.
E. M. Cioran, Aveux et Anathèmes

Une pulsion de fleur
Qui rend édifiante
La plus mince des émotions
Cinquante et deux poèmes, Dossier personnel

Je m'intéresse au langage parce qu'il me blesse ou me séduit.
Roland Barthes, Le plaisir du texte

Le langage, c'est ce qui différencie l'Homme de la bête, plus tu dis des conneries et moins tu ressembles à un bigorneau !
J. M. Gourio, Brèves de comptoir, l'anniversaire !

La langue française, c'est comme la langue anglaise, un bout de viande, c'est tout.
J. M. Gourio, Brèves de comptoir, l'anniversaire !

J'adore les langues. Quand je les comprends !...
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Manque

Quand l'heure n'est plus à la croyance, il en faut aimer les murs vides et les travées désertes. Que le dieu ne soit pas à prendre : juste une absence à observer.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

S'il est vrai que les seuls paradis sont ceux qu'on a perdus, je sais comment nommer ce quelque chose de tendre et d'inhumain qui m'habite aujourd'hui.
Albert Camus, L'envers et l'endroit

Vide où je te cherche
De l'autre côté de toi
Qui fait ma *prière* vaine
Dossier personnel, Cinquante et deux poèmes

Le trou à la chaussette, ça fait partie de la chaussette !
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, l'anniversaire !

Moi

C'est ce que je porte d'inconnu à moi-même qui me fait moi.
Paul Valéry, Monsieur Teste

Nous aurions dû être dispensés de traîner un corps. Le fardeau du moi suffisait.
E. M. Cioran, De l'inconvénient d'être né

– Comment j'ai fait pour avoir deux enfants aussi exceptionnels ?
– Je sais, je sais, mon moi extérieur et mon moi intérieur sont exceptionnels !
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Psychanalyse

Le monument psychanalytique doit être traversé – non contourné, comme les voies admirables d'une très grande ville, voies à travers lesquelles on peut jouer, rêver, etc. : c'est une fiction.
Roland Barthes, Le Plaisir du texte

Si le passé est tel qu'il arrive à transfigurer, eh bien ! il me va, et une telle transfiguration, j'y crois.
Peter Handke, Essai sur la fatigue

La psychanalyse est un remède contre l'ignorance. Elle est sans effet sur la connerie.
Jacques Lacan

De l'homme à l'homme vrai, le chemin passe par l'homme fou.
Michel Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique

Les poètes, qui n'ont pas besoin de faire de psychanalyse pour la plupart, sont très près de ces questions.
Joseph Rouzel, La supervision d'équipes en travail social

Le psychanalyste ne peut que reconnaître l'évidente supériorité de l'écrivain.
André Green, Préface au Double de Dostoïevski

– Aujourd'hui, en moto, on a fait 300 kilomètres.
– 300 kilomètres de psychanalyse, c'est beaucoup !
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Oh, elle va pas recommencer avec son Lacan !
Fanny Schann à son père (quand sa mère a le dos tourné), mai 2011

Récit

Beaucoup de gens parlent sans réfléchir, mais attention, je me mets dedans !
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 5

– Moi, faut que je parle, sinon mes mots y me moisissent dans le gosier.
– Mais, gosier, ça se dit plus !
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir 1994

Les mots parfois se précipitent.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

La valeur de témoignage (…) est, pour moi, considérable. Je dis bien pour moi, car c'est devant moi qu'il témoigne, c'est de moi qu'il exige une fidélité dont je suis le seul à connaître la profondeur et les difficultés.
Albert Camus, L'envers et l'endroit

La mer en nous essaie des phrases.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

Juste un mot rapide. Ouvrir très vite et refermer la bouche. Happer au vol un chiffon de bleu. Pour cela dont on ne sait rien. Sinon la question sourde. La demande obstinée. L'idée que pour cela aussi il faut un mot. Pour cette attente et ce souci. Donner un contour approximatif au chagrin, plutôt qu'un nom à l'espérance.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

J'ai prononcé une phrase, tout à l'heure.
Elle a été dite sans moi.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

On ne peut le dire autrement.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

Peut-être me suis-je donné cette privation de dire
Pour mieux entendre mes mots, après.
Si, de surcroît, c'était pour les mieux choisir,
Ce serait bien.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

Si je nomme
C'est pour un moindre mal
André Laude, Un temps à s'ouvrir les veines

L'unique confession sincère est celle que nous faisons indirectement – en parlant des autres.

E.M. Cioran, De l'inconvénient d'être né

Parfois, ce n'est qu'un léger bruit de fourchettes sur la faïence.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

C'est un fait. C'est toi. (C'est toi qui sais).
Long courrier, Lettres à Fanny, Dossier personnel

La pensée, c'est du sable, soit tu fais des pâtés, soit tu fais des châteaux.
J. M. Gourio, Brèves de comptoir, l'anniversaire !

Y a deux trucs où il faut dire pourquoi. Quand tu ris et quand tu pleures. Le reste, tout le monde s'en fout.
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir 1994

La parole, c'est une sorte de moyen d'expression finalement…
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 5

Réel

Car la réalité est terriblement supérieure à toute histoire, à toute fable, à toute divinité, à toute surréalité.
Antonin Artaud, Œuvres complètes

Le Réel
En fin de compte
Toujours nous servira
D'horizon
Ecrits sur le Réel, Dossier personnel

– La réalité ! Y mettent plus que ça dans la télé ! Bientôt, dehors, y'en aura plus.
– On en aura toujours assez du réel, va…
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir 1994

Résistance

En définitive
Reste
La résistance
Pure
De l'ignorance
Qui se rend compte
Que tout ce qui l'attaque
Elle le savait
Antonin Artaud, Œuvres complètes

Il y a quelque chose d'admirable dans le refus, chez tout individu, de sa vérité douloureuse.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Dos au mur, nier pour mieux voir.
Marcel Cohen, Murs

Rythme du récit

A certains instants, courts,
La suspension de paroles
Entraîne une suspension du souffle.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

Dans le silence y a du bruit, mais en poudre.
Jean-Marie Gourio, brèves de comptoir 1994

Secteur sanitaire, social et médico-social

Le social, c'est toujours des gens dans la merde !
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, l'anniversaire !

Une vie de merde, c'est pas facile !
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Signifiant

Si je dis Eaux
Le fleuve se tait
Sur ma langue

Si je dis Femme
La cendre bouge
Entre mes épaules

Si je dis Lumière
Une nuit noire
Poignarde mon attente

Si je dis Victoire
Le vent fauche mes yeux
L'éclair foudroie le sang

Si je dis Colère
Révolte Défi

J'entends comme une prière
Au fond de ma poitrine dépeuplée.
André Laude, Un temps à s'ouvrir les veines

Tout mot me fait mal. Combien pourtant il me serait doux d'entendre des fleurs bavarder sur la mort !
E. M. Cioran, Syllogismes de l'amertume

Qu'est cet *air*, à la fois chanson ou grimace ? Ce *plat* qui est l'assiette, la forme et ce qu'il y a dedans, et encore une qualification ? Ce *vers*, grouillement infect, mouvement, ou œuvre de poète ? Trop de *courants* m'agitent. Voila le type de mots que j'aime, remplis de sens multiples, mots qu'il faudrait toujours souligner. Courant d'air ou courant qui court, ou courant banal ou courant profond, qui court, qui remue, qui stagne. Le château de Gourance, cou rance, cou rond, cous en rang, baissés, attendant le couperet.
Marcel Béalu, le vif, Notes et réflexions

Ah ! Je rêve d'un art
Qui ne soit pas de mots
Avec leur poids d'odeurs
Et leurs indiscrétions.
Erica Jong, A l'orée du corps

Ce quelque chose qui, dans chaque mot, tentera toujours de dépasser l'objet, de renverser le mur.
Marcel Cohen, Murs (Anamnèses)

Que ne pouvons-nous revenir aux âges où aucun vocable n'entravait les êtres, au laconisme de l'interjection, au paradis de l'hébétude, à la stupeur joyeuse d'avant les idiomes !
E. M. Cioran, Syllogismes de l'amertume

C'est le bordel dans le dictionnaire, tu as « casting », et tout de suite après tu trouves « castor » ! C'est quand même pas pareil !
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 1

Faut pas confondre « bisque » et « bixe », ah non faut pas confondre, d'autant plus que « bixe » ça veut rien dire.
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 1

« Chaise » est dans le dictionnaire, comme si on savait pas ce que c'est !
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 1

– Le Gamay, c'est quoi comme vin ?
– Côte du Tarn, Agen…
– A jeun, jamais !
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Style du récit

La voix, c'est le début de l'intimité, on habite mieux l'image qu'on s'est fabriquée.
Tahar Ben Jelloun, L'auberge des pauvres

Je m'oblige à styliser. Que le moindre trouble perce.
François Weyergans, Le pitre

Sans fignoler : qui s'amuserait à enjoliver une plaie ?
François Weyergans, Le pitre

Supercherie du style : donner aux tristesses usuelles une tournure insolite, enjoliver des petits malheurs, habiller le vide, exister par le *mot*, par la phraséologie du soupir ou du sarcasme !
E. M. Cioran, Syllogismes de l'amertume

En matière de style, l'afféterie, la préciosité, les ornements inutiles révèlent toujours le *contre-plaqué*.
Marcel Béalu, le vif, Notes et réflexions

Le style, c'est l'homme lui-même.
Jacques Lacan

Sujet

Être objectif, c'est traiter l'autre comme on traite un objet, un macchabée, c'est se comporter à son égard en croque-mort.
E.M. Cioran, De l'inconvénient d'être né

Si on était authentique, on serait soi-même avant d'être différent.
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Moi, je suis plus singulière que diverse.
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques, Dossier personnel

Supervisé(ə)s

Ils racontent tout haut leurs soucis, expliquent leur misère, découpent des images, inventent des histoires (...). Ils fouillent parfois dans leur mémoire pour y chercher un mot qui se puisse murmurer à l'oreille (...), ou pour soi seul, juste un nom de peu de syllabes, clair et nu dans la bouche, un mot (...) qui permettrait de se quitter, de se rejoindre.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu
Cauchemar : piégé contre un mur, un projecteur dans les yeux, je n'étais plus guère que la transparence d'une pensée.
Marcel Cohen, Murs (Anamnèses)

Assise
Plus petite encore
Avec mes mots de travers
Cinquante et deux poèmes, Dossier personnel

Il nous manque un maillon dans le mensonge de rêve, mais ça nous l'ignorons…
Catherine Ribeiro, L'enfance

Dévorés de peur, assaillis de doutes, l'esprit tourmenté et les yeux pleins d'horreur, nous nous évertuons à chercher ce que nous pourrions faire pour écarter de nous le danger inéluctable dont l'imminence nous terrifie. Pourtant, nous nous trompons, ce n'est pas lui sur le chemin ; les renseignements étaient faux (ou nous les avons mal entendus, ou mal compris). Une autre catastrophe, que nous n'avions pas imaginée, fond subitement sur nous tel l'éclair et à l'improviste (…) nous emporte.
Constantin Cavafis, En attendant les barbares et autres poèmes

Tu es, peut estre, en chemin
Outre ton gré malade retenu.
Louise Labé, Œuvres poétiques

Ils avaient raison, ses camarades (…). Elles ne peuvent pas se maintenir, les dynasties. (…) Peu importe : il s'est donné du mal, s'est battu autant qu'il a pu. Et dans sa noire désillusion, il lui en reste en tous cas une chose dont il soit fier ; c'est que, jusque dans son échec, il montre à tous le même indéfectible courage. Le reste – ce n'était que chimères et que vains efforts.
Constantin Cavafis, En attendant les barbares et autres poèmes

La pâleur nous montre jusqu'où le corps peut comprendre l'âme.
E.M. Cioran, Syllogismes de l'amertume

On apprend plus dans une nuit blanche que dans une année de sommeil. Autant dire que le passage à tabac est autrement plus instructif que la sieste.
E.M. Cioran, Aveux et Anathèmes

Le pesant est la racine du léger.
Lao-Tseu, Tao-tö king

Le tout est d'habituer le monde
Et de se faire soi-même à cela :
Je suis ce que je ne peux pas dire.
Eric Sanner, Petit carnet de silence
Ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire.
Jacques Derrida

Je me méfie de que je ressens. Je me méfie de ce que j'écris. Mais je le ressens et je l'écris.
Mot à mots, Lettres à Anna, Dossier personnel

Superviseur

J'aime les êtres *en dehors* et qui savent le rester (…).
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Ne pas parler occupe toute ma tête.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

Silencieux, ce que je trouve aussi
C'est l'idée d'une extraordinaire
Responsabilité à prendre la parole.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

Mais, silencieux, le piège est de se croire sage.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

Le plus important c'est de pas se prendre au sérieux.
C'est même basique comme comportement de survie.
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 1

Il m'est apparu que plus forte est l'impression laissée par une histoire, quand il est impossible de dire de quel côté se tient l'auteur.
Léon Tolstoï

Je ne peux pas restituer son récit, seulement sa teneur et les phrases qui ont traversé.
Annie Ernaux, L'autre fille

Purifie sans vexer,
Rectifie sans contraindre,
Eclaire sans éblouir.
Lao-Tseu, Tao-tö king

Comment puis-je savoir comment va le monde ?
Par tout ce qui vient d'être dit.
Lao-Tseu, Tao-tö king

Supervision

C'est l'action de se frayer un passage à travers un mur de fer invisible, qui semble se trouver entre ce que l'on *sent* et ce que l'on *peut*. Comment doit-on traverser ce mur, car il ne sert à rien d'y frapper fort, on doit miner ce mur et le traverser à la lime, lentement et avec patience.
Antonin Artaud, Œuvres complètes

Elle opère à l'encontre des habitudes et des êtres.
Lao-Tseu, Tao-tö king

On a à la fois très envie d'y aller et pas du tout : parce que, qu'est-ce qui va se passer ? Il y a des fois où on en sort en pleurant.
François Weyergans, Le pitre

Il est bien peu de monstres qui méritent la peur que nous en avons.
André Gide, Les nouvelles nourritures

Des faits ! clament-ils. Or les faits ne sont que l'effet. Venons-en aux causes.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Le chemin de la lumière paraît obscur.
Lao-Tseu, Tao-tö king

– J'ai dit quoi ?
– C'est pas grave, je ne sais pas.
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 5

Prendre de la hauteur. Des gisements archéologiques, des réserves pétrolifères, des sites préhistoriques oubliés, ont été, on le sait, découverts en avion. Ce qui prouve paradoxalement que le meilleur moyen d'explorer les profondeurs est de s'élever.
Marcel Béalu, Le vif, Notes et réflexions

Lentement le mystère se déplace d'un coin de l'horizon à l'autre.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

L'art de presser les ombres pour en extraire l'essence.
E.M. Cioran, Syllogismes de l'amertume

Rien à gagner non plus qu'à perdre. Juste un trou de plus dans la langue.
Jean-Michel Maulpoix, Une histoire de bleu

Affaire de pesanteur. Affaire de désencombrement.
Eric Sanner, Petit carnet de silence

Léger flottement le mur, la limite franchie : impossibilité d'être tout à fait soi-même aussi innocemment.
Marcel Cohen, Murs (Anamnèses)

Il faut bien que la parole serve à autre chose qu'à dire des trucs, non ?
Jean-Marie Gourio, Brèves de comptoir, tome 5

Traitement (de la jouissance et/ou du transfert)

La conscience est la conséquence du renoncement aux pulsions.
Sigmund Freud, Malaise dans la civilisation

Désenchantement ; d'un coup les lignes de l'image de l'autre s'effacent (...). Ainsi pouvait-il en être fini, d'un instant à l'autre, entre deux êtres humains.

Peter Handke, Essai sur la fatigue

Transfert

Sentiments. Ça ne se fabrique pas.
Marcel Béalu, le vif, Notes et réflexions

Si toutefois pour estre enamouré
En autre lieu, tu as tant demeuré.
Louise Labé, Œuvres poétiques

Parce que c'était lui, parce que c'était moi.
Montaigne, Essais

L'amour, c'est que tu sois pour moi le couteau avec lequel je fouille en moi.
Franz Kafka, Lettres à Milena

Je suis tellement faible (je l'étais surtout), que si je pouvais coïncider d'esprit avec qui que ce soit, je serais immédiatement subjugué et avalé par lui et entièrement sous sa dépendance.
Henri Michaux, Plume précédé de Lointain intérieur

Toutes les fois que quelque chose me semble encore possible, j'ai l'impression d'avoir été ensorcelé.
E. M. Cioran, De l'inconvénient d'être né

La bresche faite, entre Amour en la place,
Dont le repos premièrement il chasse,
Et de travail qui me donne sans cesse.
Louise Labé, Œuvres poétiques
A certain moment, je me sens
Extérieur à tout cela :
C'est un autre qui fait son théâtre,
Un autre loin de moi, un autre fou.
A tel autre moment, je suis « collé ».
Eric Sanner, Petit carnet de silence

La force blanche qui nous unit.
Long courrier, Lettres à Fanny, Dossier personnel

Pour dépasser, il faut avoir rejoint.
Marcel Béalu, Vifs, Notes et réflexions

Ces secousses qui l'une après l'autre, de manière si évidente, si intense, qu'il n'y a pas, c'est du moins ce qu'il me semble, de comparaison avec aucune autre sorte d'union.
Peter Handke, Essai sur la fatigue

J'étais bel et bien dépossédé de moi-même, le souffle court, et bégayant comme jamais !

François Weyergans, Le pitre

Quand on était gosse, on disait « c'est celui qui dit qui y est » et souvent c'est vrai encore maintenant.
J.M Gourio, Brèves de comptoir, 1994

L'amour et la haine, c'est les deux extrêmes, tout le monde est au milieu.
J.M Gourio, Brèves de comptoir, l'anniversaire !

Pas besoin d'apprendre les choses puisqu'elles sont dans les livres ! A la limite, vaut mieux apprendre ce qui est écrit nulle part…

Jean-Marie GOURIO
Brèves de comptoir 1994

11. POST-SCRIPTUM PREMIER

D'un manque à l'autre : l'écharpée belle

Le mur dans la phrase : signes, syntaxe, durée et, à l'extrême pointe du sens, la barrière retombée du silence, le souvenir douloureux de ce qui devait être dit.

Marcel COHEN
Murs (Anamnèses)

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

Car la vie est un manque, irrattrapable, et nous demeurons pour toujours inconsolés.
Véronique OLMI, *Le premier amour*

12. POST-SCRIPTUM SECOND

L'essentiel ?

Mur blanc de la page. Espoir qu'il s'ouvrira sur une force cachée.

Marcel COHEN, *Murs (Anamnèses)*

13. INSPIRATION

Lire délivre : bibliographie non-exhaustive

Ce que j'entreprends n'est pas sans exemples, et je n'oublie pas que j'imite.

François WEYERGANS
Le pitre

Presque toutes les œuvres sont faites avec des éclairs d'*imitation*, avec des frissons appris et des extases pillées.

E. M. CIORAN
Syllogismes de l'amertume

Mais tous ces imitateurs, ils ont pas de voix à eux ?

J-M. GOURIO
Brèves de comptoir, l'anniversaire !

Remarque liminaire

Je lis depuis l'âge de six ans et j'ai mémorisé des passages entiers de livres. La version de *La Belle au bois dormant* que je lisais enfant se terminait ainsi : « Est-ce vous, mon Prince ? Vous vous êtes bien fait attendre ! ».

Tous les ouvrages que j'ai consultés, ou relus avec de nouvelles lunettes, n'apparaissent pas ici, même si je m'en suis peu ou prou inspirée.

Certains ont été lus trois fois, dix fois, d'autres trop vite parcourus. J'y retournerai demain.

Les livres qu'on m'offre ont toujours une place particulière dans ma bibliothèque : ils sont au milieu des autres.

Dossier personnel
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques

Ouvrages

ANZIEU D., *Le Moi-peau*, Dunod, 1985
ARAGON L., *Traité du style*, L'imaginaire Gallimard, 1983
ARTAUD A., *Œuvres complètes*, Gallimard, 1974
BARTHES R., *Le plaisir du texte*, Points Seuil, 1973
BARTHES R. et KAYSER W. BOOTH W.C., HAMON Ph., *Poétique du récit*, Points Seuil, 1977
BÉALU M., *Le vif, Notes et réflexions*, Calligrammes, 1987
CAMUS A., *L'envers et l'endroit*, Gallimard Folio Essais, 1990
CARTY J. et FUSTIER P., *L'éduc et le psy, Lettres sur la clinique du soin éducatif*, Dunod, 2010
CAVAFIS C., *En attendant les barbares et autres poèmes,* Poésie Gallimard, 2008
Collectif, *Dictionnaire des mots rares et précieux*, 10/18, 1999
CIORAN E.M., *Aveux et Anathèmes*, Gallimard Arcades, 1987
CIORAN E.M., *De l'inconvénient d'être né*, Gallimard Folio Essais, 1987
CIORAN E.M., *La tentation d'exister*, Gallimard collection TEL, 1988
CIORAN E.M., *Syllogismes de l'amertume*, Gallimard Folio Essais, 1987
COHEN M., *Murs (Anamnèses)*, Les Editeurs Français Réunis, Collection Petite Sirène, 1979
DOSTOÏEVSKI F. M., *Le double*, Gallimard Folio, 1984
ERNAUX A., *L'autre fille*, NiL, collection Les affranchis, 2011
FAGES J-B., *Comprendre Jacques Lacan*, Privat, 1990
FREUD S., *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1990
GOURIO J-M., *Brèves de comptoir 1994*, Michel Lafon, 1994
GOURIO J-M., *Brèves de comptoir, tome 1*, J'ai lu, 1995
GOURIO J-M., *Brèves de comptoir, tome 5*, J'ai lu, 1997
GOURIO J-M., *Brèves de comptoir, l'anniversaire !*, Robert Laffont, 2007
GRIMBERT Ph., *La mauvaise rencontre*, Grasset Le livre de poche, 2010
HANDKE P., *Essai sur la fatigue*, Arcades Gallimard, 1991
JONG E., *A l'orée du corps*, Acropole, 1987
KAFKA F., *Lettres à Milena*, L'Imaginaire Gallimard, 1988
LABÉ L., *Œuvres poétiques*, Club français du livre, 1961
LACAN J., *Ecrits I*, Points Seuil, 1970
LAO-TSEU, *Tao-tö king*, Gallimard Folio, 2010
LAPLANCHE J. et PONTALIS J-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, 1973
LECLAIRE S., *On tue un enfant, suivi d'un texte de Nata Minor*, Points Seuil, 1981
MAULPOIX J-M., *Une histoire de bleu, suivi de L'instinct de ciel*, Poésie Gallimard, 2007
MICHAUX H., *Plume, précédé de Lointain intérieur*, Gallimard, 1986
MILLET O., *Dictionnaire des citations,* Le livre de poche, 1992

OLMI V., *Le premier amour*, Grasset le livre de poche, 2011

RIBEIRO C., *L'enfance*, L'Archipel, 1999
ROUZEL J., *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007
SANNER E., *Petit carnet de silence*, Dumerchez, Collection Double Hache, 1996
SCHELER L., *Rémanences*, Les Editeurs Français Réunis, 1973
WEYERGANS F., *Le pitre*, Gallimard, 2005

Articles

Collectif, Dossier *La supervision*, Lien social n° 877, mars 2008
CHARTIER J-P, *La supervision psychanalytique, le quatrième métier impossible ?*, Le journal des psychologues n° 270, septembre 2009
LOUBAT J-R., *Quand la supervision prend sens*, Lien social n° 556, décembre 2000
MARTINEZ I. G., *La psychanalyse peut-elle aider les travailleurs sociaux ?*, Lien social n° 596, novembre 2001

Blog

Couture et compagnie : http://coutureetcie.canablog.com

Dossiers personnels

Cinquante et deux poèmes
Ecrits sur le Réel
Long courrier, Lettres à Fanny
Mot à mots, Lettres à Anna
Parcours sabbatique
Soirées arrosées entre amis et autres pensées philosophiques

Quand on lit, c'est bien, on pense à rien.

Jean-Marie GOURIO
Brèves de comptoir, l'anniversaire !

Et une toute petite non-bibliographie…

Quelques ouvrages non lus

BELLETTO R., *La vie rêvée et autres nouvelles*, Flammarion Librio, 1994
DE COURTANZE G., *Méli Mélo a la tête à l'envers*, Gallimard Jeunesse, Folio cadet
DUBY G., *L'histoire continue*, Editions Odile Jacob, collection Points, 1992
DUFRESNES D., *La tête à l'envers*, Mango Editions, collection Biblio-Mango, 2003
CATHALO G., *Des mots plein les poches*, Milan poche cadet, poésies, 2002
MILLOT C., *Freud anti-pédagogue*, Navarin éditeur, bibliothèque des Analytica, 1979
NEUBURGER R., *Les familles qui ont la tête à l'envers*, Editions Odile Jacob, collection psychologie, 2005
PIAGET J., *Psychologie et pédagogie*, Denoël Gonthier, bibliothèques médiations, 1974
PINEUR C., *Quand j'ai la tête à l'envers*, Editions Pastel, 2008
SOULEZ B., *Soyez un formateur efficace*, Top éditions, 1992

Quelques revues non lues

Esprit, n° 193 : *Le poids de la mémoire*, publiée avec le concours du Centre National des Lettres, 1993
Pratiques, n° 43 : *Le sens des mots*, CRESEF (Collectif de Recherche et d'Expérimentation sur l'Enseignement du Français), 1984

Un site Internet non visité

Wikipédia

Et même un film pas vu

La tête à l'envers (titre original : Tall Story), comédie américaine réalisée par Joshua LOGAN, avec Anthony PERKINS et Jane FONDA, 1959

> Comme i disait, Coubertin, l'important c'est de pas se faire chier.
>
> **Jean-Marie GOURIO**
> *Brèves de comptoir, l'anniversaire !*

14. ƎXPIRATION (ƎXPLICIT)

C'est fini, je souffle !

> On a signé sa dernière feuille, c'est le départ des papillons.
>
> **Henri MICHAUX**

Plume, précédé de Lointain intérieur

J’avais perdu mon souffle…

C’est fini.

Autre chose peut commencer.

Ce n’est pas fini !...

Un autre voyage m’attend.

Je ne fis plus rien d’autre, jusqu’au soir, qu’être assis et regarder : c’était comme si je n’avais même plus besoin de reprendre mon souffle.

Peter HANDKE
Essai sur la fatigue

15. HORS-D’ŒUVRE

Cadeau bonus au rapport très lointain avec le reste

Les couleurs et les formes du peuple fragmentaire de la fatigue, c’est le bleu des bleus de travail, les droites rouges que la corde de mesure claque contre les poutres, les crayons de charpentier cylindriques – ovoïdes rouges et violets, le jaune des mètres, l’ovale de la bulle dans le niveau d’eau.

Peter HANDKE
Essai sur la fatigue

Celles sur Plaine (88), le 25 avril 2011, dans mon antre de campagne, cette petite maison froide et chaleureuse ayant appartenu à ma grand-mère paternelle.

Avec l'un de mes voisins, je parle des ouvriers – moi qui en descends comme l'Homme du singe – leurs histoires, leur Histoire, leurs souffrances, leurs luttes, le Parti Communiste qui les tenait, les contenait, le Front National qui les racole en caracolant, tente de les prendre, les méprendre.

Il me dit : « en trente ans, le monde a beaucoup changé, surtout par rapport *(silence)* à tout ! »

Brève de jardin vosgien…

Mono-mini-graphie conçue et rédigée entre

Bischheim (67)
Briailles (63)
Celles sur Plaine (88)
Labassère (65)
La Capoune (84)
L'Italie (du nord au sud puis du sud au nord)
Montpellier (34)
Paris (75)
Schiltigheim (67)
Toulouse (31)

Et achevée le 6 juin 2☺11
Au mois de juin, le moi, l'émoi, s'y joint !…

Benoît Hibon

L'enfant, la morte et la chienne

Monographie pour la certification de superviseur d'équipes
en établissements sanitaires, sociaux, médicaux sociaux, scolaires

Année 2010/2011

Dixième promotion

Institut Européen Psychanalyse et Travail Social Montpellier



La passerelle
Enz
http://enzart.webs.com/

Mon itinéraire professionnel m'a permis d'observer et de vivre de nombreuses situations qui font le quotidien des travailleurs sociaux. J'ai ainsi pris peu à peu conscience de ce qui les traversait jour après jour. Cela m'a particulièrement frappé quand j'ai eu à travailler dans un hôpital psychiatrique de jour.

Ces observations m'ont conduit à la conviction qu'il fallait faire quelque chose avec ce qui traversait les professionnels et ce que cela produit chez eux.

C'est en faisant connaissance avec des psychanalystes occupant des fonctions de superviseurs en milieu hospitalier psychiatrique, que je commençais à entrevoir, sinon des réponses, en tous les cas des méthodes permettant d'avancer face à ces questionnements.

Je décidais donc de creuser la question.

Je finis par souhaiter me former moi-même en la matière. Après de longs mois de réflexion et de recherches, je choisis de demander à participer à la *formation à la fonction de superviseur d'équipes en établissements sanitaires, sociaux, médicaux sociaux, scolaires*
Proposée par *Psychasoc*. Je n'avais jamais entendu parler de Joseph Rouzel auparavant, mais ce n'en fut pas moins un choix réfléchi, du fait de l'ancrage psychanalytique.

Pourquoi ce choix ?

Ce que je connaissais de la psychanalyse venait d'abord, et seulement, de l'expérience de ma propre analyse. J'ai ensuite élargi mon intérêt par les lectures, les rencontres, les formations, etc.

Enfin l'observation de professionnels en fonction de superviseurs institutionnels m'a permis de compléter l'idée que je me faisais du service aux équipes de travailleurs sociaux. J'en suis arrivé à imaginer que la prochaine étape sur mon chemin de vie professionnelle pourrait intégrer de telles fonctions.

Dans le même temps, je n'imaginais pas que cela puisse se faire ailleurs que dans un ancrage psychanalytique.

Dans quel état suis-je arrivé à cette formation ?

Cet aspect a son importance pour comprendre ce travail. C'est pourquoi j'y fais allusion.

En novembre 2008 ma femme apprit qu'elle avait un cancer. J'abandonnais alors mon projet de m'inscrire à cette formation Psychasoc pour l'aider à lutter contre sa maladie. En avril 2009 on m'apprit qu'il n'y avait plus rien à faire et qu'elle était condamnée. Elle mourut en juin 2009. Elle avait quarante deux ans.

Je recontactais Psychasoc après l'été 2009. Je pus m'inscrire. J'ai donc commencé cette formation quelques mois après la mort de ma femme.

Ce contexte a marqué la manière dont je me suis investi dans la formation ainsi que dans la promotion. Il a aussi marqué la manière dont je me suis approprié le contenu de la formation.

Enfin, il a influencé la façon dont j'ai construit cette monographie.

L'Enigme

C'est l'histoire d'une femme et de son mari. Il l'a accompagnée chez le médecin spécialiste car elle a passé des examens. Ils sont venus entendre les résultats. Ils attendent, dans la salle d'attente.

Le médecin les fait entrer dans son cabinet. Il est aimable mais ne sourit pas. Il parle avec la femme et lui annonce, aussi délicatement que possible, qu'elle a un cancer. Elle devient pâle et ravale un sanglot. A partir de ce moment elle se tait.

Son mari, près d'elle, pose une main sur la jambe de sa femme. Il se met à questionner le médecin qui répond à toutes les questions. Il réconforte. Il explique comment les protocoles sont déjà balisés.

Les semaines passent. Le quotidien de la femme s'organise entre les trajets pour la chimiothérapie, les trajets pour la radiothérapie, les soins à domicile.

C'est aussi la découverte de la douleur croissante, les analyses, les repos. Elle est, comme on dit, hospitalisée à domicile.

Tous les jours le mari écoute sa femme qui lui raconte l'étouffant flot des nouvelles découvertes de souffrance faites dans la journée. Elle pleure souvent. Elle se plaint. Jour après jour, la peur s'installe.

Dans un grand canapé l'enfant mâchonne une sucrerie. Il a huit ans. Son père est assis près de lui. C'est le frère du mari de la femme. Il vient de dire à l'enfant que sa tante est très malade. Ils iront la voir chez elle dans l'après midi, mais elle sera fatiguée. Ce ne sera plus comme avant.

L'enfant écoute. Il ne dit rien. Il aime beaucoup cette tante qui est peu comme sa Confidente. Elle et son mari n'ont pas d'enfant.

L'après midi, il rentre dans l'appartement qu'il connaît bien, celui de sa tante et son oncle. Il embrasse l'oncle qui parle doucement. C'est curieux. Ils s'installent dans les fauteuils.

L'oncle part et ils reviennent avec sa femme. Elle doit s'appuyer un peu sur son bras de son mari car elle est fatiguée. Elle sourit et dit : « Bonjour mon chéri ». L'enfant, comme d'habitude, lui saute au cou.

Ils restent un peu ensemble. Ils bavardent. L'enfant goûte. Puis la femme s'excuse car elle préfère aller se recoucher. Elle embrasse l'enfant et son père. L'homme la raccompagne dans leur chambre. Il revient. L'enfant et son père partent peu après.

L'enfant et son père reviendront ainsi quelques fois. Ils resteront de moins en moins longtemps. La femme est de plus en plus fatiguée.

Le médecin qui rend régulièrement visite à la femme parait inquiet. Il doit traiter la douleur. Il n'arrive pas à la calmer. Quand elle ne dort pas, la femme ressemble à un nœud geignant sur son lit. Elle s'est beaucoup affaiblie.

L'homme, son mari, assiste, impuissant à l'œuvre de la maladie. Il est de plus en plus épuisé. Il veille à bien suivre toutes les ordonnances pour les multiples choses que sa femme doit prendre. La cuisine ressemble à une pharmacie.

Les analyses ne sont pas bonnes. Sans qu'on puisse l'expliquer, les marqueurs montent.

Un samedi il est décidé de l'hospitalisation de la femme. Ce sera fait dès le lundi suivant.

L'enfant ne pourra plus la voir : le règlement de l'hôpital en interdit l'accès aux enfants.

A l'hôpital la femme est faible. Le médecin lui a expliquée que l'opération était maintenant inévitable. Après, elle aura un anus artificiel à vie. Elle a du mal à supporter cette idée. Elle pleure énormément. Son mari ne sait pas comment la consoler. Comment faire quand lui même sent à longueur de temps des sanglots se nouer dans sa gorge … tout en se forçant à continuer à sourire ?

La femme imagine l'avenir. Comment, fera-t-elle avec cette prothèse ? Comment organisera-t-elle sa vie ? Comment continuera-t-elle à faire ce qu'elle aime ? Comment son mari et elle voyageront-ils ? Qu'en sera-t-il de leur vie intime ? …

L'homme est venu, comme tous les jours, passer la soirée avec sa femme à l'‘hôpital. Après le temps convenu, il lui dit au revoir. Dehors il fait déjà nuit. Il descend l'escalier. Il sort et respire largement l'air frais. Cela lui fait du bien, lui qui, depuis des mois, passe le plus clair de son temps entre son bureau et l'hôpital.

Il arrive près de sa voiture. C'est là qu'il voit le chirurgien responsable du service marchant vers lui. Le médecin le rejoint. Il porte une petite serviette. Ils sont tous les deux sur le parking, dans la nuit tombante. L'homme est appuyé sur la porte ouverte de sa voiture et le chirurgien se tient en face de lui.

- « Ca va ? » demande le médecin. L'homme sourit sans rien répondre …
- « Il va falloir que l'on se voie » poursuit le médecin. L'homme approuve.
- « Oui, votre femme est fatiguée … »

Le médecin a l'air mal à l'aise. L'homme a presque pitié de lui. Il lui répond soigneusement pour l'aider à sortir ce qu'il veut dire, pour l'aider à cracher ce qui le traverse.

Le médecin continue :

- « En fait je ne vais pas pouvoir opérer votre femme ». Un silence s'installe.
- « En fait votre femme n'est plus opérable »

L'homme attend. Il se sent devenir froid. Le médecin le regarde et ne dit rien. C'est l'homme qui rompt le silence.

- « Elle est condamnée ? »

Le médecin dit oui en opinant de la tête. Son sourire montre combien il souffre aussi, combien il est désemparé de devoir annoncer de telles choses. Il tapote l'épaule du mari et le laisse sur le parking.

L'homme rentre dans sa voiture et éclate en sanglots. Il conduit en pleurant jusqu'à chez lui. Il pleurera ainsi pendant deux mois.

La femme est devenue presque invisible sous toutes les machines qui l'aident à vivre … et maintiennent sa souffrance. Parmi tous ses orifices, seules les oreilles n'ont pas de tuyaux.

Elle râle. Cela fait des jours qu'elle râle ainsi. Son corps s'obstine à respirer, alors que c'est la machine qui lui envoie de l'oxygène. Son corps n'est plus qu'une ombre écrasée de technique.

Un dimanche matin l'hôpital a appelé l'homme. L'infirmière lui a dit qu'il valait mieux qu'il vienne car sa femme était faible. Il sait ce que cela veut dire.

Il fait chaud. Le soleil brille.

La femme râle sans arrêt. Elle marque parfois de longs arrêts. Elle meurt quelques instants puis se remet à vivre de souffrance. Ses yeux sont souvent vides. Il arrive qu'un éclair de lucidité les traverse. L'homme le sait, il le voit.

C'est le soir. Le soir la femme râle toujours.

L'homme est épuisé. Il a soif. L'infirmière lui demande ce qu'il compte faire. L'homme tergiverse. Il ne sait pas. L'infirmière reste avec lui. Il se décide :

- « Je vais faire comme tous les jours. Je vais lui dire au revoir et revenir demain ».

L'infirmière dit que c'est, selon elle, le mieux. L'homme va embrasser sa femme. Il pleure en disant : « Au revoir ma chérie ».

Il part vers vingt et une heure trente.

A vingt trois heures passée, chez lui, le téléphone sonne. C'est l'hôpital qui lui demande de venir. Il sait pourquoi. Il prend le volant, dans la nuit.

Un médecin africain l'accueille avec beaucoup de délicatesse. L'infirmière de nuit, africaine aussi, est très apaisante. Le médecin prend le temps de parler avec l'homme. Sa femme est morte peu de temps après qu'il soit parti.

Après un moment, l'infirmière accompagne l'homme dans la chambre.

Toutes les machines ont disparu. L'homme en est presque déstabilisé.

Le petit corps décharné est posé là, sur le lit. Le visage est figé de souffrance. Les yeux sont fermés, mais une paupière refuse de se baisser totalement. L'homme approche. Il touche les pieds de sa femme. Ils sont déjà tièdes. Il s'approche, donne un baiser, caresse les yeux. La paupière ne veut pas se fermer. Il s'assied et reste … Puis il se lève et part en ne quittant pas le corps de sa femme des yeux.

Elle est morte.

Il s'est écoulé exactement sept mois et dix jours entre le moment où l'on a annoncé à la femme qu'elle avait un cancer et ce jour où son dernier souffle s'est échappé.

Dans sa chambre l'enfant se réveille. Son père arrive. Il faut aller à l'école. L'enfant ronchonne … son père le regarde et lui parle un peu de sa tante. L'enfant écoute.

Son père lui dit qu'elle est morte et lui sourit en lui caressant la tête. L'enfant ne parle pas. Il regarde son père et finit par dire: « Et j'arrive même pas à pleurer. ».

Il ne pourra pas assister à la sépulture, ni aller au funérarium.

Il ne dira plus aucun mot sur le sujet durant de longues semaines.

Cela fait un mois que la femme est morte. L'homme, son mari, est assis dans le jardin, à la campagne, chez ses vieux parents. L'enfant, son neveu, joue dans un coin. Il est en vacances.

Il se rapproche de son oncle et s'assied en face de lui. Il commence à parler.

« Tu sais que Prisca est morte ? ».

Prisca est le nom de la chienne d'un voisin. Une grande chienne berger beauceron, race aussi appelée « bas rouge ».

« Non » répond l'oncle.

L'enfant se lance alors dans un récit détaillé :

« Prisca, elle a été malade. Un jour Guy (*son maître*) a vu qu'elle n'allait pas bien. Le vétérinaire a essayé de la soigner, mais elle n'allait pas bien. Elle n'arrivait pas à guérir. Elle restait dans son panier. Elle n'arrivait presque plus à marcher.

Un matin, Guy a vu que Prisca était morte dans son panier. Alors il l'a amenée dans son jardin. Jean Charles (*petit fils de Guy et ami de l'enfant*) et moi on était là.

Il a enterré Prisca. Sur la terre on a mis des billes et un petit ballon en souvenir. »

Il s'interrompt. L'homme se demande où l'enfant veut en venir. Il continue son récit.

« Quand on joue à la piscine avec Jean Charles on prend le petit ballon. Après on le remet sur Prisca en disant merci à Prisca de nous l'avoir prêté ».

L'enfant marque une pause. L'homme ne peut s'empêcher d'établir des parallèles. L'enfant reprend :

« Tu sais, Prisca, je crois que maintenant, où elle est, elle est bien ».

Sur cette phrase, l'enfant laisse son oncle et part pour jouer avec ses copains que l'on entend dans une maison voisine.

L'homme reste seul. Il se lève, va voir son vieux père, assis dans la cuisine de la maison. Il lui demande : « Sais-tu si Prisca est morte ? »

Le vieil homme lui confirme. Quand il rapporte ce que l'enfant vient de lui raconter, le vieux sourit et dit : « c'est bien ».

A la fin de l'après midi, l'enfant revient à la maison de ses grands parents avec plusieurs petits copains. Ils montent dans la chambre où son oncle est en train de lire. L'enfant rentre avec ses amis et demande à l'homme s'il peut leur montrer des photos prises par sa tante pour des expositions (elle était photographe) ainsi que son appareil photo.

L'homme s'exécute et l'enfant présente avec force détails ce que faisait sa tante, en précisant dès le commencement qu'elle est morte.

Ses amis écoutent … d'un œil attentif.

Hypothèse

Pour que ce qui traverse continue son chemin, il lui faut une passerelle

Je me souviens de la remarque d'un collègue éducateur spécialisé, alors que je travaillais dans un hôpital psychiatrique de jour : « La psychose (des malades) me traverse ».

C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à être travaillé par tout ce qui se rapportait au fait d'être traversé. Je me suis questionné sans fin sur ce que cela suscitait, sur la manière dont on pouvait (ou non) continuer à cheminer avec la trace laissée par ce qui avait traversé, sur ce qu'était cette trace : Une blessure ? Une cicatrice ? Un impact ? Un traumatisme ? Autre chose ?

Depuis mon premier emploi, j'ai toujours fait le choix de travailler dans le social. C'est donc sur ce qui traverse les travailleurs sociaux que je me suis spontanément penché. J'ai une vision large de ces travailleurs. Il s'agit, pour moi, autant des personnes travaillant dans ce qu'il est convenu d'appeler le sanitaire, le social, le médico-social, que des praticiens de l'éducatif, de l'enseignement, de la thérapie, etc.

Ces travailleurs œuvrent (le terme n'est pas neutre) sur la dimension humaine de l'être, et ce sous quelque angle que ce soit selon les spécialités.

Par exemple, un éducateur spécialisé au contact de femme accueillies dans un Centre Maternel, ou un infirmier psy dans un hôpital psychiatrique de jour, ou un éducateur dans un hôpital, ou un infirmier dans un établissement d'hébergement social ...

Ces professionnels sont traversés par de multiples choses que ceux pour qui et avec qui ils travaillent leur (r)envoient. Je prends un exemple personnel.

Quand « ça » fait écho

En psychiatrie, une de mes fonctions consistait à mener les entretiens dits de premier contact avec des patients[189].

Il s'agissait de s'entretenir avec la personne afin de lui présenter le projet de l'établissement, et d'écouter, de quelque manière que ce soit, son projet personnel afin d'apprécier si les deux projets paraissaient se rejoindre et si la personne pouvait, de mon point de vue, être accueillie dans l'établissement.

Je garde de ces entretiens des souvenirs d'une intense richesse : des rencontres avec des mutiques, des personnes ayant des comportements autistiques, ou d'autres pathologies encore, ne laissent pas indifférents.

J'ai été particulièrement marqué par l'importance des regards durant ces entretiens en tête à tête. Le patient est à la fois intimidé et étonné de n'être pas reçu en premier lieu par un médecin, comme il en a toujours eu l'habitude dans des établissements de soins. Sans parler

189 Pour des raisons tenant au projet de l'établissement ils n'étaient pas appelés patients mais stagiaires. Pour faciliter la lecture du présent travail, nous utiliserons le terme de patient.

de sa surprise de ne voir aucune blouse blanche et de ne pas toujours pouvoir distinguer, dans les couloirs, les patients et le personnel.

Une autre chose qui m'a marquée : le sentiment, chaque fois répété et toujours croissant, que tout ce que me racontait ces malades faisait écho en moi, et ce au sens propre, c'est-à-dire sans agencement intellectuel particulier de circonstance.

Leurs récits, même les plus à priori incohérents, résonnaient en moi et rencontraient toujours quelque chose qui se sentait concerné.

Je me posais alors la question : suis-je comme ces patients ? Est-ce que ce qui est appelé pathologie n'est, en fait, que quelque chose qui, les traversant, n'a pas trouvé de chemin, de passerelle, pour continuer ailleurs sa route et s'est donc arrêté, enkysté même, en eux ?

Chemin faisant, ma pratique se développant, je suis plutôt arrivé à la conclusion que la différence entre le réputé-malade et le réputé-non-malade est grande.

Si ces entretiens d'admissions résonnaient autant en moi c'est, me semble-t-il, plus par rapport à des échos profonds, liés à la perception de mes limites par rapport à ce qu'il est convenu d'appeler, dans mon contexte social, la normalité. C'était l'écho à ma « part de folie ».

En plus de ce qui traverse ou fait écho, il y a le fantasme, au sens où l'entendait Jacques Lacan[190].

Avec mon faible vocabulaire, je comprends que l'écho du refoulé est différent d'un sujet à l'autre. Le fantasme est comme un refoulé ultime.

La perception de la mort varie également d'un sujet à l'autre, puisque c'est bien de la mort qu'il s'agit dans l'énigme que je raconte. C'est par un travail à propos de la mort que j'aborde la question de la supervision. C'est à l'observation de ce qui fait mort que je me suis attaché.

Que faire avec ce qui fait mort ?

Telle est la question qui rythme, cadence, toute l'histoire toute l'énigme. [191]

---

[190] …/… Jacques Lacan … compare le fantasme à un « arrêt sur image » au cours d'une projection cinématographique. L'accent est ici mis …/… sur sa fonction défensive, visant à « geler » l'évocation d 'une scène violente, et au premier chef de l'angoisse de castration ; le fantasme névrotique constitue une tentative, à jamais infructueuse, pour répondre à l'énigme du désir de l'autre. Si diverses que soient les spécifications individuelles du thème, le but de l'analyse est de dégager le fantasme fondamental typique de l'analysant, sa place et son rôle dans la structure symbolique qui conditionne son mode de jouissance. …/…
PERRON Roger *Le Fantasme* In *Dictionnaire international de la psychanalyse* de Mijolla Alain (sous la direction de) *Grand Pluriel Hachette littérature* 2002/2005

[191] MARTIN Annick La crypte cassée Essai sur l'écriture postraumatique éditions Laber (Montréal Québec) 2010
Il y a plusieurs années, un médecin m'a fait entrer d'urgence à l'hôpital. A l'annonce du diagnostic, des émotions fortes et contradictoires m'ont envahie. D'une part, j'ai éprouvé du soulagement parce qu'un traitement allait être mis en place. J'allais pouvoir continuer à vivre ; D'autre part, la peur me submergeait. Je ne savais pas comment envisager l'avenir, comment composer avec une maladie de type chronique à l'évolution imprévisible. Il s'agissait pour moi d'un moment charnière. Quelque chose, dans mon existence, venait de basculer de manière définitive.
Quand j'écris et quand mes textes sont lus, je me sens de nouveau vivante, je me sens redevenir entière. L'écriture est pour moi une terre d'accueil ; Un espace de recomposition dans lequel la frontière entre mes fissures et mes forces s'estompe, où les pôles de ma personnalité s'allient, où mes fragilités et mes capacités travaillent de concert. L'écriture recueille les parties blessées en moi, leur insuffle une vie nouvelle, leur accorde un nouveau dynamisme. ...
Annick Martin / présentation de La crypte cassée …

Dans la triade composée par le moi, le ça et le surmoi, le ça [192] est à chaque fois en jeu lorsque l'on est traversé par un élément qui le rencontre et se confronte donc à la triade.

Pour prendre une image, il y a, en chant, une grande étrangeté lorsqu'une voix plus grave passe au dessus de la voix soprane. Bien que je ne sois pas assez mélomane pour en juger, il m'a été expliqué que Haendel était le grand spécialiste de cet effet.

De même dans la psychose, le trouble vient de ce que le **ça** passe au dessus du **moi**. La triade devient alors bancale, avec des dissonances troublantes pour les malades, et envoyant des échos également troublants aux soignants et à l'entourage du malade.

Tout ceci pour dire que le travailleur social, tel que défini précédemment, est touché par ce qui lui arrive, c'est-à-dire par ce qui le touche au sens littéral : ce qui vient en contact avec son corps psychique. Et cela arrive en provenance de chaque personne, malade ou autre, dont il prend soin, qu'il accompagne, qu'il soutient, qu'il écoute … selon ce qu'est son métier.

La question est donc de savoir ce qu'il peut faire avec ce que ces résonnances déclenchent ?

Au préalable une autre question est utile à ce niveau de la réflexion : Pourquoi devient-on travailleur social ?

Travailleur social : pourquoi ?

Le désir de travailler dans le social peut s'ancrer dans quelque chose du désir de la réparation. Il s'agit de désirer réparer quelque chose de l'Humain qui parait cassé, qui semble devoir être guéri, apaisé, etc.

Quelque part il s'agit de souhaiter œuvrer pour (re)donner vie aux autres et/ou à soi, simultanément peut être … sans parler de la fascination qu'il y a à se transformer en une sorte de ressusciteur imaginaire.

Ces désirs forment, en quelque sorte, le premier **risque** tant il est vrai qu'« il n'est pas pire tyrannie que de ***vouloir*** faire ***le bien des autres*** » (Kant). Il s'agit donc pour le travailleur social, et ce autant que possible, de mettre en œuvre tout ce qui pourra l'aider à se désintoxiquer de l'idéal. L'objectif est de laisser la place au sujet.

Se plonger dans le social, c'est aussi, en quelque sorte, vouloir se coltiner (à) la mort.

Pourquoi ?

Pour essayer de l'apprivoiser ? Pour tenter de la maîtriser et la maintenir à distance dans une position de soignant ? Pour la (dé)nier en s'en occupant sans arrêt ? …

---

[192] *Ca : En liaison avec le Moi et le Surmoi, le Ca (Es) est l'instance psychique dévolue aux pulsions et à la plus grande part des processus inconscients dans la seconde topique décrite par Freud en 1923. …*
PORTE Michèle *Ca* In Dictionnaire international de la psychanalyse de Mijolla Alain (sous la direction de) *Grand Pluriel Hachette littérature* 2002/2005

En tous les cas il semble que dans tout investissement social, au sens large, il y a une part de cela, de cette angoisse pour soi qui fait s'occuper de celle de l'autre. Si ce dernier ne meurt pas, ou va mieux, s'il meurt moins vite ou en souffrant moins à nos yeux (?) on a le sentiment de moins mourir.

La mort n'en reste pas moins insupportable, au point que certains préfèrent se la donner (si donner est bien le verbe qui convient ?) plutôt que de l'attendre.

Le travailleur social rêve d'œuvrer dans le sens de la vie, même celui dont le quotidien consiste à regarder sans arrêt la mort en face, par exemple en soins palliatifs où il s'agit aussi, malgré les apparences, d'accompagner la vie jusqu'à la mort.

Une association œuvrant dans ce secteur a choisi de s'appeler du bizarre sigle de JALMAV … ce qui veut dire *jusqu'à la mort accompagner la vie*. L'opportunité de la joliesse d'un tel nom peut se discuter, mais en tous les cas l'option est clairement posée.

Tout ce qui touche le travailleur social n'est pas forcement mortel ou morbide, mais dans cette monographie c'est bien à ce qui fait mort que je m'attache.

Enfin, il est, je crois, légitime de se poser une autre question : Quelle est l'attirance que ressent le travailleur social pour celui qu'il est censé aider ?

Je me demande si, au fond du désir de tout travailleur social, ne se trouve pas une attirance ou une fascination pour la marginalité sociale, ce qui est réputé être folie, différence, étrangeté, interdit, etc. ?

Quand « ça » fait mort

Pour revenir à l'énigme, il est donc question de ce qui fait mort et de ce que chacun fait avec cela.

Le regard que je porte par mon récit sur la démarche de supervision est un regard sur la mort pour aborder le travail de supervision.

Il s'agit en l'occurrence :

- soit de faire quelque chose avec cette mort qui traverse,
- soit de rester fasciné par elle[193].

La succession des situations racontées dans l'énigme amène autant de questions :

- Que font les médecins, les soignants avec les réactions que déclenchent ce qu'ils annoncent chez les malades (pathologies, traitements, interventions nécessaires, condamnations, etc.) ? Que font-ils avec ce qui les traverse inévitablement et avec ce que les malades leur renvoient ?

---

[193] MARTIN Annick La crypte cassée Essai sur l'écriture postraumatique *éditions Laber (Montréal Québec) 2010*

- Que font les malades avec ce qui les traverse quand les médecins et soignants leur annonce quelque chose ?
- Que font les proches de ces malades avec ce qui les traverse aussi avec ces annonces ?
- Parmi ces proches, comment réagissent les enfants avec ce qui les traverse ?
- Qu'est ce qui traverse le médecin ou le soignant quand il annonce à quelqu'un qu'il va mourir? Que fait-il avec ce que le malade condamné lui renvoie ou avec ce que l'entourage de ce malade lui renvoie ?
- Que fait l'agonisant de tout ce qui le traverse ? Que fait le médecin ou le soignant de ce qui le traverse au chevet de l'agonisant ? Et les proches de l'agonissant ?

Dans le cadre de ce travail, mon énigme pose les questions suivantes :

- Que fait le travailleur social quand il est traversé par ce qui fait mort ?
- Et que fait alors celui qui est en position de superviseur ?

C'est au cours de mon chemin professionnel, complété de mes expériences et réflexions personnelles, que je suis arrivé à la conviction de la nécessité de la supervision institutionnelle pour les équipes de travailleurs sociaux.

Il me semble que celui qui occupe la place de superviseur a pour mission de favoriser la circulation de ce qui traverse afin que cette chose ne s'enkyste pas dans la personne traversée, la tuant ainsi partiellement ou complètement, et ce plus ou moins rapidement.

Pour créer ce cours (au sens de cours d'eau), pour que le flot de ce qui traverse s'écoule et, donc, n'étouffe pas celui qui est traversé, le moyen privilégié est la parole. Je dis privilégié, car c'est de s'exprimer qu'il s'agit, et cela ne se fait pas que par la parole. Il y d'autres moyens. Le dessin par exemple. Néanmoins, la supervision institutionnelle privilégiera l'expression par la parole (sans que ce choix soit exclusif).

Pour que l'expression vive, celui qui s'exprime doit être **écouté** et par des interlocuteurs, c'est-à-dire des personnes qui ne seront pas que des écoutants, mais avec qui la parole s'échangera, circulera. Sinon le risque est, pour le parlant, de soliloquer et de ne donner qu'une version verbalisée de son enkystement.

Dans le cadre de la supervision institutionnelle un des interlocuteurs doit être celui qui favorise le chemin de traverse, c'est-à-dire celui qui favorise la continuation, l'échappée de ce qui traverse le racontant. C'est le rôle du superviseur.

Il ne s'agit pas pour lui de renvoyer, en risquant de le renforcer, ce qu'amène le récit du professionnel qui parle. Il doit au contraire favoriser la circulation du récit pour qu'il s'écoule.

La supervision apparaît ainsi comme la mise en place d'un chemin de traverse qui est en même temps un canal d'écoulement.

Le rôle de celui qui occupe la fonction de superviseur est donc, en particulier, de favoriser l'expression du parlant, des parlants, et de les aider à trouver leurs chemins de traverse au-delà d'eux même si nécessaire.

L'objectif est de leur permettre, autant que faire se peut dans une démarche institutionnelle, de sortir de la sorte de sidération dans laquelle ils peuvent se trouver face à une situation.

Il s'agit, comment dire ? De faire clairière ; de faire discerner et suivre les chemins de traverse ; d'apaiser les craintes ; d'écarter les épines ; etc.

Ceci dit, il ne faut pas confondre la fonction de superviseur avec celle de psychothérapeute.

Il doit toujours être rappelé aux participants à une supervision qu'ils ne sont pas là pour faire leur analyse personnelle, même si tout peut se dire. De même, et c'est un cadre supplémentaire pour ne pas la confondre avec une analyse personnelle, la supervision est mise en place pour le bénéfice des usagers, même si, atteignant son but, elle permet aussi aux professionnels d'être mieux, mais dans leur travail (si étant mieux dans leur travail, ils le sont aussi ailleurs, c'est bien, mais ce n'est pas l'objectif).

Le superviseur n'est pas un thérapeute. Il n'en est pas moins objet de transferts avec lesquels il doit faire.

Que dire sur le transfert ? Avec ce que j'ai vécu, ce que je vis, ce que j'ai appris en écoutant d'autres en parler, voilà ce que je retiens. Commençons par une (longue) citation.

Le transfert n'existe pas qu'en psychanalyse … Mais ce n'est pas le même savoir qui est mobilisé par la science et la technique, la religion et le mythe, ou par la psychanalyse. Au cours de l'analyse, l'analysant met le psychanalyste à la place de celui qui saurait sur son être : le sujet suppose que le psychanalyste connaît peut être la réponse et que, même s'il ne la connaît pas, il peut le conduire vers cette réponse. Le psychanalyste revêt la fonction du sujet supposé savoir …

Au cours des entretiens préliminaires, le rôle du psychanalyste est de mettre en place cette fonction. Ainsi, tout en préservant l'idée que le savoir peut être ébranlé, il amène le sujet à se confronter à l'énigme de ce qu'il est. Le transfert est l'appel au savoir résultant de cette confrontation. Ce phénomène se double de l'amour du savoir : l'analysant aime le savoir que détiendrait le psychanalyste et il a tendance à reporter cet amour sur le psychanalyste. Freud considérait cet amour de transfert comme étant de même nature que l'amour ordinaire : sauf que le psychanalyste n'en fait pas la même chose que le partenaire amoureux ! …

La position du psychanalyste consiste, en effet, à ne pas se laisser aspirer par la demande de savoir. Au cours de sa propre analyse il a appris ce qui, chez lui, est irréductible au savoir. Le paradoxe c'est que l'analysant loge la « supposition » du savoir qui le concernerait au point précis où le psychanalyste s'introduit comme « objection » au savoir. A son insu, l'analysant vise le point où l'analyste logerait sa singularité. L'analyse passe par cette expérience … dans laquelle la présence du psychanalyste est essentielle.[194]

En résumé, le transfert peut se définir comme le *lien affectif s'instaurant entre l'analysant et l'analyste dès lors que le premier rencontre une limite au savoir et suppose que le second posséderait ce savoir qui manque ; le psychanalyste oriente la cure sur cette limite, que sa*

194 REVILLION Marie et SAURET Marie Jean Entreprendre une psychanalyse ? *Les essentiels Milan 2002*

présence matérialise, se gardant bien de tenter d'effacer (par l'interprétation du transfert notamment) ce qui en constitue le ressort.[195]

Le transfert est donc, une histoire d'amour comme une autre. Une sorte de coup de foudre. Il noue quelque chose. Puisqu'il s'agit bien d'en faire quelque chose, le travail avec le transfert consiste à défaire des nœuds.

Le transfert peut aussi être décrit comme une sorte de mise en scène, une mise à ciel ouvert d'un objet qui est la cause du désir et qui n'existe pas.

La subtilité du travail est de maintenir le désir, qui fait vivre, qui fait vie, en « transférant le transfert » (c'est la notion de transcendance du transfert, soit un « transfert de transfert », élaborée par Jean Laplanche).

Il s'agit de ne pas mentir et de ne pas (faire) croire que celui (ou celle ou … autre) qui est l'objet du transfert a ce qui manque, peut combler. L'objectif est d'aiguiller le transfert pour que la parlant continue à désirer, mais pour vivre.

Se référer à la psychanalyse c'est savoir qu'elle sert à vider le « Sujet supposé Savoir » (selon la définition de Jacques Lacan). Tenir la place de superviseur en se référant à la psychanalyse c'est savoir que l'on doit aider à ré-aiguiller.

Le transfert est partout et tout le temps. Le but n'est pas de vouloir l'analyser de manière exhaustive (sinon on s'achemine assurément vers un gouffre). La constante question est plutôt de savoir comment travailler avec.

Le transfert va venir dans l'éprouvé de la rencontre. Il s'agit donc d'oublier tout ce que l'on sait pour écouter le sujet qui s'exprime.

Ainsi, tout commence, dans le cadre de la supervision (comme en d'autres situations d'ailleurs) par le transfert : Qu'est ce qu'un tel a mis en moi ? Qu'est ce que je fais en m'occupant de cette personne ? Qu'est ce que je fais du transfert ?

Le travail ne peut commencer qu'à partir du moment où le professionnel, le travailleur social en l'occurrence, accepte le transfert, où il accepte, en quelque sorte, de le regarder en face. Ensuite, il lui faut se rappeler régulièrement que la supervision se fait dans un cadre professionnel. C'est pourquoi le superviseur ne doit jamais, non plus, perdre l'équipe de vue : comment réagit-elle ? Comment faire travailler l'équipe sur ce que chaque membre amène ? Etc.

On pourrait dire que le transfert nous met dans l'embrouille. Le travail c'est de se débrouiller de l'embrouille sur le transfert. La supervision apparaît donc bien comme un travail sur le transfert.

Dans ce contexte, le superviseur doit d'autant plus affuter ses capacités d'écoute ; Il doit être une sorte d'art-isan de l'écoute. Il doit se ciseler des outils en conséquence, visant à ce que son écoute soit à la fois attentive, réceptive, apaisante, canalisante, écoulante si j'ose dire.

Une idée est souvent développée selon laquelle, pour bien écouter, il convient de prendre une certaine distance par rapport aux groupes et aux personnes. On parle de bonne distance.



195 ibid

Je pense que cela n'existe pas. La seule chose qui se passe, si l'on prend de la distance, c'est que l'on s'éloigne. Donc, vouloir prendre de la distance, c'est vouloir s'éloigner, ce qui peut être légitime, mais n'est pas adapté à la démarche de supervision.

Ce qui convient, dans le cadre de la supervision, c'est d'accepter ce que l'on ressent, même de dérangeant, et voir ce que l'on fait avec (ou sans, ce qui revient quelque part au même).

Nul ne peut se préserver du transfert. La seule question à se poser est de savoir ce que l'on en fait.

Quand la parole se dit, le superviseur doit se poser en une écoute aussi adaptée que possible. Il est difficile d'enfermer ces notions dans des mots. Il s'agit néanmoins pour lui de (res)sentir, de se laisser toucher d'où il est par ce qui traverse celui qui parle.

Cette écoute, ce ressenti favorise le déclenchement de ce je ne sais quoi qui fait que l'expression du parlant ne se réduit pas à une construction intellectuelle, abstraite.

Un des buts du superviseur est aussi de **permettre à la parole de circuler comme il l'entend** (c'est bien le cas de le dire) entre tous les membres de l'équipe institutionnelle présents.

Ce n'est pas de veiller à la véracité des choses qu'il s'agit. Il est sans importance de définir si ce qui est dit est plus ou moins vrai ou faux. Il s'agit de favoriser le touché juste, de faire que ça touche aussi juste que possible.

C'est pourquoi l'écoute est peut être le principal outil de l'art en supervision. Comment écouter ? Comme l'a expliqué Freud avec sa formule *Gleichschwebende Aufmerksamkeit* de façon flottante, comme c'est souvent mal traduit en français. Les germanophones compétents (ce qui n'est pas mon cas) préfèrent parler d'écoute en suspend. Le qualificatif de flottant revient néanmoins souvent.

… L'écoute peut s'entendre comme la relation qui unit un patient et son psychanalyste, chacun étant dans une position d'écoute par rapport à l'autre.

Du côté du psychanalyste, le patient est placé dans une situation unique, différente de la vie ordinaire : écoute dans le silence (le silence est une ouverture sur l'inconscient), écoute qui ne privilégie pas le contenu des paroles, écoute de la voix, écoute du corps et des affects qui s'expriment à travers lui. La disponibilité de l'analyste aux effets de la voix est amplifiée par le fait d'être « flottante », non infléchie par les exigences du dialogue, de la réplique, de la joute des idées, de la politesse …

L'écoute analytique s'accompagne d'une attitude d'accueil - dite bienveillante - qui s'abstient de toute évaluation critique et de jugement. Cette écoute donne un espace au patient où il peut, hors de la confrontation visuelle, déployer son imaginaire à travers ses associations libres. L'écoute du psychanalyste lui garantit la présence de l'Autre, ce qui le renvoie à l'altérité primordiale et à toutes ses figures successives. …[196]

Cette notion d'écoute flottante est utilement complétée par quelques propos sur la notion d'attention également flottante.

Il s'agit de l'état dans lequel doit se trouver le psychanalyste à l'écoute de son patient durant la séance. Il correspond en miroir à l'association libre qui est demandée à ce dernier.

---

196 CASTAREDE Marie France Ecoute In Dictionnaire international de la psychanalyse de Mijolla Alain (sous la direction de) *Grand Pluriel Hachette littérature* 2002/2005

On peut en trouver les prémices dans la remarque que Freud fait à propos de l'élaboration secondaire du rêve et de l'attitude que doit observer son interprète :

« Négliger dans tous les cas la cohésion apparente du rêve comme suspecte et accorder aux éléments clairs et aux éléments obscurs la même attention » (1900a, chap. VI, IX) …

L'attitude ainsi prescrite à l'analyste a été considérée comme l'un des éléments constitutifs du cadre de la cure. Associée à la « neutralité » elle s'est également vue rapprochée de l'écoute par cette « troisième oreille » que décrivait Theodor Reik. Suspension du jugement, abolition de ses résistances internes et de toute censure personnelle, il va de soi que seule une psychanalyse préalable peut en assurer le maintien. Dans cet état particulier, identifications et projections doivent pouvoir flotter librement …[197]

Comme pour le psychanalyste, la matière du superviseur réside donc en ce qui est raconté.

Le risque est de décortiquer ce qui est dit, comment c'est dit, etc. et d'oublier de se laisser toucher part ce qui est raconté. Ainsi, une des fonctions du superviseur est de permettre que CE soit dit.

Le superviseur se doit, selon moi, d'être est une sorte d'écoutant multiple, selon la définition de l'écoute qui vient d'être posée.

Il s'agit bien d'une écoute adaptée, neutre mais empathique, active mais égale à l'égard de tous et chacun, tout en étant distanciée. Il s'agit d'écouter pour entendre au mieux, et ce tout un ayant un art consommé de l'exercice afin de ne jamais bloquer l'écoulement de la parole, car il s'agit d'être convenablement traversé par elle.

Ce type d'écoute est subtil. Il n'est pas sans difficulté. Il convient de ne pas mettre d'obstacle afin d'entendre, de recevoir, tant ce qui vient du groupe et le traverse que ce qui vient du racontant.

Les interactions doivent tout autant toucher le superviseur que les effets des mots prononcés sur les uns et les autres.

L'écoute est portée sur le groupe. Le superviseur a un rôle de consolidateur d'équipe, en même temps que d'apaiseur individuel pour chacun des membres de ladite équipe.

L'implication du superviseur consiste, avec ce qu'il a perçu et continue à percevoir, à repérer et poser tout ce qu'il jugera opportun afin de permettre la construction de la passerelle.

Cette dernière doit servir à ce que ce qui a traversé le(s) parlant(s) continue son chemin, voire le termine, et ne stagne pas, en quelque sorte, dans celui qui a été touché (le raconteur, le parlant) et l'ensemble de l'équipe.

L'objectif est bien que celui qui est touché, traversé, ne conserve pas en lui ce qui fait tourment et qu'il puisse continuer à exister tout en pouvant regarder ce qui l'a touché mais devient de moins en moins dangereux, puisqu'il a continué son chemin par la passerelle construite à partir de la supervision.

[197] DE MIJOLLA Alain Attention également flottante In Dictionnaire international de la psychanalyse de Mijolla Alain (sous la direction de) *Grand Pluriel Hachette littérature* 2002/2005

Le raconteur n'est alors plus un point d'impact, il est quelqu'un que quelque chose à touché, frôlé, violement peut être, mais de cela il est possible de faire autre chose. Alors qu'en gardant le projectile en soi, rien n'est possible, sinon de finir par être dévoré par lui.

Le parallèle entre mon énigme et la démarche de supervision s'éclaire ici.

Etre dans la mort signifie que, d'une manière ou d'une autre, la mort est en soi. Rester avec la mort en soi, c'est, peu ou prou, souhaiter mourir.

Faire deuil c'est souhaiter continuer à vivre malgré l'impact de l'évènement mort, quelle que soit la manière dont on a été touché par lui.

Une solution est de nier que la mort existe. Cette solution, quelle que soit la forme qu'elle prenne, est un dénie.

Une autre solution est de souhaiter continuer à vivre tout en sachant que la mort, elle aussi, continue à exister.

Donc, pour continuer un chemin où la vie ait sa place, il s'agit, en quelque sorte, de permettre à la mort qui reste en soi de trouver le chemin de traverse pour continuer sa propre route. Le passage de la mort laisse sa trace, mais cette trace sera constitutive de l'appareil de vie, si je puis dire, et non plus de la présence de la mort.

De la même manière, ce qui touche dans une équipe professionnelle doit trouver, par le travail de ladite équipe et avec un superviseur institutionnel, le chemin d'un ailleurs pour que l'équipe, elle, trouve celui de la continuation vivante.

Ce rôle de contributeur à la construction d'une passerelle est, selon moi et dans le contexte de mon récit, ce qui définit le mieux le rôle du superviseur.

Un des angles de perception de cette histoire est celui de l'enfant, traversé par l'événement de la maladie et de la mort de sa tante. Cet enfant, face aux événements, semble avoir à sa disposition plus de recours que son oncle, le mari de la femme condamnée à mort par la maladie.

Disons plutôt que l'enfant s'autorise à aller jusqu'au bout de ce que ses recours permettent. Un de ces recours est le jeu, la mise en scène : *On dirait que …*

Tout se passe comme si la plasticité psychique de l'enfant était telle que son appareil psychique pouvait, en quelque sorte, reprendre forme plutôt que de se détruire ou se déchirer comme ce semble être le cas pour celui de l'adulte.

Par l'histoire de la chienne, l'enfant trouve une sorte d'objet, de personnage transitionnel, qui lui permet de jouer (à) la mort de sa tante pour lui faire continuer son chemin.

C'est ainsi qu'il construit sa passerelle pour que le traumatisme continue à s'écouler et ne s'enkyste pas en lui. L'enfant a une sorte de capacité surnaturelle, par rapport à l'adulte, à être le superviseur de lui-même, grâce au jeu, à la souplesse d'imagination, au *On dirait que …*

Ce qui l'a traversé, la mort de sa tante, laissera d'inévitables traces chez l'enfant, comme un flot creuse la terre et la pierre et laisse sa trace, même quand la sécheresse a fait que l'eau s'est évaporée. Mais ces traces deviennent regardables à partir du moment où l'événement est rejoué et où les choses sont ainsi (re)dites.

Le jeu du récit est, pour l'enfant, une aide à la mise en mots. Il met en scène. Il théâtralise. Sa force de vie, sa capacité à mettre en marche ce qui peut aider à résilier est, là aussi, extrêmement souple, mobile, adaptable donc.

Il semble que l'élasticité psychique de l'enfant favorise une adaptabilité. Au moment de l'annonce de la mort de sa tante, par exemple, l'enfant est touché, traversé, mais les choses paraissent aller singulièrement vite en lui pour reprendre finalement forme viable. On pourrait presque parler de *génie créateur de vie* de l'enfant.

L'oncle, l'adulte, a, par contre, perdu cette capacité. Il apparaît comme épaissi et raidi par un trop plein de pensées, d'images, d'analyses, d'interprétations, d'histoires, d'histoires d'histoires, etc. Il ne sait plus jouer. Il parait relever d'une sorte de sclérose.

L'enfant, par son récit, lui ouvre en quelque sorte une porte par laquelle il pourra suivre le chemin qu'il choisira, et qui ne sera pas le même que celui de l'enfant.

Les enfants, quand ils ne sont pas détruits, assument leurs peurs : ils pleurent, crient, se terrorisent, etc. Ils assument les grandes peurs symboliques qui les construisent (le loup ou autre). Ils jouent quasiment en permanence, y compris à avoir peur. Tout se déroule chez eux en activité et en intensité.

Les enfants ne s'encombrent pas d'empathie excessive ni de principes. Quand, chez autrui, quelque chose empêche la vie, ils évitent cette personne autant qu'ils le peuvent. Sinon ils en tirent les conclusions qui s'imposent : il est triste, il est énervé, il fait peur, … il me faut donc l'éviter autant que possible.

Les enfants apparaissent comme dans une sorte de toute puissance vers la quête de ce qui est indispensable (inévitable sous peine de mort, si j'ose dire) à leur développement vital, à leur force vitale. C'est pourquoi ils peuvent *bouffer* l'énergie vitale d'adultes trop faibles, n'ayant pas assez de force vitale à partager (cela se voit chez des mères, mais pas seulement).

Mais face à des adultes figés, traumatisés par un événement au point d'être, en quelque sorte, tétanisé, dans l'impossibilité de reprendre une marche de vie, un chemin, de vie, l'enfant peut, au contraire, être le redéclencheur des forces vitales chez l'adulte blessé. C'est ce qui se passe dans, l'énigme, racontée dans ce travail.

L'enfant de cette histoire, comme tout autre qui ne se retrouve pas privé de force vitale, dit et pense spontanément face à autrui : tu es là pour moi.

Si l'enfant considère que *Tu* n'est pas là pour *Lui* (l'enfant) c'est de Sa faute (à *Tu*).

Dans cette logique, tout se passe comme si l'enfant trouvait très rapidement un substitut, face à ce qui le traverse, pour continuer sa vie d'enfant et de futur adulte. Il n'hésite pas à jouer de sa *pensée magique* pour ce (se) faire (*On dirait que ; On va dire que ; Et si …).*

Un adulte peut a peu prêt tenir debout, en assumant ses trous, s'il a été enfant assez longtemps.

Tuer l'enfant trop tôt, tuer le temps nécessaire à l'enfance dans une vie, c'est faire croire à l'enfant que les choses peuvent ne pas arriver, que l'adulte a le pouvoir de changer le cours des choses (arrêter la peur, la mort, l'angoisse, par exemples).

Faire cela c'est aussi empêcher l'enfant de rejouer ce qui doit l'être.

Ainsi, dans l'énigme, l'oncle de l'enfant aurait pu lui dire qu'il ne faut pas parler des morts, qu'il est mal de comparer une morte avec une chienne, qu'il faut respecter la mémoire de la morte, que l'attitude de l'enfant n'est pas convenable.

Il aurait pu au contraire surjouer ce que l'enfant amenait, mais avec son ton propre. Il aurait ainsi pu se lancer dans le détail de la description de la mort, de l'incinération, de ce qu'est un corps mort, tant celui de la chienne que celui de la tante ; il aurait pu insister sur le réalisme, la vérité, mais sans se soucier de ce dont l'enfant avait besoin.

Dans tous les cas, il n'aurait pas accueilli ce que l'enfant amenait.

En vérité, il a été à ce point saisi par le récit de l'enfant qu'il n'a rien su lui en dire. L'enfant a ainsi pu mener son histoire à sa guise.

C'est avec son vieux père que l'homme, l'oncle de l'enfant, à permis à l'histoire racontée par ce dernier de continuer son chemin en lui. Ce faisant, il a également permis à d'autres choses bloquées depuis la mort de sa femme de commencer à être ébranlées.

En empêchant un enfant de dire ce qu'il a à dire, de jouer ce qu'il a à jouer, on l'éjecte, en quelque sorte, de son enfance et on le projette d'emblée de la pensée adulte, où il se perdra.

Sans compter la réaction de culpabilité qui, chez l'enfant, se transformera en une angoissante interrogation : Tout ce qui arrive est de ma faute. Pourquoi ?

Si l'enfant ne joue pas, n'invente pas d'histoires, n'empile pas d'histoires comme il le fait avec les cubes, s'il est raisonnable comme un adulte, s'il s'interdit de confondre sa tante morte avec une chienne également morte, il est en danger car propulsé dans un monde adulte qui n'a pas de sens pour lui.

L'adulte de son côté ne dispose plus, psychiquement, de cet outillage magique dont dispose l'enfant.

Un des principaux rôles du superviseur institutionnel de travailleurs sociaux consiste, en quelque sorte, à bricoler avec des adultes sur les modèles laissés par leurs enfances, à utiliser des outils laissés par ces enfances. L'adulte utilise en effet l'étayage à l'enfance pour se reconstruire, à conditions que ces étais n'aient pas été détruits.

Quand ils disposent de ces étais, les adultes peuvent retourner quand nécessaire à ces références ancrées dans l'enfance.

Dans un groupe de travailleurs sociaux, celui qui tient le rôle de superviseur institutionnel doit, dans son écoute, (re)permettre l'utilisation par ceux qui parlent de ces étais.

Au début de toute démarche souhaitée de supervision une seule question doit se poser : Quel est l'objet de cette supervision ?

Sans réponse claire, le risque est grand que soit résolues des questions touchant exclusivement l'équipe professionnelle, en excluant les usagers.

Ensuite, on peut se poser une autre question : Pour qui est souhaitée la supervision ?

Si la réponse n'est pas : Pour les usagers ; il faut que l'équipe se demande ce qu'elle cherche vraiment. En effet, elle ne doit pas confondre la supervision avec toute autre démarche, individuelle ou de groupe.

Une fois cela posé, le superviseur doit se poser en écoute (si j'ose dire) tout en étant conscient que c'est dans et par le transfert que les choses se joueront. Tout comme un analyste, la notion de « maniement du transfert » (Freud) sera déterminante pour le superviseur. Il s'agit, en quelque sorte, de sa part dans le travail qui se met en place dans l'équipe de professionnels.

Dans le même temps, le superviseur doit veiller à ce que la descente dans le creux des douleurs narcissiques, chez les professionnels, soit supportable. La blessure narcissique doit rester vivable. Il doit mettre en œuvre si nécessaire ce qui peut soutenir narcissiquement quand s'opère la descente dans le gouffre castrateur, pour que la passerelle de vie ne soit pas obstruée.

Il se pose alors avec des outils complémentaires qui se déclinent autour du holding (et holding du holding) de Winnicott, de la fonction Alpha de Bion, avec les éléments concernant la métabolisation.

Comme l'explique Claude Allione [198] il s'agit en quelque sorte de laisser les choses se déconstruire, tout en veillant (c'est la place de la compassion selon lui) à ne laisser personne s'écrouler.

La supervision peut alors, aussi, se définir comme un temps d'élaboration dans l'après coup.

Ainsi, accepter d'occuper la fonction de superviseur, c'est vouloir abandonne radicalement la position de maîtrise. Le métier consiste à accompagner les membres d'un groupe afin qu'ils trouvent ensemble leur chemin.

---

[198] ALLIONE Claude La part du rêve dans les institutions, supervisions, régulations et analyses des pratiques *Fougères Encre Marine 2010*

Bibliographie

AGNEL Aimé Jung la passion de l'autre *Les essentiels Milan 2004*

ALLIONE Claude La part du rêve dans les institutions, supervisions, régulations et analyses des pratiques *La parole en acte Encre Marine 2005/2010*

CARALP Evelyne Les maladies mentales nommées folie *Les essentiels Milan 1999*

MARI Jean Paul Sans blessures apparentes *Robert Laffont 2008*

MARTIN Annick La crypte cassée Essai sur l'écriture postraumatique *éditions Laber (Montréal Québec) 2010*

MIJOLA (DE) Alain (sous la direction de) Dictionnaire international de la psychanalyse *Grand Pluriel Hachette littérature 2002/2005*

REVILLION Marie et SAURET Marie Jean Entreprendre une psychanalyse ? *Les essentiels Milan 2002*

ROUZEL Joseph La supervision d'équipes en travail social *Dunod 2007*

SAURET Marie Jean Freud et l'inconscient *Les essentiels Milan 1999*

SAURET Marie Jean LAPEYRE Michel Lacan le retour à Freud *Les essentiels Milan 2000*

SIBONY Daniel Entre-deux l'origine en partage *La couleur des idées Seuil 1991*

www.psychasoc.com/



Le pont

photo ***Claire Hibon***

(1966-2009)



L'ascension vers l'empyrée
Hieronymus van Aken *dit* ***Jérôme Bosch***
*(v. **1453** – v. **1516**)*
Palazzo Ducale Venise

Benoît Hibon

L’enfant, la morte et la chienne

Résumé

Une femme apprend sa maladie. Elle lutte. La maladie et la mort gagnent. Son homme est toujours présent. Il l’accompagne sur ce chemin immuable. Un enfant est aussi présent. Il assiste de là où il est.

Plus tard, grâce à une chienne, l’enfant peut raconter. Il montre à l’homme par où lui, l’enfant, continuera son chemin avec cela. Du même coup il propose à cet homme de suivre aussi son propre chemin.

L’enfant a ouvert une passerelle. Les chemins peuvent continuer à se faire.

Dans une équipe de travailleurs sociaux est amené tout ce qui touche. Il s’agit d’écouter pour permettre que soient construites des passerelles permettant à chacun(e) de continuer son chemin.

C’est cette élaboration que facilite le superviseur institutionnel : permettre que ce qui bloque se dénoue et qu’un chemin se continue.

Mots clefs

Mort

Récit (raconter)

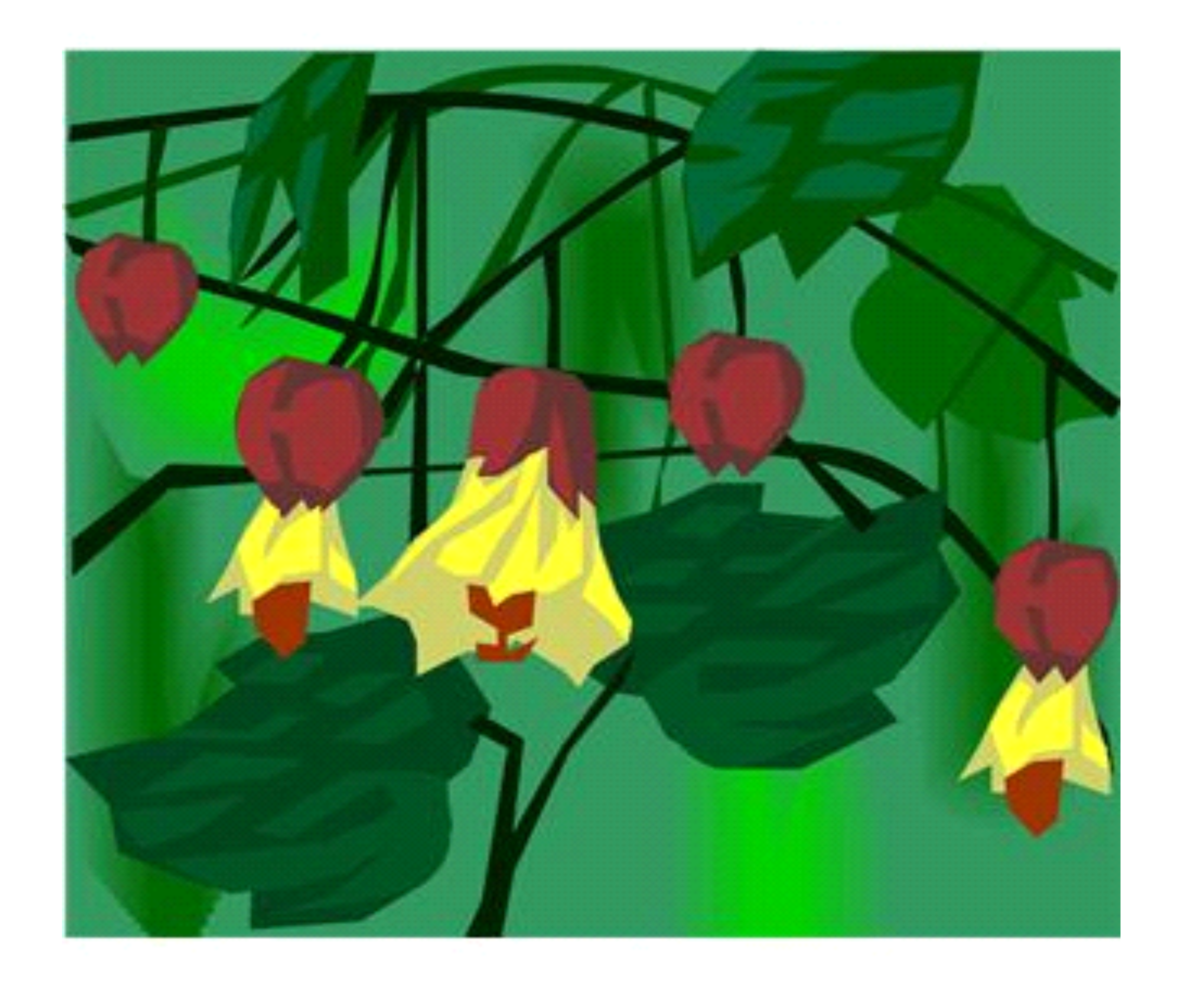
Passerelle

Chemin

Continuation (continuer)

Françoise GROUSSET

D'elle(s) à elle,
la transmission du féminin.



X[ème] Promotion Supervision d'équipes de travailleurs sociaux
2010-2011

INSTITUT EUROPÉEN PSYCHANALYSE ET TRAVAIL SOCIAL
MONTPELLIER

Intervenant dans un centre de formation de moniteurs éducateurs, j'ai parfois eu affaire à des jeunes femmes pour lesquelles « la relation à la mère » ne s'avérait pas être exactement un long fleuve tranquille.
Je pense notamment à celle-ci dont la mère, de façon récente et à la suite d'un grave accident de la route, s'était retrouvée dans le coma puis à son réveil avait perdu certaines de ses capacités motrices. Alors qu'elle avait pu assez rapidement récupérer toutes ces capacités, il n'en restait pas moins, du fait, peut-être, d'une procédure de divorce faisant suite à ces événements et d'une conduite plus empreinte, semble-t-il, d'insouciance, qu'elle paraissait désormais aux yeux de sa fille, fragile, marquée psychiquement. Si bien que cette jeune femme avait le sentiment qu'au sortir de l'adolescence, au moment même où elle aurait aimé pouvoir être dans l'échange avec sa mère, elle l'avait en quelque sorte perdue.
Je pense aussi à cette autre jeune femme qui, dans le cadre de son stage, avait joué à un drôle de jeu avec la structure qui l'accueillait, faisant croire à tous, alors qu'il n'en était rien, que sa mère venait d'être hospitalisée et se débattait entre la vie et la mort.
Et enfin à cette dernière qui voulait absolument faire un stage dans une structure recevant de toutes jeunes mères avec leur enfant. Et qui a pu dire qu'elle avait appris, il n'y avait pas très longtemps, que sa mère, toute jeune femme, alors qu'elle était enceinte de sa soeur aînée, avait voulu se suicider.
Des jeunes femmes s'interrogeant bien sûr sur leurs mères, mais aussi, à travers cela, sur elles-mêmes et sur le féminin.

D'un livre de poèmes, qui était à ma mère et que j'ai conservé, j'ai extrait celui qui suit. Il est sans doute le plus connu:

CHUCHOTEMENTS

Cendrillon! Cendrillon! La chambre est toute noire,
Laisse ton dé glisser du bout de ton doigt las.
Tu n'y vois plus, ton fil chemine de mémoire.
Pique-moi ton aiguille au bord du canevas.

Roule tes écheveaux et, repoussant ta chaise,
Viens te mettre à genoux pour te chauffer les mains
Devant les champs de l'âtre où, dolente, la braise
Berce d'ardents pays murmurants et lointains.

Vois les esprits du feu font et défont leurs villes
Et leurs châteaux plaintifs derrière les chenets.
Regarde, les yeux lents et le cœur immobile,
Se quereller les pieds de flammes des follets.

Laissez l'ombre noircir, n'apportez pas la lampe.
La nuit trace à tâtons des formes sur le mur,
Au reflet du foyer qui clignote, qui rampe,
Volette, se poursuit sur le plafond peu sûr.

Les fileuses de sorts silencieux, les fées
Obscures sortiront de tous les petits coins
Pour tramer sur le sol les routes étouffées
Des jours mystérieux qu'elles ont vus de loin.

Et les songes errants qu'effrayait la journée
S'en reviendront hardis de tous leurs bois perdus,
Battre mon cœur de leur aile désordonnée
Et mes yeux où personne alentour ne voit plus.

Au chant vague du feu la bûche et la bûchette
Filent un fil qui tremble et ne l'achèvent pas.
C'est l'heure où l'espérance à voix faible chuchote…
Laissez mon cœur entendre, elle parle si bas.

Marie Noël (Les chansons et les heures)

Et cela me ramène à mon enfance et à la lecture des contes de fées. Il m'est arrivé que l'on m'offre (une de mes tantes, sœur de mon père) l'histoire du Petit Chaperon Rouge. Je ne l'ai pas du tout aimée. Elle me désespérait et me remplissait de colère et de tristesse. Qu'y lisais-je? Je lui ai préféré, de loin, l'histoire de Peau d'Âne. Cette princesse qui était si belle et qui devait vivre cachée sous une peau d'âne. J'ai été sensible, aussi, mais plus tard, il me semble, à l'histoire de Cendrillon.
Tous ces contes ont trait à la féminité.

Que me racontait-on au travers du Petit Chaperon Rouge?
Était-ce seulement l'histoire d'une petite fille désobéissante qui, oublieuse des recommandations que lui avait faites sa mère, répondait aux questions du loup, lui donnait tous les détails qui lui permettraient de trouver la maison de sa grand-mère, et lui offrait l'occasion de les dévorer, elle et sa mère-grand?
« Le loup ne se contente pas d'être le séducteur mâle [nous dit Bruno Bettelheim], il représente aussi les tendances asociales, animales qui agissent en nous. En oubliant les principes vertueux qui veulent que l'on « marche tout droit », comme le devoir l'exige, le Petit Chaperon Rouge retourne au stade oedipien de l'enfant qui ne cherche que son plaisir. En suivant les suggestions du loup, elle lui donne également l'occasion de dévorer sa grand-mère. Et quand le loup la dévore à son tour, elle est « justement » punie d'avoir tout fait pour éliminer une figure maternelle. »[1]

Sans doute étais-je soulagée de l'intervention du chasseur qui délivrait la petite fille et sa grand-mère.
« Très différent du petit Chaperon Rouge qui cède aux tentations de son ça et qui, ce faisant, trahit sa mère et sa grand-mère, le chasseur, lui, ne se laisse pas emporter par ses émotions. Sa première réaction, quand il trouve le loup couché dans le lit de la grand-mère, est de dire: « C'est ici que je te trouve, vieille canaille! Il y a un moment que je te cherche!… » et il s'apprête à tuer le loup. Mais son moi s'affirme, malgré les

[1] Psychanalyse des contes de fées - Pluriel.

sollicitations du ça, et il comprend qu'il est plus important d'essayer de sauver la grand-mère que de tuer le loup dans un mouvement de colère. Il ouvre donc le ventre du loup en se servant de ciseaux, avec le plus grand soin, et libère ainsi le Petit Chaperon Rouge et sa grand-mère. »

Ce qui ne m'empêchait pas pour autant d'être navrée, qu'à la fin du conte, le loup soit tué. Même si cela peut sembler tout à fait illogique.
« En dépit de sa première réaction, le chasseur ne tue pas le loup tout de suite. Dès qu'elle est sauvée, c'est le Petit Chaperon Rouge qui a l'idée de remplir de pierres le ventre du loup, « et quand il se réveilla et voulut bondir, les pierres pesaient si lourd que le loup resta mort et s'affala sur le coup ». C'est nécessairement le Petit Chaperon Rouge elle-même qui doit décider spontanément du destin du loup et qui doit se charger de l'éliminer. Si elle veut assurer sa sécurité pour l'avenir, elle doit être capable toute seule de se débarrasser du séducteur, elle doit sentir qu'elle a surmonté sa faiblesse. »

Peut-être puis-je trouver, aujourd'hui, un début de réponse dans le fait suivant:
« Le conte a une autre bonne raison de ne pas faire périr le loup au moment où on lui ouvre le ventre: c'est que ce conte de fées, comme tous les autres, doit mettre l'enfant à l'abri de toute angoisse inutile. Si le loup mourait de sa « césarienne », les auditeurs pourraient croire que l'enfant tue sa mère en sortant de son corps. Mais si le loup survit à l'opération et ne meure que parce qu'on a rempli son ventre de lourdes pierres, il n'a aucune raison d'être angoissé à propos de la naissance. »

Un loup à la fois homme et femme! Il est possible que se niche en partie là, cachée, la clef du mystère. Je ne sais pas.

J'ai préféré en tout cas en matière de loup, la légendaire louve romaine qui nourrit, allaita, les jumeaux Romulus et Rémus lorsque leur berceau s'échoua sur le bord du Tibre; ou bien le personnage de Mère Louve qui dans Le Livre de la Jungle de Rudyard Kipling accueille le petit Mowgli ainsi:
« *- Est-ce un petit d'homme? Dit Mère Louve. Je n'en ai jamais vu. Apporte-le ici.*
Ce que s'empresse de faire Père Loup:
Un loup accoutumé à transporter ses propres petits, peut très bien, s'il est nécessaire, prendre dans sa gueule un œuf sans le briser. Quoique les mâchoires de Père Loup se fussent refermées complètement sur le dos de l'enfant, pas une dent n'égratigna la peau lorsqu'il le déposa au milieu de ses petits.
Et Mère Louve l'accepte déjà:
- Qu'il est mignon! Qu'il est nu!...Et qu'il est brave dit avec douceur Mère Louve.
Elle est prête à le défendre au péril de sa vie:
Le rugissement du tigre emplit la caverne de son tonnerre. Mère Louve secoua les petits de son flanc et s'élança, ses yeux, comme deux lunes vertes dans les ténèbres, fixés sur les yeux flambants de Shere Khan.
- Et c'est moi, Raksha (le Démon), qui vais te répondre. Le petit d'homme est mien, Lungri, le mien, à moi! Il ne sera pas tué. Il vivra pour courir avec le Clan; et, prenez-y garde, chasseur de petits tout nus, mangeur de grenouilles, tueur de poissons! Il te fera la chasse, à toi!... Maintenant sors d'ici, ou, par le Sambhur que j'ai tué - car moi je ne me nourris pas de bétail mort de faim, - tu retourneras à ta mère, tête brûlée de jungle, plus boiteux que jamais tu ne vins au monde. Va-t-en!
Si bien que Père Loup en reste stupéfait:

Il ne se souvenait plus assez des jours où il avait conquis Mère Louve, en loyal combat contre cinq autres loups, au temps où, dans les expéditions du Clan, ce n'était pas par pure politesse qu'on la nommait le Démon.
Et que Shere Khan abandonne la partie:
Il aurait pu tenir tête à Père Loup, mais il ne pouvait s'attaquer à mère Louve, car il savait que, dans la position où elle se trouvait, elle gardait tout l'avantage du terrain et qu'elle combattrait à mort. Aussi recula-t-il hors de l'ouverture en grondant; et quand il fut à l'air libre, il cria:
- Chaque chien aboie dans sa propre cour. Nous verrons ce que dira le Clan, comment il prendra cet élevage de petit d'homme. Le petit est à moi, et sous ma dent il faudra bien qu'à la fin il tombe! »
Des louves mères et, pour moi, enfant, des mères toutes bonnes.

J'ai dit, plus avant, face au Petit Chaperon Rouge, ma préférence pour Peau d'Âne. Qu'en était-il pour moi à cette époque-là?

Selon Claire Squires: « La mère des débuts protègerait sa fille de la séduction paternelle et guiderait aussi sa fille vers la découverte de sa propre féminité. »[2]

Si je regarde, à présent, ce conte avec mes yeux d'adulte, je m'aperçois que:

Le père de Peau d'Âne est « un roi, le plus puissant qui fût sur la Terre » et seul « comparable à soi ». Il jouit des hommes comme des biens. Son épouse, qui est « son aimable Moitié, sa Compagne fidèle » s'accommode de n'être qu'une partie aimée de son mari et profite de l'allégeance de celui-ci à son image pour être certaine de sa puissance. Ils n'ont qu'une fille, née de « leur tendre et chaste hyménée », si bien que la maison du roi quittera la lignée patrilinéaire. « *Deux raisons* [nous affirme Sylvie Delom] *qui font retour dans le Réel de cette enfant avec la proclamation du désir incestueux de son père*. »[3]
Dans le palais abondent les biens les plus précieux, manne qui n'a pas de fin, car un âne produit des écus et des louis en place de ses ordures. Il ne manque rien. Cet animal, « la bête la plus laide qu'on puisse avoir après le loup », est installé « au lieu le plus apparent », « injustice qui surprend ».

Puis, la reine meurt. « *C'est la mort de la mère, et l'amour incestueux du père qui font la dimension du Réel de l'héroïne. Mais ces deux parents entretenaient des rapports au monde pervers* ». La reine fait promettre au roi avant sa mort que, s'il lui prend de vouloir se remarier quand elle ne sera plus, il ne donne sa foi qu'à une femme « plus belle, mieux faite et plus sage » qu'elle. Promesse qu'il fait sans prendre le temps de la réflexion dans le registre de la démonstration parfaite. Promesse qu'elle demande parce qu'elle souhaite rester la seule femme pour lui et sait qu'il n'y en aura pas d'autres, étant donné ses appas. « *On comprend que leur fille devienne le seul objet des attraits de ce père, qui n'a d'autre perspective que de la choisir comme épouse lorsque sa jouissance est remise en scène pour la recherche d'attraits supérieurs à ceux de son épouse décédée!* »
Le roi devient prince chaque fois qu'il est question pour lui de son sentiment concernant son remariage: « *une désignation qui annule la différence de génération entre lui et la*

---

[2] Mères et filles La menace de l'identique - puf.
[3] Contes, familles et thérapies: si la clinique m'était contée - érès.

princesse qu'il désire! Ce Réel du lien incestueux ne peut-il être renvoyé à la confusion qui présida à la naissance de Peau d'Âne? Car si celle-ci est la fille du roi, lui ne parait pas être son géniteur. » Est-ce à cause de cet écart que le casuiste de la maison du roi « jugea que le cas se pouvait proposer »?

Peau d'Âne, d'abord triste, se laisse conduire par sa marraine, mais, seule, face à son père, sa confusion grandit. A la première robe qu'il lui donne, « de joie et de douleur l'Infante pénétrée ne sait que dire, ni comment se dérober à son engagement ». A la seconde, « la princesse admirant ce merveilleux habit était à consentir presque délibérée ». A la troisième, « l'infante que ces dons achevèrent de confondre, à son Père, à son Roi ne sait plus que répondre ».

« *La première figure symbolique de l'univers de Peau d'âne est sa savante marraine.* » Celle-ci ne peut exercer sa médiation pour imposer une limite à l'amour incestueux du père de la princesse que parce qu'elle a vécu « dans une grotte à l'écart du royaume ». Sa stratégie est la suivante « sans le contredire on peut le refuser ». Elle propose à la princesse de demander des cadeaux impossibles à obtenir; pas n'importe quels cadeaux: des robes. Pourquoi des robes? Peut-être parce que: « *outre la croyance de la marraine dans le fait que la somptuosité de ces cadeaux arrêterait la véhémence amoureuse de ce père, ces robes constituent un butin. Il s'agit, en effet, pour elle d'amener la princesse à adopter une position de sujet dans son rapport au désir en la mettant dans une situation d'un échange avec son père, dans lequel ce sont ses appas et non elle qui sont en jeu. Elle prend alors le risque de porter le désir oedipien de la fille jusqu'à sa limite extrême. Mais elle enlève aussi au roi son droit de propriété.*» Cependant cette stratégie ne suffit pas. « *La marraine doit opérer une castration en faisant donner la dépouille de l'âne à la princesse pour qu'elle s'en couvre.* » Celle-ci devra aller très loin, dans un autre royaume, ses robes suivant son chemin dans une cassette sous la terre pour échapper à son père tout puissant. Elle vivra sous une autre peau, mêlée à la saleté, la laideur, la vermine et les valets, dans le coin sombre d'une métairie, assignée à des tâches de nettoyage, de propreté et de cuisine.
« *C'est là qu'elle rencontrera son désir sous les traits d'un prince, la seconde figure symbolique du récit.* » Celui-ci est le fils d'un roi bon, magnifique et puissant, et lui-même est un homme à l'air royal et à la mine martiale. « *Chez lui, règnent l'ordre, la différenciation des espèces, la confiance dans la parole, le souci des parents pour leur enfant, etc. Le désir y est soumis au respect.* » La princesse y trouvera la restauration.

Quant au dernier des contes que j'ai cité, Cendrillon, peut-être convient-il, pour mieux comprendre mon intérêt de petite fille pour celui-ci, que je l'approche sous un de ces aspects relevés par Bruno Betthleim:

« L'âtre, le centre de la maison, est le symbole de la mère. Le fait de vivre si près de lui qu'on est contraint de vivre dans les cendres peut symboliser l'effort que fait l'enfant pour s'accrocher ou pour revenir à la mère et à ce qu'elle représente. Toutes les petites filles essaient de revenir à leur mère, après avoir été déçues par leur père. Cette tentative de retour à la mère, cependant, ne peut mener à rien: elle n'est plus la mère généreuse de la première enfance, mais une femme qui se fait de plus en plus exigeante. Vue sous cet angle, Cendrillon, au début du conte pleure la perte de la mère originelle et

pleure aussi ses rêves envolés qui lui faisaient espérer de merveilleuses relations avec son père.
(…) Dans les versions modernes, le désir d'éliminer la mère est remplacé par un transfert et une projection: ce n'est pas la mère qui joue ouvertement un rôle essentiel dans la vie de Cendrillon, mais une belle-mère; la mère a un substitut. (…) Cendrillon porte le deuil de sa mère. Se couvrir de cendres est un symbole de deuil; vivre en guenille est un symbole d'abattement. Le fait de vivre dans les cendres symbolise à la fois les temps heureux vécus avec la mère à proximité de l'âtre et le deuil de ce contact intime que nous avons perdu en grandissant qui est représenté par la « mort » ».[4]

Des figures de femmes, de la féminité, s'ébauchent, se dessinent. Et la quête de l'enfant devient plus perceptible. « Qu'en est-il du féminin? » Se demande, avec sérieux mais aussi avec plaisir et non sans une certaine excitation parfois, la petite fille.

Mais il me faut, maintenant, laisser là cette petite fille et en revenir au présent.

« Ma mère, quelle femme est-elle? Comment exister, à partir d'elle, avec ou sans elle, à mon tour, en tant que femme?». Telles sont les questions que se posent, auprès de moi, avec plus ou moins de douleur, de clarté, de conscience, trois jeunes femmes prises avec leur mère dans une relation particulière.
Parce qu'elles ne peuvent, n'arrivent pas à entrer, avec cette dernière, dans un échange qui les soutiendrait et les aiderait à entrevoir leur « devenir femme » d'une manière légère, ouverte; ces trois jeunes femmes m'interpellent - moi qui suis, à côté d'elles, femme (une femme) et formatrice - et m'adressent de façon indirecte leur interrogation.
Ce faisant, elles m'embarrassent, à plus d'un titre…

Pour ce que j'en perçois, avec toute la prudence qui s'impose (sachant, de plus, qu'il ne peut s'agir là que de la partie visible de l'iceberg, les choses étant toujours beaucoup plus compliquées qu'elles ne le paraissent):
Le désarroi que manifeste la première des jeunes femmes (avec en arrière plan cette interrogation: ma mère est-elle encore mère puisqu'elle me semble à présent ne plus vouloir exister qu'en tant que femme?) est fortement empreint, c'est du moins comme cela que je l'entends, d'un sentiment d'« abandon », d'insécurité.
Chez la deuxième, ce qui se joue à son insu dans la relation mère/fille porte, me semble-t-il, sur: comment se sépare-t-on de sa mère ? Comment devient-on « une »?
Chez la dernière, enfin, c'est la découverte brutale que devenir femme, devenir mère n'est pas si simple que cela. Et puis l'émergence de cette question qui va sans doute avec: ma mère est-ce une bonne mère? A-t-elle été une mère pour ma sœur aînée? Et comment aurait-elle pu être aidée?

« Être une femme. Être une mère. Qu'est-ce que le féminin? Être une fille et devenir femme. Comment se transmet-il? De femme à femme, de mère à fille.»
Est-ce que je sais, moi?
Non, je ne sais pas! Non, je ne suis pas, absolument pas, en capacité d'apporter un début de réponse à cela!

---

[4] Psychanalyse des contes de fées - Pluriel.

Pas si simple, ma propre histoire! (Existe-t-il d'ailleurs une histoire qui le soit?)

Et dans le même temps:
Face à ces jeunes femmes, dans l'immédiat, le pire, serait de me prendre au piège. Aussi, il va donc falloir que je résiste à la tentation de vouloir être celle qui répare ou peut réparer, que je refuse ni plus ni moins d'être toute (la femme toute), que je renonce à me laisser séduire par une figure de la femme qui possèderait tous les attributs du féminin (que je pourrais alors écrire: du «fais mine, hein!»). Car, éviter cela, est la seule voie dont je dispose pour pouvoir parvenir, peut-être, à les aider à être elles et à en accepter le chemin. Et ceci, je le sais!

Cependant:
« Effectivement, comment devient-on une femme? Comment, de la mère à la fille, se transmet le féminin? » Ces questions reviennent, insistent, persistent. Je connais bien leur force de résonance, l'écho particulier, familier, qu'elles trouvent en moi.
« Comment, de la mère à la fille, se transmet le féminin? » Y a-t-il une réponse possible à cela? Si oui, de quelle manière la concevoir, l'envisager? Puis-je tenter de m'en approcher, l'apprivoiser? (Sans oublier, pour autant, que le discours sur la chose n'est pas la chose elle-même!)

Et si, au fond, c'était cela mon énigme: « Comment, de la mère à la fille, se transmet le féminin? »

<u>Qu'est-ce que la supervision?:</u>

Avant d'en arriver à ce qui me permettra de résoudre (ou non) mon énigme, et parce que dans le travail entrepris c'est de supervision qu'il s'agit, il me paraît indispensable de donner une définition de ce qu'est la supervision:

« La supervision est un espace offert au salarié afin qu'il puisse réfléchir sur ce qu'il met en jeu en tant que personne dans sa pratique quotidienne auprès des usagers. » -(*Lien social* n°704). En termes plus spécialisés, on pourrait la définir comme une possibilité donnée au professionnel d'analyser, à partir de l'évocation de situations vécues, les phénomènes transférentiels et contre transférentiels qui tissent, intriquent, se lovent dans sa pratique. Le rendant sensible à ce qu'il en est pour lui, lui faisant toucher du doigt ce qui l'affecte, la supervision l'en libère, l'autorisant ainsi à faire un pas de côté, à se décaler. Modifiant dans le même temps le regard porté sur l'usager.

<u>Le masculin et le féminin:</u>

- <u>Du côté de D.W. Winnicott:</u>

D. W. Winnicott, pensant tour à tour le masculin et le féminin, me permet, en me la rendant peut-être plus facile, une première approche du féminin[5]. Selon lui:

---

[5] Jeu et réalité L'espace potentiel - nrf - Gallimard.

L'élément masculin circule dans les deux sens: se relier activement à, ou être relié passivement à - ces deux attitudes s'appuyant l'une et l'autre sur l'instinct. C'est dans ce sens que l'on peut parler de motion pulsionnelle dans la relation du bébé au sein et au « nourrissement », puis dans la relation à toutes les expériences qui intéressent les principales zones érogènes, et encore dans la relation aux pulsions et satisfactions subsidiaires.

L'élément féminin pur, lui, est relié au sein ou à la mère dans un sens très différent: *le bébé devient le sein (ou la mère), l'objet est alors le sujet*. Et il n'y a là nulle motion pulsionnelle. Ce sentiment d'être est quelque chose d'antérieur à *être-un-avec* parce qu'il n'y a encore rien eu d'autre que l'identité. Le bébé et l'objet *sont* un. Le terme d'identification primaire peut être utilisé pour désigner cela. Cette première expérience est d'une importance capitale en tant qu'elle inaugure toutes les expériences d'identification qui vont suivre.
« Les identifications projectives et introjectives proviennent de ce lieu où chacun est le même que l'autre. »
Sur le versant féminin, l'identité n'exige qu'une structure mentale minime. Aussi cette identité primaire peut-elle exister très tôt. Ce qui va fonder le simple fait d'être existe dès la naissance ou même un peu avant.

Mais encore:
Le mode de relation objectale de l'élément purement féminin établit ce qui est peut-être la plus simple de toutes les expériences - l'expérience d'*être*. Ce qui est en jeu là, c'est la continuité réelle des générations, à savoir ce qui est transmis d'une génération à l'autre par l'intermédiaire de l'élément féminin chez l'homme et chez la femme, chez le nouveau-né, garçon ou fille.
A l'opposé, la relation de l'élément masculin à l'objet présuppose la séparation. Dès que l'organisation du moi est disponible, le bébé dote l'objet de la qualité d'être « non-moi », séparé; il éprouve alors les satisfactions du ça qui comporte la colère résultant de la frustration. La satisfaction pulsionnelle renforce la séparation entre le bébé et l'objet et conduit à l'objectivation de l'objet. Dès lors, sur le versant de l'élément masculin, l'identification s'élaborera à partir de mécanismes mentaux complexes auxquels il faudra donner le temps de se développer pour trouver leur place dans le nouvel outillage mental du bébé.

Toujours à propos du masculin et du féminin, Winnicott ouvre une parenthèse et nous fait part de son sentiment sur la tension qui habite Hamlet dans la tragédie de Shakespeare. A ses yeux, la tragédie tourne essentiellement autour de l'affreux dilemme auquel Hamlet est confronté et auquel il n'y a aucune solution en raison de la dissociation qui fonctionne en lui, comme mécanisme de défense:
« On aimerait voir un acteur jouer ce rôle dans cet esprit. Il aurait une manière particulière de dire le premier vers du fameux monologue: « *To be, or not to be…* » il dirait, comme s'il essayait d'aller au fond de quelque chose d'insondable, « *To be, …or….* » et il observerait là une pause car, en réalité, le personnage de Hamlet ne connaît pas l'alternative. L'acteur en viendrait finalement au second terme de l'opposition, dans sa banalité: « *…or not to be* »; il serait alors en route pour un voyage qui ne peut conduire nulle part. Ici Hamlet est passé dans l'alternative sado-masochiste, abandonnant le thème qu'il avait commencé d'aborder. Le reste de la pièce n'est qu'une longue

élaboration du problème. Je veux dire par là que Hamlet paraît alors en quête d'un autre terme à opposer à l'idée *to be*. Il cherche le moyen d'exprimer la dissociation intervenue dans sa personnalité entre l'élément masculin et l'élément féminin qui, jusqu'à la mort de son père, avaient coexisté harmonieusement, n'étant que des aspects d'une personnalité richement douée. »
Pour Winnicott, ce qui rend le soliloque de Hamlet difficile, c'est que Hamlet lui-même n'a pas trouvé de solution à son dilemme - dilemme qui tient dans le changement de son état:
« Si l'on envisage la pièce sous cet angle, il ne paraît pas impossible de voir dans le changement d'attitude de Hamlet à l'égard d'Ophélie et dans sa cruauté envers elle l'image de son rejet impitoyable de l'élément féminin qui était en lui, élément maintenant clivé et qu'il transmet à Ophélie. C'est maintenant l'élément masculin importun qui menace de s'emparer de sa personnalité toute entière. Sa cruauté envers Ophélie peut être comprise comme une répugnance à abandonner son élément féminin clivé. »

« La mort de son père ne se réduit pas pour Hamlet à une perte d'objet, ce qui aurait rendu son deuil possible. Elle est traumatique par la transformation inouïe dont elle ébranle son organisation psychique, l'affrontant à la resexualisation d'une libido homosexuelle en voie de renoncement ou de sublimation, à une altération de son identité sexuée. Le mépris dans lequel il tiendra désormais Ophélie, et qui se substitue à l'amour qu'il lui portait, concerne la représentation projetée en elle d'une « féminité de l'homme », marquée du sceau de la passivité et de la menace de castration, féminité honteuse, inconciliable avec les couches psychiques supérieures où opère la langue, et qui est, du coup, condamnée à l'image. Une autre forme de désaveu intervient encore dans cette scène pathétique: par les images de la gestualité, Hamlet exhibe à Ophélie combien l'occupe un nouvel objet d'amour son père. Il lui signifie, par là la rupture de leur relation… » [6]

J.C Rolland

Finalement:
Selon D.W. Winnicott, l'étude de l'élément féminin conduit à l'être. Ce qui est, pour lui, la seule base de la découverte du soi et du sentiment d'exister (puis à partir de là, se constitue la capacité de développer un intérieur, d'être un contenant, d'être à même d'utiliser les mécanismes de projection et d'introjection, d'établir une relation avec le monde en termes d'introjection et de projection).

- <u>Du côté de Michèle Montrelay:</u>

M. Montrelay, psychanalyste, est d'obédience lacanienne. A partir des bases jetées par Winnicott, elle conduit plus loin la réflexion. A son sens, en effet:

Les femmes qui portent des enfants, en accouchent, sont programmées organiquement et psychiquement, en vue du retour sensoriel, affectif aux premiers temps de la vie, un retour qui leur permet la relation première avec le petit enfant, le fœtus.

---

[6] Avant d'être celui qui parle - nrf - Gallimard.

Les hommes sont comme les femmes imprégnés de ce « féminin maternel », mais leur sexualité, la question de leur puissance (qui comprend la puissance sexuelle), entraîne un refoulement différent, plus radical, une mise en jeu du voir, de la pulsion scopique qui leur est nécessaire et particulier.
Il faut donc compter avec ce « masculin » et avec ce « féminin » qui sont le lot des deux sexes, mais qui, selon le sexe propre, se vit différemment.
Toutefois, une femme est (sauf exceptions) plus sensible à l'archaïque. Tandis qu'un homme sait souvent mieux faire avec la logique, avec les jeux du signifiant. Le déclic du désir passant (peut-être) plus aisément par lui.
Si bien que conseiller à quelqu'un, s'il en fait la demande, de travailler avec un homme ou avec une femme lui paraît fondé.
(Nous touchons ici à la différence sexuelle, féminin/masculin, même si nous ne faisons que l'effleurer.)

M. Montrelay[7] aborde le masculin et le féminin à partir de deux concept clefs:
l'Ombre et le Nom. L'un et l'autre sont des dons faits à l'enfant par les géniteurs, l'un et l'autre le protègent en séparant. Le Nom permet que l'enfant se distingue de ses parents, l'Ombre protège et sépare de l'ancestral. Le temps où ont lieu ces opérations est celui de la gestation, de la naissance, des jours qui la suivent, temps auquel la mère retourne psychiquement et charnellement à: « on est ensemble dedans ». Car si la mère porte l'enfant, elle est aussi portée. Le registre le plus archaïque de l'inconscient, sa structure singulière, sont, pour la psychanalyste, à penser à partir du mot « deux-dans ».

Il existe un temps hors temps, une vie à la fois antérieure et postérieure à notre vie. L'Ombre nous protège de ce temps-là, plus exactement celui des ancêtres abyssal.

Des affects vécus par ceux qui nous ont précédés soit de près (nos géniteurs) soit de loin (nos ancêtres), affects souvent douloureux (mais pas toujours) sont restés dans le non-dit. Échappés à la représentation, ils n'en subsistent pas moins sous forme d'affects inconscients qui mobilisent tel ou tel lieu sensoriel, produisent tel symptôme ou tel comportement.

Comment ces affects-là se transmettent-t-ils? De la mère à enfant. D'abord lors de la gestation, puis pendant et après la naissance. Cette transmission traverse les lignées. Ce qui suppose du côté de la mère une réactivation de « frayages » relatifs à sa propre vie intra-utérine ou néo-natale. Ces « frayages » sensoriels couplés à ceux de l'enfant qu'elle porte, qu'elle allaite, éduque - couplés selon d'autres modes également entre père et enfant - font trace du fait même de leur différence. Par la suite, notamment dans le transfert où ces couplages originaires se rejouent, toutes sortes d'événements, de propos, de situations ordinaires ou non, re-suscitent non pas n'importe quels affects, mais ceux qui réactivent ces traces. Affects d'angoisse, de rage, d'abandon, de toute-puissance, de joie…

Ces affects qui se transmettent à travers le temps constituent en chacun de nous, tout au long de notre existence, une part fondamentale de l'inconscient.

---

[7] La portée de l'ombre - éditions des crépuscules.

Comment cette région s'organise-t-elle? Comme elle le fut lors des mois qui ont précédé la naissance. « *Ignorant de toute coupure ou de fragmentation, le vécu intra-utérin accueille les stimuli sensoriels et affectifs tout ensemble.* » A propos de ce vécu, elle parle d'un *tout-se-tient*, d'une distribution en continu, qu'il s'agisse de bien-être, de panique ou des tressaillements de joie suscités par l'intuition première de l'Autre, lorsqu'à travers la voix, l'oreille reçoit, écoute la musique maternelle. Mais par ce mot tout-se-tient, elle ne désigne pas une possible conception du monde, ou celle fusionnelle de l'amour. Elle se sert de cette expression pour désigner l'organisation *psycho-physique* mise en place au temps fœtal, puis maintenue, sans cesse à l'œuvre, puisqu'elle « tient », oriente les chaînes de signifiants qui privées d'elle partiraient en tous sens. Le tout-se-tient - les affects qui le tissent - est à entendre comme insécable. Ce qui veut dire qu'un ressenti, quand bien même il s'éprouve sur un mode précis, en soulève une multitude qui flotte autour de lui, qui s'enfonce loin, infiniment loin, dans le temps.

Revenons maintenant au concept d'Ombre:
L'Ombre suppose l'existence d'un corps qui protège de la lumière. Lorsqu'il s'agit de l'inconscient, il convient, pour M. Montrelay, de penser au corps maternel. Mais alors que serait la lumière? La réponse pourrait être celle-ci: la psychose, à supposer qu'elle se vive sur un mode absolu, est une lumière implacable projetée sur l'ancestral.
L'inconscient est alors transparent à son héritage. Ce n'est pas tant ce qu'il contient d'heureux qui (notamment dans la cure) interpelle, mais les douleurs, les angoisses, les morts d'enfant, les catastrophes, les incestes, tout ceci hors parole, figé dans des silences plombés. Cet héritage, s'il n'est ni contenu, ni « traité » dans les commencements, donne forme directement à nos actes et à nos pensées. Rien, alors, aucune Ombre, ne nous en protège. L'identité s'y anéantit.
Par contre, si au vécu sensoriel et moteur de l'enfant, celui de sa mère « répond » inconsciemment, en fonction des mouvements, des ressentis archaïques inhérents à sa propre histoire, mais aussi en fonction de son statut d'être parlant, alors ce vécu s'organise non pas seul mais en couplage avec l'autre. « *L'Ombre, c'est la capacité d'une femme en train de devenir mère à créer ce couplage sensoriel, moteur, rythmé dont elle n'a pas conscience et qui se transmet de corps à corps, ceci dès la conception, par l'effet d'être deux-dans.* » Ce couplage, parce qu'il est physique, affectif et non représentatif, filtre, opacifie, organise, l'ancestral. Une mère opacifie l'ancestral parce que, loin de le représenter, de l'éclairer, elle s'en laisse affecter, et ceci tout en participant du parlêtre. Dans une photo en noir et blanc, l'ombre fait avec la lumière, rendant possible une image, une profondeur de champ. De même, pour M. Montrelay, l'Ombre sculpte, incarne l'imaginaire originel.

L'infini ancestral se vit au présent:
« *Une part de notre jouissance ignore le temps qui passe. Elle témoigne des invariants propres à la vie fœtale: inséparabilité, caractère immédiat, absolu, indicible, insécable, irreprésentable du tissu sensoriel.* » Ce jouir constitutif de l'être, partagé par les hommes et les femmes, M. Montrelay le dit féminin, du simple fait qu'il fut couplé charnellement, psychiquement à la femme qui nous portait.

Si dans le champ de la création:
Accueillir le ressenti, le creuser de telle façon qu'il libère l'héritage et sa poussée, sont des opérations féminines.

Se retourner contre le sentir, le mettre en pièces, l'épuiser jusqu'à ce que mort s'en suive, sont des opérations d'ordre viril.
Il y a aussi:
Deux mondes, deux états de l'inconscient qui coexistent, l'un féminin, l'autre dit « phallique ». Ils s'organisent si différemment qu'en aucun cas ils ne fusionnent: l'un se soutient de traces (traces du premier sentir, antérieures au langage), l'autre du jeu des signifiants. Un écart s'ouvre entre eux, infranchissable, mais qui n'empêche pas l'attraction, bien au contraire. Tout n'est pas Un, mais entre eux un trait à la fois relie, sépare.

Mettre à distance ce « trop de corps » (et nous ne nous éloignons pas là du travail de supervision) lié au corps maternel archaïque, à l'emprise du réel est, quelque soit le mode d'écoute - sensibilité à l'archaïque ou au jeu des signifiants, le travail qui est à faire. Sentir, éprouver, interpréter, et trouver le mot qui découpe et emporte avec lui un fragment du tout-se-tient. Le mot qui laisse un trou.

Pour Michèle Montrelay, c'est le sens de la sexualité « sauvage », précoce, qui est à oublier ou à refouler, et « cet oubli constitue la castration symbolique de la femme ». Autrement dit, aux représentations archaïques de « l'oedipe féminin » vont se substituer des représentants tout simplement oedipiens liés à la loi et aux idéaux du père donc phalliques. « Cette substitution ne mutile pas la femme du pénis qu'elle n'a jamais eu mais la prive du sens de la sexualité précoce. » Si bien que c'est une partie de la féminité que la femme a à refouler.

<u>Le féminin maternel:</u>

- <u>Une mère suffisamment bonne:</u>

Je vais prendre là à nouveau appui sur le travail de D.W. Winnicott[8]. Pour lui, il n'est pas possible au petit enfant d'aller du principe de plaisir au principe de réalité, hors la présence d'une mère suffisamment bonne:

La mère suffisamment bonne est celle qui s'adapte activement aux besoins de son enfant. Elle commence, donc, *au début*, par témoigner d'une adaptation presque totale aux besoins de son bébé car, si tel n'était pas le cas, l'enfant ne pourrait développer la capacité de vivre une relation avec la réalité externe ou même de se faire une conception de cette réalité.
Avec le temps, cette adaptation doit se faire de moins en moins sentir. Si la diminution est fonction de la capacité croissante qu'acquiert l'enfant de faire face à la défaillance maternelle, celui-ci pourra effectivement bénéficier de l'expérience de la frustration, car une adaptation incomplète aux besoins rend les objets réels, c'est-à-dire aussi bien haïs qu'aimés.
Si une adaptation étroite aux besoins de l'enfant persiste trop longtemps, n'autorisant pas une décroissance naturelle, il en résultera une perturbation. Puisqu'une adaptation

---

[8] Jeu et réalité L'espace potentiel - nrf - Gallimard.

parfaite ressort de la magie et qu'un objet dont le comportement est parfait ne vaut pas plus qu'une hallucination.

« Au début, la mère, par une adaptation qui est presque de 100%, permet au bébé d'avoir l'illusion que son sein à elle est une partie de lui, l'enfant. Le sein est pour ainsi dire sous le contrôle magique du bébé. Il en va de même des soins en général pendant les périodes de calme alternant avec les périodes d'excitation. L'omnipotence est alors presque un fait d'expérience. La tâche ultime de la mère est de désillusionner progressivement l'enfant, mais elle ne peut espérer y réussir que si elle s'est d'abord montrée capable de donner les possibilités suffisantes d'illusion. »

- <u>Le visage de la mère, un miroir?:</u>

« Avant d'être celui qui parle l'homme est un voyant. Ne prenons pas cet « avant » dans son acception strictement temporelle, chronologique. Certes l'infans, le non-parlant, le privé de parole, même s'il baigne, à peine né, dans le langage, n'est d'abord qu'un regard. Il observe, scrute, il capte des morceaux de ce qui l'entoure, il touche avec ses yeux comme avec ses mains. Cela n'en fait pas pour autant un voyant. Là où il est voyant, c'est dans ses rêves, quand ses yeux se ferment sur le monde extérieur, et même, peut-on penser, dans certaines perceptions proches de l'hallucination. Freud n'a-t-il pas parlé d'hallucination primitive pour désigner ce moment où l'objet (le sein?) se dérobe à nos prises ou, plus tard, quand la personne de la mère s'éloigne, disparaît? Paradoxalement, l'absence se convertit en présence. Incessant fort da: tu es partie, tu es là, je te fais être là. »[9]

J.B. Pontalis

J'en reviens une dernière fois à D.W. Winnicott[10], selon lui:
Dans le développement émotionnel de l'individu, *le précurseur du miroir, c'est le visage de la mère*.

Cela débute ainsi:
Un bébé est porté et traité de manière satisfaisante. Cela étant tenu pour acquis, l'objet(le sein) lui est présenté de telle sorte que son expérience légitime d'omnipotence ne s'en trouve pas violée pour autant. Il en résulte que le bébé est alors capable d'utiliser l'objet et d'avoir le sentiment que cet objet est un objet subjectif que lui-même a créé.

Puis se poursuit comme ceci:
Voici que maintenant, à un moment donné, le bébé regarde autour de lui. Peut-être un bébé au sein ne regarde-t-il pas le sein? Il est vraisemblable qu'il regarde le visage. Qu'est-ce que le bébé voit-là?

Et se conclut de la façon suivante:

---

[9] Avant d'être celui qui parle - nrf - Gallimard.
[10] Jeu et réalité L'espace potentiel - nrf - Gallimard.

Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère? Généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et *ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit*.

Prenant, alors le cas du bébé dont la mère ne refléterait que son propre état d'âme ou, pire encore, la rigidité de ses propres défenses, Winncott affirme: Nombre de bébés se trouvent longtemps confrontés à l'expérience de ne pas recevoir en retour ce qu'eux-mêmes sont entrain de donner. Ceux-là regardent mais ne se voient pas eux-mêmes. Certains de ces bébés ne renoncent pas pour autant à tout espoir; ils étudient et font tout leur possible pour déceler dans ce qu'ils observent une signification qui devrait s'y trouver, si seulement elle pouvait être ressentie. D'autres, encore, torturés par une défaillance maternelle relative, étudient les variations du visage de leur mère pour tenter d'en prévoir l'humeur, tout comme nous scrutons le ciel pour deviner le temps qu'il va faire. Ces bébés apprennent rapidement à faire une prévision qu'on pourrait, pour eux, traduire ainsi: « Mieux vaut oublier l'humeur de la mère, être spontané. Mais dès le moment où le visage de la mère se fige ou que son humeur s'affirme, alors mes propres besoins devront s'effacer, sinon ce qu'il y a de central en moi sera atteint. »

Immédiatement au-delà, dans le sens de la pathologie:
Se situe une faculté de prévoir qui est précaire et qui force le bébé jusqu'à la limite de sa capacité à tenir compte des événements. La menace d'un chaos se précise et le bébé organise son retrait ou ne regarde rien, sinon pour percevoir, et cette perception devient une défense. Un bébé ainsi traité grandit en se posant des questions à propos des miroirs qui l'intriguent et de ce qu'ils offrent. Si le visage de la mère ne répond pas, le miroir devient alors une chose qu'on peut regarder mais dans lequel on n'a pas à se regarder.

Si nous revenons maintenant à la succession naturelle des événements:
La petite fille normale, quand elle étudie son propre visage dans le miroir, est en train de se réassurer, parce que c'est l'image de la mère qui est là et que la mère peut la voir et, enfin, que la mère est *en rapport* avec elle.

En lien avec le regard du bébé sur le visage de sa mère, Winnicott considère ainsi la peinture de Francis Bacon:
« Je pense à cet artiste de notre temps, exaspérant, habile, qui relève un défi et ne cesse de peindre des visages humains déformés. Dans la perspective qui est la nôtre, ce Francis Bacon se voit lui-même dans le visage de sa mère, mais avec une torsion en lui ou en elle, qui nous rend fous, et lui, et nous. Je ne sais rien de la vie privée de ce peintre, mais si je l'évoque, c'est simplement parce qu'il s'impose véritablement dans toute discussion actuelle concernant le visage et le soi. Les visages de Bacon paraissent très éloignés de la perception du réel. Bacon, regardant les visages, me semble douloureusement chercher à être vu, ce qui est à la base d'un regard créatif. »

« …regarder un tableau de Bacon, c'est regarder dans un miroir et y voir ses propres afflictions, ses propres craintes: solitudes, échecs, humiliations, vieillesse, mort, catastrophes innomées et menaçantes.
L'inclination avouée du peintre à mettre ses peintures sous verre est aussi en relation avec son sentiment de dépendance à l'égard du hasard. Elle est due au fait que le verre place la peinture un peu en retrait de l'environnement (ainsi que ses marguerites et ses

clôtures qui séparent le sujet de l'environnement pictural) et que le verre protège. Mais ce qui compte le plus ici, c'est la croyance que le jeu fortuit des réfléchissements en miroir met ses peintures en valeur. De ses peintures bleu foncé, en particulier, je l'ai entendu dire qu'elles gagnent à être sous verre en ce qu'elles permettent alors au spectateur d'y voir son propre visage. »[11]

John Rothenstein

- **<u>Mères et filles, un cadeau empoisonné?:</u>**

- **<u>L'empire du même:</u>**

La mère soigne, veille, surveille, cajole, nourrit. Mais, extrême complexité de l'être et de l'avoir, il va falloir à l'enfant parvenir à se séparer d'elle. Ceci dans un double mouvement de la mère et de l'enfant, impulsé par la mère.

Prenant appui sur la théorie développée par Mélanie Klein, Jacqueline Rousseau-Dujardin[12]attire notre attention sur l'importance de la représentation fantasmatique du corps intérieur de la mère, du vécu que celle-ci en a par rapport à son enfant, des attaques imaginaires qui cherchent à l'atteindre, de l'attraction qu'il peut exercer.

Pour J Rousseau-Dujardin: le corps de la mère, l'intérieur du corps, le sein, si l'on veut, conserve un rôle prééminent dans les représentations conscientes ou non, que tout être humain peut nourrir s'agissant de son origine et de l'origine en général. Dans cette région gît un attrait et un danger à la fois, susceptibles de renaître à toute approche.

Le garçon puis l'homme en sont - relativement - protégés par la marque de leur dissemblance. Et pourtant il suffit d'entendre l'appréhension qu'expriment certains hommes à embrasser leur mère, à la prendre tout simplement par le bras, quel que soit leur âge bien sûr, pour percevoir, au-delà d'un reliquat oedipien, une réticence au contact de ce corps qui les a contenus.

La fille, elle, quoiqu'elle en ait et même si l'un des motifs sensibles de déplaisir réside dans le fait qu'on lui trouve, avec sa mère, une ressemblance, est semblable à sa mère, plus proche de ce corps qui l'attire mais qu'elle redoute. Son propre fantasme est tout à la fois de se lover dans cet espace de chair maternel en même temps que de l'anéantir, de s'en détacher sans appel. Un retour au même joint à une fuite infinie.

Ou pour le dire d'une autre façon:

« Le pire, que l'on puisse me dire, c'est que je ressemble de plus en plus à ma mère. » N'y a-t-il, vraiment, là qu'une simple histoire de ressemblance?

« L'inacceptable est ailleurs [nous dit Jacques André], dans la force de destin d'un tel constat. Une façon de lui imposer le visage de sa mère, le visage du passé, comme le miroir de son futur. Et plus encore, peut-être, dans ce sentiment d'inéluctable, que

---

[11] Francis Bacon, Catalogue raisonné et documentation - Alley - 1964.
[12] Mères et filles La menace de l'identique - puf.

décidément rien n'y fait: de la mère à la fille, il n'y aura jamais d'histoire seulement un retour au même. » Et il poursuit: « A noter en passant que s'il fallait s'interroger sur le parallèle masculin de cette hantise, ce n'est pas la crainte symétrique pour l'homme de ressembler à son père qu'il faudrait évoquer mais bien celle, autrement inquiétante de correspondre de plus en plus à l'image de la mère. Le même et la mère ont sans doute parti lié. »[13] Nous y revoilà!

- **Le ravissement de Lol V. Stein:**

Pour ce qu'il en est de la ressemblance entre la mère et la fille, une façon extrême d'illustrer ces propos pourrait se trouver dans le roman de Marguerite Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein.* Dans ce roman Lol est encore pour sa mère, une enfant, son instrument, sa chose.

L'approche qu'en fait Jacqueline Assabgui[14] est, en partie, la suivante:
L'insensibilité de Lol, son anesthésie d'affects, son ravissement situent l'étendue du désastre; étendue vide sans dehors ni dedans, sans nuit ni jour, hors espace, hors temps…
« *Ne rien savoir sur Lol était la connaître déjà*. »[15]
A la mère de Lol, il n'est consacré que quelques lignes qui suffisent cependant à nous faire comprendre son rôle déterminant dans l'histoire de sa fille. Elle apparaît, brutalement, à la fin du bal pour insulter le fiancé de Lol, qui s'apprête à partir avec une autre femme. Son tapage la rend sourde au cri que va pousser sa fille avant de s'évanouir. De plus cette intervention intempestive éloigne la principale intéressée de la scène, l'en absente. La mère fait ainsi écran, s'interpose entre le couple nouvellement formé et sa fille abandonnée. Elle parle à la place de son enfant, c'est une mère bouche-trou. La suite de l'histoire va le confirmer. Peu de temps après, elle organise le mariage de sa fille avec un passant. (!) Souhaitant faire ainsi oublier à celle-ci ses premières fiançailles. Elle demande encore aux deux jeunes mariés de s'installer dans une autre ville, de sorte qu'il ne soit plus question ni du passé, ni de la nuit du bal.
« *Ainsi Lol se trouva mariée sans l'avoir voulu, de la façon qui lui convenait sans passer par la sauvagerie d'un choix*. »
Elle aura trois enfants et mènera pendant dix ans une vie quotidienne rangée, éteinte, faite de ponctualité, d'ordre, de sommeil, une vie de femme comme les autres.
« *Lol imitait, mais qui? Les autres, tous les autres, le plus grand nombre possible de personnes.* »
« *Au collège… il manquait quelque chose à Lol, elle était déjà étrangement incomplète. Elle était une merveille de douceur, elle changeait d'amies, elle ne luttait jamais contre l'ennui, jamais une larme de jeune fille.* »
Lol V. Stein est une dormeuse debout mais d'un sommeil sans rêve, après le bal. Pendant dix ans.
« *Ses avis étaient rares, ses récits, inexistants*. »

Le fil de l'histoire de Lol est une quête de son devenir femme. Pas à travers ses maternités mais dans son insistance à reconstituer la scène du bal pour retrouver

---

[13] Mères et filles La menace de l'identique - puf.
[14] La portée de l'Ombre - éditions des crépuscules.
[15] Le ravissement de Lol V. Stein - Gallimard folio.

l'instant où frappée d'immobilité, elle a vu entrer Anne Marie Stretter, celle avec laquelle allait partir son fiancé. Instant inaugural du déroulement du roman. Anne Marie Stretter dont « *l'ossature est admirable* », se découpe, noire, sur la lumière du bal. Une marque, une limite, en quelque sorte, qui aurait pu donner forme ou plutôt corps à la douleur de Lol en faisant d'elle une partie détachée de sa mère.
« *C'est l'instant précis de la fin du bal qui retient Lol, quand l'aurore arrive avec une brutalité inouïe et la sépare du couple pour toujours… Elle sourit, certes, à cette minute pensée de sa vie. Il ne reste de cette minute que son temps pur, d'une blancheur d'os.* »

Dix ans durant, mais qui n'ont pas compté, Lol est restée suspendue à ce trait, à ce détachement qu'avait opéré Anne Marie Stretter. De retour dans sa ville natale, elle semble se remettre debout. Elle ne marche plus comme une somnambule dans les rues. Elle va s'acheter une robe blanche, se parer. Puis coûte que coûte, elle cherche à retrouver le couple que forme son amie Tatania avec le narrateur de l'histoire, Jacques Hodd. Enfin, les ayant retrouvés, le scénario reprend au point même où il s'était arrêté dix ans plus tôt quand elle s'était évanouie devant la porte du casino par où disparaissait son fiancé avec Anne Marie Stretter: comme il y a dix ans, elle veut voir les amants s'enlacer.

Mais est-ce bien les amants qu'elle veut voir? De l'avis de M. Montrelay[16]: « Lol doit regarder, non les amants mais la fenêtre: un périmètre qui borde un vide aussi longtemps que le couple s'aime. Voir le contour qui cerne l'oubli qu'on a - et surtout qu'elle a - d'elle. Ce contour qui fait trait, il est à retracer sans cesse. »

Il a manqué à Lol une médiation sans doute maternelle, celle qui tire le petit humain de sa nuit organique, celle qui dans notre préhistoire, permet la toute première opération de séparation.

Toutefois, l'histoire de Lol reste en suspens: « Avec le flux et le reflux des marées, la scène du bal, sous d'autre formes, mais toujours pareilles, pourrait bien recommencer…. »[17]

- **Virgin Suicides:**

« D'où peut venir l'assurance [s'interroge Jacques André] que la naissance sépare, que l'histoire est possible et que la vie ne sera pas simple reproduction, quand le même engendre le même? Dans l'angoisse de séparation, ce n'est pas les apparences, la séparation qui est angoissante, mais son impossibilité. »[18] Un film, *Virgin Suicides*, traite très clairement de cela.

Dans son film *Virgin Suicides*, Sofia Coppola nous conte la courte existence de Lux Lisbon qui, à l'âge de quinze ans, décide de mettre fin à ses jours. « Cela commence là où les contes de fées s'achèvent, par le premier baiser avant la nuit d'amour, et se termine par

---

[16] La portée de l'Ombre - éditions des crépuscules.
[17] Jacqueline Assabgui - La portée de l'Ombre.
[18] Mères et filles La menace de l'identique - puf.

l'enfermement dans une maison qui ne laisse plus d'autre issue à Lux que de disparaître. »[19]

Lux est née dans une famille stable du Michigan et a été élevée avec ses trois sœurs aînées par un père professeur de mathématiques et une mère dévouée qui a pris en charge l'éducation de ses filles, « the girls », comme elle les appelle. Elles sont toujours toutes les quatre ensemble, ensemble à la maison, ensemble au lycée où elles ne se séparent jamais sauf pour rejoindre chacune leur classe. Ce sont les sœurs Lisbon, les filles du prof de math et les garçons les regardent sans oser vraiment les convoiter.

Lux venait de rencontrer Trip Fontaine et de passer sa première soirée avec lui. Cette nuit-là, après la fête de fin d'année où elle a été élue reine de la soirée, où tous les regards se sont rivés sur elle, elle n'a pas entendu les douze coups de minuit. Ses sœurs l'ont attendue en vain dans la voiture devant le lycée. Elle a tout oublié, ses parents, ses sœurs, sa promesse. Elle est restée au côté de Trip, elle l'a suivi sur la pelouse de foot du lycée. C'était la première fois pour elle. Après l'amour, ils se sont endormis tous les deux. Très tôt le matin, Lux a vu le jour se lever. Lorsqu'elle s'est tournée vers Trip, encore un peu ensommeillée, elle était seule sur la pelouse dans la lumière de l'aube, il n'y avait plus personne à ses côtés. Le jeune homme était parti.

Lux est rentrée à la maison chez ses parents, comme elle aurait du le faire avant d'apercevoir la lumière du soleil. Et elle a reçu la punition qui l'attendait. Mrs Lisbon a décidé que Lux ne sortirait plus jamais de la maison, même pour aller au lycée. Et que ce serait la même chose pour ses sœurs, puisque « *les règles ont toujours été les mêmes pour les cadettes que pour les aînées.* »

Quelques mois plus tard, Mr et Mrs Lisbon se réveilleront un matin pour découvrir qu'aucune de leurs filles n'ouvrira plus les yeux. Lux et ses sœurs se sont suicidées toutes les quatre ensemble, un soir d'été dans la maison familiale, là où elles étaient bien en sécurité, là où rien ne pouvait leur arriver.
Les sœurs Lisbon se sont tuées toutes ensemble. Pas une n'a hésité, pas une n'a renoncé. Elles n'ont pas eu peur et elles n'ont pas échoué. Elles sont toutes mortes, mais chacune à sa façon. Et si chacune a trouvé comment s'ôter la vie, à sa façon, c'est pour dire à Mrs Lisbon que lorsqu'on devient femme, on ne peut pas être comme toutes les autres et qu'aucune mère ne peut compter sur « ses filles » pour combler son manque en tant que femme.

Dans le petit univers bien organisé qu'est la famille Lisbon, le passage de l'enfance à l'adolescence ne peut s'opérer. Les filles Lisbon ne parviennent pas à se frayer une voie qui les conduiraient vers la féminité autrement qu'en s'acheminant vers la mort, comme seule séparation possible d'avec la mère.

L'histoire de Lux, c'est l'impasse d'une fille qui meurt de ne pas avoir été sauvée de la folie maternelle par un père qui fait le choix de n'imposer aucune loi et laisse ses filles en pâture à sa femme.

[19] Les amoureuses voyage au bout de la féminité - Seuil.

Quelques commentaires puisés, parmi d'autres, dans le livre de Clotilde Leguil[20] me permettront d'apporter un autre éclairage à la situation:

Avant de se suicider, Lux a cherché une issue à son double drame: celui de la perte de sa virginité avec un garçon qui ne l'aimait pas, celui de la réponse asphyxiante de sa mère qui décide de la séquestrer. Elle a cherché une issue sans pouvoir se formuler symboliquement ce qu'elle désirait.

La première fois a été une perte et maintenant elle ne sait plus comment retrouver ce qu'elle a perdu, ni comment être sans ce qu'elle ne retrouvera plus.
Ne sachant qui elle est, elle cherche à éprouver son être à travers des actes qu'elle ne comprend pas elle-même. Elle donne à voir son questionnement en devenant celle qui peut se donner à tout le monde car elle n'a plus rien à perdre.

Bien que séquestrée par sa mère, elle parvient à faire savoir à tous les hommes qui approchent de la maison, qu'elle dit oui à tout le monde. Et c'est la nuit, sur le toit de la maison familiale, qu'elle couche avec n'importe qui.

Lux veut que tout le monde sache que Trip n'est rien pour elle. La réponse qu'elle formule à travers ses aventures sexuelles ne la libère pas cependant de l'enfer de son questionnement.

Elle sait qu'elle ne pourra plus être tout ce que sa mère veut qu'elle soit, puisqu'elle a fait l'expérience de son propre désir d'autre chose.

Et Mrs Lisbon ne sera d'aucun secours à Lux dans son questionnement sur sa féminité. Dorénavant les sœurs Lisbon sont séquestrées pour que plus jamais aucun homme ne puisse les salir ni leur faire de mal.

« *Mais j'étouffe ici.* » lui dira Lux. En vain. Sa mère n'entend plus rien. « *Ici, vous êtes en sécurité.* » Mrs Lisbon répond toujours à toutes ses filles, même quand elle ne parle qu'à l'une d'entre elles. Ce ne sont pas seulement « *Les règles qui sont les mêmes pour les cadettes que pour les aînées* », ce sont aussi ses paroles, ses regards, qui n'ont jamais été différenciés. Parler à l'une, c'est parler à toutes. Aucune de ses filles n'existent pour elle comme sujet, comme une seule, différente des autres. Elles ne sont pas séparables parce qu'elle ne les conçoit pas comme séparées d'elle-même. Ici vous êtes en sécurité parce que personne ne peut vous enlever à moi.

- **<u>Une danse de la naissance impossible?:</u>**

« Que l'éventuel destin d'une fille soit d'être le phallus de sa mère, chaque analyste pourrait l'illustrer à partir de sa pratique. »[21]

Dans son livre, *Le corps et sa danse*, Daniel Sibony fait le choix d'aborder, ce possible aspect de la relation mère/fille, à partir d'un récit biblique. Celui de l'histoire de Salomé

[20] Les amoureuses voyage au bout de la féminité - Seuil.
[21] Jacques André - Mères et filles La menace de l'identique - puf

et d'Hérodiade, dans lequel se déchaîne la conjonction des haines et des passions maternelles et filiales.

Pour mieux comprendre ce dont il s'agit:
Une relation incestueuse du second type est à l'origine du drame. Salomé est la fille de Hérodiade, femme que Hérode, le tétrarque, a usurpée à son propre frère. Hérode a enfermé Jean-Baptiste, le prophète qui dénonce cette union incestueuse puisqu'il n'est pas permis de posséder la femme de son frère. La fille d'Hérodiade, Salomé, plait à Hérode. Au cours d'un festin le tétrarque demande à Salomé de danser en échange de ce qu'il lui plaira. Et Salomé, instrumentalisée par sa mère, demande la tête de Jean-Baptiste sur un plat.

D. Sibony, nous présente les faits ainsi:
C'est une pure jeune fille qui danse à la demande de sa mère. Laquelle veut obtenir la tête de Jean-Baptiste. La castration mortelle. Hérodiade jouit de châtrer son homme (Hérode, le tétrarque), et d'avoir la tête du prophète, et d'utiliser sa fille comme instrument de sa féminité.

Le récit de la danse de Salomé sur lequel il s'appuie est celui qu'en fait Flaubert. Le voici:

« Ses pieds passaient l'un devant l'autre, au rythme de la flûte et d'une paire de crotales [percussions]. Ses bras arrondis appelaient quelqu'un; qui s'enfuyait toujours. Elle le poursuivait toujours, plus légère qu'un papillon, comme une Psychée curieuse, comme une âme vagabonde, et semblait prête à s'envoler.
Les sons funèbres de la gingras [flutte] remplacèrent les crotales. L'accablement avait suivi l'espoir. Ses attitudes exprimaient des soupirs et toute sa personne une langueur telle qu'on ne savait pas si elle pleurait un Dieu ou se mourrait dans sa caresse.
Les paupières entre-closes, elle se tordait la taille, balançait son ventre avec des ondulations de houle, faisait trembler ses deux seins, et son visage demeurait immobile, et ses pieds n'arrêtaient pas. (…) Puis ce fut l'emportement de l'amour qui veut être assouvi. (…) Elle se renversait de tous les côtés, pareille à une fleur que la tempête agite. Les brillants de ses oreilles sautaient, l'étoffe de son dos chatoyait; de ses bras, de ses pieds jaillissaient d'invisibles étincelles qui enflammaient les hommes. Une harpe chanta. (…) Sans fléchir les genoux, en écartant ses jambes, elle se courba si bien que son menton frôlait le plancher… Tous, dilatant leurs narines, palpitaient de convoitise.
Ensuite elle tourna autour de la table d'Antipas, frénétiquement, comme le rhombe [fuseau] des sorcières et d'une voix que des sanglots de volupté entrecoupaient il lui disait: « Viens! viens! » Elle tournait toujours; les tympanons sonnaient à éclater, la foule hurlait. Mais le trétarque criait plus fort: « Viens! viens! Tu auras Capharnaüm! la plaine de Tibérias! mes citadelles! la moitié de mon royaume! ».
(…) Elle s'arrêta brusquement.(…) Ses lèvres étaient peintes, ses sourcils très noirs, ses yeux presque terribles, et des gouttelettes à son front semblaient une vapeur sur le marbre blanc.
Elle ne parlait pas. Ils se regardaient.
Un claquement de doigts se fit dans la tribune. Elle y monta, reparut; et en zézayant un peu, prononça ces mots, d'un air enfantin:
« Je veux que tu me donnes dans un plat, la tête… » Elle avait oublié le nom, mais reprit en souriant: « La tête de Iaokanann! »

Le Tétrarque s'affaissa sur lui-même, écrasé. »[22]

Quand les mères forcent leurs filles à danser pour elles, à leur place, pour se voir en elles à nouveau jeunes et séduisantes, l'épreuve de la naissance, nous dit D. Sibony, est comme hypothéquée, en suspens; elle devient une substitution. Il n'y a plus le déchirement de la naissance, il n'y a que des remplacements.

La danse de Salomé est une danse de la naissance impossible: « Cette fille est doublée par sa mère. C'est une femme-enfant. Et son impasse physique se paie de la tête d'un homme, un homme de la parole et de l'appel. »[23]
Cependant, aussi: « (...) Pour elle-même Salomé danse un appel: l'appel vide d'un corps de femme qui se dérobe, ou de la femme qu'elle voudrait être si la mère la laisser passer. »

<u>Le féminin sexuel et érotique:</u>

- <u>Le féminin, une énigme?:</u>

« « Oui, le sexe est dangereux, et le désir est une maladie mortellement transmissible, écrit Michel Schneider. La différence des sexes est une maladie incurable ». (...) Les manœuvres visant à abolir les différences, celle des sexes tout particulièrement, ne sont-elles pas, comme l'a souligné André Green, les niches ultimes de la pulsion de mort dans son œuvre de dédifférenciation? »[24]

Depuis la nuit des temps, la femme, « la reine de la nuit », est désignée comme dangereuse, maléfique...

« C'est certainement [nous dit Jacqueline Schaeffer] la dimension de jouissance sexuelle, dans ce qu'elle représente d'avidité et d'effacement des limites, de fusion et de confusion des zones et des personnes, qui fonde cette fascination et cette crainte de la dangerosité de la femme, et qui origine la crainte d'être contaminé. »
Le sexe féminin est tour à tour considéré comme la « bête » ou le « diable », le surnaturel, l'incompréhensible, l'ubris.

Et il est à noter que:

Les hystériques de conversion ont, avec passion, offert leur masochisme à toutes les accusations de séduction et de fornication avec le Diable. Leurs confessions devenant d'autant plus scabreuses, licencieuses, que les interrogatoires des inquisiteurs se faisaient plus cruels et pressants, et les tortures subies plus raffinées.

« A travers leurs attaques, les hystériques rejouent, reproduisent donc, sur et dans leur propre corps, une scène primitive incarnée, une relation de possession désirée par leur

---

[22] Trois Contes - Paris Seuil.
[23] Le Corps et sa danse - Points.
[24] Jacqueline Schaeffer - Le refus du féminin - puf.

sexe, mais haïe par leur Moi, réalisée dans un corps unique bisexué, dont une partie masculine attaque sexuellement la partie féminine.
(…) Elles se sont rendues insupportables, obscènes, parce qu'elles se livraient à l'exhibition d'un masochisme effréné, possédées à travers leurs symptômes, jouissant et souffrant à la fois, exhibant un sexe qu'il ne fallait pas montrer, à la fois frigides et réclamant de la jouissance. Tout ce spectacle s'adressait plus particulièrement à des hommes.
(…) A la Salpêtrière, on utilise les malades pour des démonstrations publiques; on provoque expérimentalement des attaques et des phénomènes de conversion sous hypnose, puis on les supprime. Mais surtout on les photographie, on les filme dans toutes les attitudes, de manière individuelle ou collective, images de poses, crises, cris, contractures, hallucinations, « attitudes passionnelles », « crucifiements », « extases »… »

Les hystériques se prêtent ainsi à la haine du féminin par masochisme moral. Elles exhibent leur féminin tout en le refusant. Elles se maltraitent et se font maltraiter.

On l'aura compris, donc, la femme est dangereuse, cependant:

Il existe aussi des rites de féminisation de l'homme qui peuvent être interprétés comme une tentative d'abolir la différence des sexes.
« La subincision qui consiste à pratiquer une ouverture le long du pénis, assimilée à un vagin, et d'y pratiquer périodiquement des saignements, assimilés à des règles, va dans le sens d'une envie du féminin. L'identification de la blessure au sexe féminin se retrouve dans le langage à tous les niveaux: vulve, grand trou, vagin, pénis-matrice, et la réouverture périodique de la blessure est dénommée « la menstruation de l'homme ». »
Mais on pourrait y voir également une tentative d'*amadouer la terreur et l'horreur du féminin*. Il s'agirait alors d'assimiler le féminin à des emblèmes, à des inscriptions corporelles, à des symboles. La symbolisation par les rites serait ainsi ce qui permettrait de mettre à distance, de maîtriser ce que peut avoir d'insupportable le côté irreprésentable et incontrôlable de l'intérieur féminin.

« Sur ma table, un grand livre consacré à Bonnard. Je l'ouvre. De page en page, j'y découvre Marthe. J'apprends qu'elle fut cent quarante-six fois peinte, sept cent dix-sept fois croquée dans ses carnets. (…) Je me dis que l'irrésistible et permanent besoin que Bonnard a ressenti de peindre Marthe, de la peindre encore et encore, à chaque fois comme pour une première fois, de la peindre nue, venait de ce que même toute nue, il ne la saisissait jamais toute; la boudeuse, qui fut d'ailleurs une grande menteuse gardait son secret. (…) Le secret de la femme, Courbet avec « L'origine du Monde » s'en est approché au plus près, dévoilant, exhibant au premier plan, ce qui, avant lui, n'avait jamais été montré. (…) Mais il ne peut montrer que ce qui se voit: les seins, les cuisses écartées, la toison noire, la fente du sexe. Comment donner à voir l'invisible? Cet invisible, ce n'est pas l'intérieur, ce n'est pas la matrice, cette chambre obscure d'où nous venons. Serait-ce la jouissance dont nous ne connaissons que les signes extérieurs, en espérant qu'ils ne soient pas feints, mais que nous ne sommes pas à même d'observer ni de peindre.

Étrangement, seules des mystiques et des saintes ont été représentées en pâmoison par les peintres… »[25]

J.B. Pontalis

- Pour la petite fille, un oedipe biface?:

Pour l'un comme pour l'autre sexe, l'organisation phallique est un passage obligé. Ce surinvestissement narcissique du pénis œuvre au dégagement de l'imago prégénitale et de l'emprise maternelle. Le garçon peut parvenir, grâce à son angoisse de castration, à symboliser la partie pour le tout, en s'étayant sur son identification paternelle. Mais comment la fille peut-elle négocier un intérieur qui est un tout, et comment séparer le sien de celui de sa mère? Une symbolisation, une psychisation du sexe féminin est-elle possible?
La grande découverte de la puberté, pour les deux sexes, c'est celle du vagin. Non que les petites filles ignorent qu'elles ont un creux, ou ne ressentent des éprouvés sensoriels internes, suscités par des émois oedipiens, et bien en deçà par les traces archaïques du corps à corps et de la séduction de la mère primitive. Cependant, la vraie révélation du vagin érotique, celle de l'érogénéité profonde de cet organe féminin ne pourra avoir lieu que dans la relation sexuelle de jouissance.

« La sexualité infantile, qui n'est pas celle des *instincts* mais celle des *pulsions* comprises comme des constructions psychosomatiques, toujours déjà biologie et sens, se forme, dès l'origine, dans l'interaction du nouveau-né avec ses deux parents, et sous l'emprise de la séduction maternelle. »[26]

Face à l'épreuve de la castration qui se dramatise et se sublime chez l'homme, l'oedipe féminin nécessite le changement d'objet chez la femme, et constitue de ce fait une épreuve psychique particulière.

Pour Freud:
« La comparaison avec ce qui se passe chez le garçon nous dit que le développement de la petite fille en femme normale est plus difficile et plus compliqué car il comporte deux tâches de plus, pour lesquelles le développement de l'homme ne présente pas de contre partie. (…) Avec l'entrée dans la phase phallique, les différences des sexes s'effacent complètement derrière leurs concordances. Il nous faut reconnaître que la petite fille est un petit homme. Cette phase, on le sait, est caractérisée chez le garçon par le fait qu'il sait se procurer des sensations par son petit pénis et qu'il met en relation l'état de celui-ci avec ses représentations des rapports sexuels. La petite fille fait la même chose avec

---

[25] Elles - folio.« Marthe de Méligny, c'est un nom d'aristocrate, un nom de courtisane, et ce n'est pas son nom » Guy Goffette - *Elle, par bonheur, et toujours nue* - folio.Après trente deux ans de vie commune avec Marthe, Pierre Bonnard l'épouse et il découvre alors le pot aux roses: Marthe s'appelle en vérité Maria Boursin, elle n'est pas née en Italie mais en France dans le Berry.
[26] Julia Kristeva - Guerre et paix des sexes - hachette.

son clitoris encore plus petit. Il semble que, chez elle, tous les actes onanistiques se jouent sur cet équivalent du pénis, que le vagin, proprement féminin, n'ait pas été encore découvert par les deux sexes. (...) Nous pouvons poser que dans la phase phallique de la petite fille, c'est le clitoris qui est la zone érogène directrice. Mais elle ne doit pas le rester; avec l'orientation vers la féminité, le clitoris doit céder sa sensibilité, et du même coup son importance, au vagin, totalement ou en partie, et ce serait là une des deux tâches que la femme doit résoudre par son développement, alors que l'homme, plus heureux, n'a qu'à continuer, au moment de la maturité sexuelle, ce à quoi il s'était déjà exercé pendant la première éclosion sexuelle.
(...) Le premier objet d'amour du garçon est sa mère; elle le reste aussi dans la formation du complexe d'oedipe, et au fond, pendant toute sa vie. Pour la petite fille aussi la mère (...) doit être le premier objet, car les premiers investissements se produisent par étayage sur la satisfaction des grands et simples besoins vitaux et les conditions des soins données aux enfants sont les mêmes pour les deux sexes. Mais dans la situation oedipienne, c'est le père qui est devenu l'objet d'amour de la petite fille, et nous nous attendons à ce que, dans un déroulement normal du développement, elle trouve à partir de l'objet paternel, la voie vers le choix d'objet définitif. La petite fille doit donc, avec le temps, échanger zone érogène et objet, deux choses que le garçon, lui conserve. »[27]

« Freud dans ses travaux sur la sexualité féminine des années trente, et après lui ses successeurs, notamment les psychanalystes femmes, découvrent une relation particulière de la petite fille, à sa mère, adhésive et intense, difficilement accessible à l'analyse, car enkystée dans l'expérience sensorielle préverbale. »[28]

- La mère, comme premier objet d'amour:

S'appuyant, pour partie, sur les travaux de Mélanie Klein, Julia Kristeva nous explique que:

Au cours de la période la plus archaïque, l'enfant qui se laisse séduire avec sa peau et ses cinq sens, se livre de fait avec ses orifices: la bouche, l'anus, et le vagin pour la petite fille. L'enfant séduit, orificiel, effracté est celui qui anticipe l'être pénétré de la femme. Quoique passive, sa sexualité n'en est pas moins réactive: émission de selles, expressions vocales et gestuelles la scandent agressivement.

Chez le garçon, l'excitation pénienne (renforcée ensuite à la phase phallique) se superpose à la gamme complexe des réactions à l'effraction-séduction originaire, laquelle structure « la position féminine » du sujet masculin.

Pour la fille, cela comporte des ambiguïtés plus complexes. La forte mobilisation vaginale-cloacale du corps caverneux féminin ainsi que l'excitation clitoridienne structurent d'emblée sa sexualité originelle comme une bisexualité psychique: à la fois passive et active. En outre, l'effraction primaire des orifices est compensée non

[27] Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse - folio essais.
[28] Julia Kristeva - Guerre et paix des sexes - hachette.

seulement par l'excitation clitoridienne, mais aussi par *l'élaboration du lien d'introjection-identification* avec l'objet aimant-et-intrusif qu'est la mère.

- Puis vient pour l'infans la découverte de l'autre-de-la mère, c'est-à-dire le père:

Florence Guignard, s'inscrivant, elle aussi, dans le courant kleinien, nous dit: « J'insiste sur le choc traumatique, que constitue pour l'*infans* la prise de conscience de la sexualité de la mère (…) cette découverte de la non appartenance de la mère à l'infans. »[29]

Et néanmoins:
C'est dans cet espace psychique que prendra naissance la première triangulation. C'est le lieu premier du désir de l'Autre, de l'absence, du négatif, du sentiment de soi et par conséquent de toute la potentialité des processus de deuil.
Si bien que:
Du bon établissement de cet espace va dépendre l'équilibre économique de la bisexualité psychique en relation avec le genre de l'individu, dans la complexité quasi immédiate des processus identificatoires de l'infans, à la mère psychiquement absente, d'une part, et à l'objet de désir - le père- qui occupe celle-ci, d'autre part.
- Enfin, un peu plus tard:

L'espace de jeu qui va progressivement s'accroître « permettra à l'enfant de transposer ses désirs sur un plan symbolique, utilisant toute la souplesse imaginative de cet âge d'or de l'enfance pour exercer l'immense champ de la *symbolisation*, pierre de touche de la pensée humaine. Il n'est pas rare de voir des petits garçons de deux-trois ans se promener fièrement avec un coussin sur le ventre, jouant la grossesse, et des petites filles tenter d'uriner debout comme un garçon. » [30]

Comment la petite fille poursuivra-t-elle son évolution pour devenir femme et mère?

J'en reviens, à présent, à Julia Kristeva[31]:

D'une part, souligne-elle, comme tout sujet de la parole, de la pensée et de la loi, la fille s'identifie au phallus et au père qui en est le représentant. Au cœur de cette position phallique où elle est être parlant selon la loi, la fille est cependant désavantagée. Dévalorisée par son absence de pénis, elle se replie sur une position réceptive pour devenir l'objet du père. Elle désire recevoir le pénis et obtenir un enfant de lui.

Selon Freud:
« Le désir avec lequel la petite fille se tourne vers son père est sans doute, initialement, le désir du pénis, dont la mère l'a frustrée et qu'elle attend maintenant du père. Mais la situation féminine ne se trouve instaurée que lorsque le désir du pénis est remplacé par celui de l'enfant, lorsque par conséquent, selon une vieille équivalence symbolique, l'enfant vient à la place du pénis. Il ne nous échappe pas que la petite fille a déjà désiré

[29] Actualité de l'Œdipe. (collectif) - puf.
[30] Florence Guignard - Guerre et paix des sexes - hachette.
[31] Guerre et paix des sexes - hachette.

un enfant auparavant (…); c'était, en effet, le sens de son jeu avec des poupées. Mais ce jeu n'était pas, en fait, l'expression de sa féminité, il servait à l'identification avec la mère dans l'intention de remplacer la passivité par l'activité. Elle jouait la mère et la poupée était elle-même; (…) Ce n'est qu'avec l'apparition du désir du pénis que l'enfant poupée devient un enfant du père et, à partir de ce moment là, le but du désir féminin le plus fort.
(…) Avec le transfert du désir de l'enfant-pénis sur le père, la petite fille est entrée dans la situation du complexe d'oedipe. »[32]

« Tout le monde a pu observer l'incroyable panoplie de charme et de séduction qu'une petite fille de quatre à six ans est en mesure de déployer pour monter à l'assaut de son père. Elle agira en toute confiance, dans la mesure où elle se sentira protégée par la réalité de la présence de sa mère, et par la santé mentale d'un père qui n'abusera pas d'une telle situation. Durant cette période oedipienne, elle s'entraînera avant tout à *devenir femme* avec son objet d'amour oedipien, reléguant au second plan ses identifications à son devenir mère. »[33]
Me voilà en quelque sorte revenue à mon point de départ, la boucle est pratiquement bouclée. Je voudrais cependant encore évoquer une dernière figure, celle de la *Gradiva*.

- Gradiva et les figures du féminin:

En 1903, paraît le texte de Jensen, *Gradiva, fantaisie pompéienne*, signalée par Jung à Freud, qui le lit aussitôt.

« A quoi tient le charme de la Gradiva? Déjà une hésitation pointe quand on écrit ce mot « Gradiva ». Que désigne-t-il au juste? Le récit de Jensen ou celui de Freud, qui redouble le premier plus qu'il ne l'interprète? Le marbre du musée Chiaramonti? Le fantôme que poursuit un jeune homme qu'effraient les femmes de chair, ou Zoé Bertgang dont le prénom signifie « vie »? »[34]

Dans le livre de Jensen:
Norbert Hanold, jeune archéologue, est un homme renfermé. Il a refoulé le souvenir d'une jeune fille, Zoé Bertgang, auprès de qui il a grandi et, qu'enfant, il a tendrement aimée. Visitant une collection d'antiquités, à Rome, il tombe en arrêt devant un bas relief qui représente une ravissante jeune femme, marchant d'un pas très particulier. Il décide alors d'accrocher un moulage de ce bas relief à une place privilégié sur le mur de son bureau.

« C'était à peu près au tiers de la grandeur nature, le portrait en pied d'un être féminin saisi en train de marcher, encore jeune, déjà sorti de l'enfance mais qui toutefois n'était pas une femme (…). Elle ne rappelait en rien les multiples bas-reliefs de Vénus, de Diane ou des autres déesses de l'Olympe, sans représenter pour autant une psyché ou une nymphe. Il y avait en elle (…) quelque chose de l'humanité de tous les jours (…), comme si, là où de nos jours nous crayonnons une esquisse sur une feuille de papier, l'artiste

32 Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse - folio essais.
33 Florence Guignard - Guerre et paix des sexes - hachette.
34 J. B. Pontalis - Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen - folio essais.

l'avait en pleine rue prise sur le vif au passage et fixée à toute allure dans une ébauche de terre glaise. Elle paraissait grande et svelte; ses cheveux en légères ondulations étaient quasi entièrement recouverts d'un fichu (…); dans la finesse des traits s'exprimait une sereine indifférence à l'égard de ce qui se passait tout autour, l'œil dirigé tranquillement droit devant lui révélait en même temps une réelle aptitude à bien voir les choses et un paisible repliement sur ses pensées.(…) Elle possédait quelque chose qu'on ne rencontre pas souvent dans les statues antiques, une grâce naturelle et simple de jeune fille, d'où venait cette impression qu'elle débordait de vie. (…) La tête légèrement penchée en avant, elle tenait un peu remontée de la main gauche la robe dont les extraordinaires petits plis ruisselaient sur elle depuis la nuque jusqu'aux chevilles, en sorte qu'on apercevait ses petits pieds chaussés de sandales. Le gauche était déjà avancé et le droit, se disposant à le suivre, ne touchait plus guère le sol que de la pointe des orteils tandis que la plante et le talon se dressaient presque à la verticale. Ce mouvement suscitait une double impression: l'aisance légère de la femme qui marche d'un pas vif, et parallèlement l'air assuré que donne un esprit au repos. Sa grâce particulière, elle la tirait de cette façon de planer au-dessus du sol tout en le foulant avec fermeté.
(…) Pour donner un nom à l'effigie, il l'avait appelée dans son for intérieur « Gradiva », « celle qui marche en avant »; en réalité, c'était là un surnom que les poètes anciens réservaient exclusivement à Mars Gradivus, le dieu de la guerre s'élançant au combat, mais il semblait à Norbert caractériser au mieux le maintien et le mouvement de la jeune fille. »[35]

A la suite d'un cauchemar, où il voit Gradiva le jour de l'anéantissement de Pompéi, Norbert, poussé par d'obscurs pressentiments et d'inexplicables obsessions, se retrouve à Pompéi où il rencontre Gradiva. Celle-ci, pure réalité, a les traits de son amie d'enfance.

« Comment ne pas percevoir [nous dit Jacqueline Schaeffer], à travers les fantasmes de Norbert, jeune homme, et ses investigations, au-delà des souvenirs enfouis, toute une activité fantasmatique issue de sa sexualité infantile, à savoir les questions qu'il se pose concernant la différence des sexes, l'essence corporelle de Gradiva, et les craintes liées à son angoisse de castration? »[36]

En témoignent d'abord:
Le fait qu'il donne à Gradiva le nom féminisé d'un dieu de la guerre et la description qu'il fait d'elle, de son pied qui dans la démarche s'élève, s'érige. Autant de caractères qui sont d'ordre phallique et qui donnent à penser que l'angoisse de Norbert concernant la différence des sexes le conduit d'abord à un déni.

De plus, par la suite, parvenu à Pompéi, dans un rêve:
Norbert voit Gradiva, assise, qui fait d'un brin d'herbe un nœud coulant pour capturer un lézard, et il ne s'éveille que grâce à une seconde image qui met fin au rêve: celle d'un oiseau qui pousse un cri bref semblable à un éclat de rire et qui s'envole emportant le lézard dans son bec.

---

[35] Wilhem Jensen - Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen - folio essais.
[36] Jacqueline Schaeffer - Le refus du féminin - puf.

Si bien que Gradiva apparaît, ainsi, non seulement: « comme une représentation phallique, mais aussi comme la projection d'une image castratrice, menaçant de capturer le lézard pénis dans le piège de son propre sexe. »

Et c'est:
En raison de cette angoisse de castration et de sa peur de la femme, qui séduit et capture, que Norbert va refouler son amour d'enfance et fuir sa ville natale où la proximité de Zoé se fait sentir.

La question « Gradiva est-elle ou non vivante, est-elle un être réel ou un fantôme? » reproduirait alors la question angoissante de la phase phallique: Zoé a-t-elle ou non un pénis?

S'appuyant sur l'hypothèse de Serge Viderman[36], selon laquelle: ce qui constitue une menace pour le pénis de Norbert, c'est que Gradiva représente non pas la femme phallique ou châtrée, *elle est à la fois phallique et châtrée*; Jacqueline Schaeffer souligne que dans la logique de non-contradiction des processus primaires:
Dans sa relation à la bisexualité, le fantasme de Norbert oscille entre une Gradiva castratrice et châtrée, de même qu'entre ses propres positions masochique et sadique.

Finalement, cependant:
Norbert va pouvoir triompher de cette double angoisse, par le fantasme *d'une scène primitive*, c'est-à-dire en imaginant un rival auprès de Gradiva.
Dépassant ainsi ses peurs, il conquiert Zoé. Sa Gradiva est aussi avisée que belle, Zoé la source de son désarroi, devient l'agent de sa guérison.

« Gradiva, celle qui avance, tel le dieu Mars gravidus allant au combat, mais c'est ici au combat de l'amour. Et Gradiva rediviva, celle qui revit et va donner vie, forme, objet au désir. »[37]

En conclusion:

« Être une femme. Être une mère. Être une fille et devenir femme. Le féminin! Comment se transmet-il, ce féminin? De femme à femme, de mère à fille? »
Je ne suis pas parvenue à résoudre cette énigme. Je ne crois pas, d'ailleurs, que cela soit possible. Je n'ai pu seulement que tenter d'en démontrer la complexité.

Reste également entière une autre interrogation. De loin en loin, elle est perceptible et court dans cet écrit. Avant de le clore tout à fait peut-être puis-je m'arrêter quelques instants dessus: « Le féminin, j'ai cherché à m'en approcher au travers de sa transmission de femme à femme, de mère à fille. C'est la voie que j'ai choisie et elle m'a conduite à l'endroit que l'on sait. Mais peut-on davantage imaginer, envisager, de le définir en le comparant au masculin? » Pas simple, pas évident, cela non plus!

[36] Le céleste et le sublunaire - Paris - PUF.
[37] J. B. Pontalis - Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen - folio essais.

Une première ébauche de réponse pourrait se concevoir dans cette assertion de Jacques André:
« Qu'est-ce qui fait la différence des sexes? Les deux réponses, phallique et maternelle, sont par essence simplificatrices: l'avoir ou pas / enfanter ou non. Dans les deux cas de figure, nulle différence des sexes mais un sexe qui fait la différence. Fantasme contre fantasme, phallocentrisme contre gynocentrisme. Ce qui s'efface, se refoule, dans ce type d'énoncés est l'*altérité* d'un sexe pour l'autre. Quelles que soient les critiques adressées à la thèse de Freud, celle-ci conserve pourtant au moins une trace de cette altérité, à travers l'idée toujours maintenue d'une dissymétrie du masculin et du féminin. (...) La logique binaire, phallique ou procréative, est une tentative de réduire l'autre au même - que l'on a ou pas. Phallocentrisme comme gynocentrisme sont des symbolisations tardives, deux façons, homogènes au procès de la connaissance, de ramener l'inconnu au connu, de transformer, conformément au refoulement, l'*autre* du sexe en un simple négatif. »[38]

Une seconde ébauche de réponse pourrait, elle, se trouver chez Paul Laurent Assoun:

Que l'espèce humaine se compose de deux genres ou de deux moitiés n'est pas qu'un lieu commun, c'est-ce qui va de soi depuis l'enfance.
S'appuyant sur Freud: « Si, en renonçant à notre corporéité, comme êtres simplement pensants, venant en quelque sorte d'une autre planète, nous pouvions voir les choses de cette terre avec fraîcheur, rien ne frapperait plus notre attention que l'existence de deux sexes parmi les hommes, qui, par ailleurs si identiques entre eux, montrent néanmoins leur diversité par les signes les plus extérieurs », Paul Laurent Assoun affirme: « Il y a certes une évidence de la différence sexuelle, tel il fait jour. »[39]

Il suffit, c'est vrai, d'ouvrir les yeux mais la différence ne fait pas que se voir: elle se dit, mieux elle se conjugue. Elle se marque dans l'usage de la langue au moyen du genre. Cependant dès que l'on touche à la psyché, il y a comme un malaise. Celui que la psychanalyse assume et élabore.

En premier lieu (nous dit Paul Laurent Assoun), il y a ce que l'on appelle la « bisexualité »:
La bisexualité, c'est montrer que, si l'anatomie est le destin (scellé par la morphologie et la génétique), le sujet, de part et d'autre de la barrière sexuelle organique, a à rejoindre sa position sexuée psychique ou symbolique. Cela se fait par le jeu de l'*identification* et du *fantasme* - selon la logique oedipienne.

Puis, en second lieu, il y a ce que l'on appelle la castration:
« Masculin » et « féminin » font écho à l'alternative « actif/passif », « phallique/castré ». Bien loin qu'il y ait un sexe castré et l'autre pas, il faut penser que les deux sexes s'organisent autour de ce ballet des deux versants de l'activité pulsionnelle. La vraie coupure n'est donc pas entre les genres, mais entre la double position des deux sexes face à la question de la castration, comme épreuve symbolique.
« La castration, c'est le réel sur lequel bute le sujet inconscient et qui n'est pas à éluder. Cela commence dès le premier regard qu'un garçon et une fille jette l'un sur l'autre:

---

[38] Mères et filles La menace de l'identique - puf.
[39] Guerre et paix des sexes - hachette.

quelque chose qui se voit, l'autre qui se dissimule. Et cela se relance à travers la dialectique oedipienne ou chacun des deux sexes, de part et d'autre de la barrière sexuelle, a à trouver son mode d'affiliation. »

- Pour finir:

Un petit clin d'œil de la vie (mais, pour le retrouver et le faire partager, il me faut revenir en arrière):

Préoccupée par ce travail de monographie j'effectuais, la fenêtre entrouverte sur un froid dimanche matin, diverses tâches de rangement dans mon appartement, quand soudain j'ai été tirée hors de mes pensées par une voix d'homme, jeune, qui, en contre bas dans la rue, fredonnait: « Je suis un homme, je suis un homme… ». Amusée par le concours de circonstance qui faisait qu'alors que je me concentrais sur le féminin, un homme dans la rue, sans le savoir, me ramenait au masculin, je me suis approchée de la fenêtre. Un père tenait dans ses bras un petit garçon. Tous deux autour du cou portaient une écharpe, tous deux étaient vêtus de chauds manteaux sombres, et ils s'apprêtaient à gagner le trottoir d'en face. Quel message, au travers de cette chanson, ce jeune père délivrait-il à son fils? Prise dans le fil de cette interrogation, j'ai mis quelques secondes pour redonner un auteur aux paroles qui courraient sur ses lèvres.

Bibliographie

- Actualité de l'Œdipe - puf

- Avant d'être celui qui parle - J.C Rolland - nrf - Gallimard

- Psychanalyse des contes de fées - Bruno Bettelheim - Pluriel

- Contes - Charles Perrault - Le livre de poche

- Contes, familles et thérapie: si la clinique m'était contée - érès

- Elle, par bonheur, et toujours nue - Guy Goffette - folio

- Elles - J.B Pontalis - folio

- Guerre et paix des sexes - hachette

- Jeu et réalité L'espace potentiel - D.W Winnicott - nrf - Gallimard

- La portée de l'ombre - éditions des crépuscules

- Les amoureuses voyage au bout de la féminité - Clothilde Leguil - Seuil

- Le corps et sa danse - Daniel Sibony - Points

- Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen - folio essais

- Le livre de la jungle - Rudyard Kipling - folio

- Le ravissement de Lol V. Stein - Marguerite Duras - folio

- Le refus du féminin - Jacqueline Schæffer - puf

- Mères et filles la menace de l'identique - puf

- Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse - Freud - folio essais

- Trois contes - Gustave Flaubert - Librio

PSYCHASOC - Institut Européen Psychanalyse et Travail Social

Alexandra DETRY

M'ETRE AU MONDE



Man Ray, Le Violon d'Ingres, 1924

Xème promotion de la formation de superviseur d'équipes en établissements sanitaires, sociaux, médico-sociaux, scolaires

Montpellier - Juin 2011

Bavarder, pour s'approcher

S'approcher, et reculer

Reculer, pour mieux sauter
Bavarder, avant d'y aller

VOGUE LA GALERE…

Je me suis embarquée dans cette formation les yeux fermés, ou plutôt mi-clos – comme lorsqu'on regarde un film effrayant les mains devant les yeux mais en écartant les doigts pour voir quand même - loin des côtes, au large, m'attaquer à un gros poisson dont j'avais toujours cru ne pas avoir la légitimité d'aller pêcher : l'inquiétante, l'inaccessible Psychanalyse Lacanienne. En plus, pas dans n'importe quelle formation, j'allais devenir « Superviseuse » ! Si ça c'était pas la classe ! En plus d'être une *Supermaman*, *Supercompagne, Superamie, Supersoeur, Supertante, Supercollègue*, j'allais devenir une *Superpsychologue*…les Superman, Spiderman et autres Superhéros à poils n'avaient plus qu'à bien se tenir !

Pour que ce tableau de complétude narcissique soit parfait, je débutais ma deuxième grossesse au moment où je mis le pied sur le bateau de Psychasoc. J'embarquais donc avec moi un petit être qui grandirait dans un bain à remous psychanalytiques.

L'embarcation s'est éloignée du quai. Ce n'est pas que je m'attendais à une croisière paisible à siroter des cocktails fruités avec mes compagnons de voyage sur une mer bleue turquoise mais lorsque notre capitaine annonça la couleur en nous projetant le film Festen, le joli voilier se transforma en galère dans laquelle je pressentais qu'il faudrait ramer, ramer et encore ramer !

Je pris donc les armes pour attaquer le gros poisson. La mer s'agitait de plus en plus mais attention, je ne me mouillais pas, je restais sur le pont. Je ne pouvais pas sauter à l'eau puisque je n'étais plus seule, je devais d'abord protéger le petit que je portais…

Je découvris cependant au bout de ma ligne des concepts, notions, pensées qui étonnamment commençaient à me parler alors que je n'avais jamais voulu en entendre parler auparavant. La perte, l'absence, le manque…Sensation de vertige.

Les deux premières semaines de navigation furent donc agitées et j'ai pensé plusieurs fois à emprunter en douce un canot de sauvetage et rejoindre les côtes.
La longue escale que je fis pour me consacrer à mon autre aventure, cette fois-ci maternelle (encore une histoire de mer-ère !) me permis de reprendre mon souffle afin de remonter sur le bateau, quittant mes premiers compagnons de voyage pour en rencontrer de nouveaux. J'étais à ce moment là bien décidée à me jeter à l'eau, aller enfin découvrir cette étrange énigme…le trésor, le Graal. J'étais dans un état de frénésie, d'exaltation violente, prête à me noyer car je savais que ne pas sauter c'était d'une certaine façon mourir aussi. J'étais prête au combat, prête à ramer, prête à me risquer, prête à perdre.

Alors, plus sereinement, je me jette à l'eau, car je ne peux pas me noyer puisque je sais nager…
Et advienne que pourra !

A L'EAU

Après cette longue traversée de trois années, bien arrimée dans la cale du bateau, à tournicoter, prendre des notes, les déchirer, bref à vouloir trouver cette satanée énigme sans me mouiller, c'est seulement au moment de m'embarquer cette fois-ci dans l'écrit que la situation que j'ai exposée en instance clinique lors de la formation me revient comme un boomerang. Et paf, en pleine face !

Je n'étais pas sortie satisfaite de ce moment, je l'avais donc jeté à la mer, j'étais même bien embarrassée de ne pouvoir m'appuyer dessus pour dérouler les fils qui mèneraient à mon énigme. Et bien voilà que je mets le pied dans l'eau, il refait surface. C'était pas prévu ça !

Avant d'expliquer les raisons de mon insatisfaction et du rejet de ce temps de travail, je vais présenter la situation exposée en instance clinique.

Le dispositif de l'instance clinique

Cet outil, proposé par Joseph Rouzel dans sa pratique de la supervision d'équipes se déroule en « trois manches, trois temps, comme une partie de tennis »[199] pour des groupes de 12 à 15 personnes. Si l'on s'arrête un instant sur cette métaphore, une partie de tennis est aussi un match, un combat où l'on échange des coups, la balle envoyée à l'autre nous revient, ou pas. On court, on transpire, on tombe parfois. On gagne puis on perd des points, on y ressent tour à tour des moments d'incertitude, de faiblesse, de fatigue mais aussi de puissance et d'invincibilité. Le corps mais aussi le moral (pour employer le jargon de rigueur) y sont mis à l'épreuve. Le public, quand il y en a un, encourage les valeureux participants, les soutient dans leurs efforts. Et l'arbitre, du haut de sa chaise veille au respect des règles du jeu et à l'issue du match désigne un gagnant et un perdant.

Dans la **première manche de l'instance clinique**, le superviseur propose à un professionnel d'exposer une situation qu'il a vécue et qui l'a questionné, qui lui a fait énigme. Pendant ce temps, les autres participants écoutent, n'interviennent pas, gardent leurs émotions et réactions pour la **seconde manche** où chacun un par un y exprime ce qu'il a ressenti, éprouvé, « ce que ça lui a fait »[200] en écoutant parler le collègue. Au

---

199 ROUZEL J., *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007

200 ROUZEL J., *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007

moment de la description de l'instance clinique, il est important d'insister sur le fait que « l'objet du travail n'est pas d'intervenir, directement en tout cas, sur une situation de travail, éducative, sociale, pédagogique ou psychologique, mais d'intervenir sur le professionnel lui-même » : « Le seul événement auquel on a à faire, ce n'est pas l'événement que raconte le professionnel, c'est le professionnel en train de parler »[201]. L'attention doit se porter sur le récit, « la matière même du langage ».

L'exposant quant à lui ne peut pas prendre la parole ni répondre aux réactions suscitées par son récit. C'est à ce moment là que le travail de déplacement de la parole s'opère et que la personne entend des autres ce qu'elle ne s'était pas entendue dire.

Le troisième temps de l'instance clinique est consacré à la conversation entre tous les membres du groupe. Il permet à celui qui a exposé, qui s'est exposé, de se remettre sur pied, accompagné par les autres, après cet exercice nécessaire mais éprouvant.

Le superviseur n'a pas pour fonction de révéler ce qui est caché. Durant l'instance clinique, il veille au maintien du cadre permettant que « ça se révèle » et il intervient dans le temps de conversation en maintenant ouvertes les questions qui se sont posées.

La supervision, au travers de ce dispositif d'instance clinique, permet donc de dire, d'entendre de l'autre ce qu'on ne s'est pas entendu dire pour que dans la pratique clinique se développe une écoute active, permettant de nous défaire de notre propre jouissance et ainsi permettre au sujet d'exister.

Comme l'indiquait Pierre Brousse[202], il y a nécessité d'inscrire notre pratique dans un discours pour ne pas s'enfermer dans le narcissisme.

Situation présentée en instance clinique

Avant de décrire les trois temps du dispositif, je dois préciser le contexte dans lequel j'ai vécu cette situation professionnelle.

Je travaille depuis dix ans dans une association de prévention des conduites à risques des adolescents qui s'appelle « Holisme » (ce qui signifie le « tout », la « globalité »). C'est mon premier emploi. L'essentiel de l'activité est l'animation dans un cadre collectif de débats et d'échanges sur des thématiques telles que la sexualité et la vie amoureuse, les addictions, le bien-être. L'objet de ces séances étant de permettre aux jeunes de réfléchir sur ce qu'ils vivent dans cette période riche en bouleversements et propice aux prises de risques. La prévention ne porte pas sur une quelconque volonté de les conduire à des comportements sains, selon le modèle hygiéniste des « Cinq fruits et légumes par jour » des campagnes de prévention conduites par l'INPES (Institut National de Prévention et d'Education à la Santé) ou des brossages de dents après chaque repas

---

[201] ROUZEL J., *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007
[202] Intervenant lors de la formation

mais davantage sur une réflexion portant sur l'analyse de leurs comportements et de leurs fonctions. J'aime à citer Georges Braque pour lequel « l'important n'est pas de convaincre mais de faire réfléchir ».
Afin de proposer aux jeunes des possibilités d'expression autres que dans un cadre collectif et suite à une réflexion avec des professionnels encadrant les jeunes, nous avons mis en place dans trois établissements scolaires un dispositif de permanence d'écoute individuelle. La permanence se déroule dans un lieu de l'établissement, de préférence discret. Les jours et horaires restent fixes toutes les semaines, entre 12h et 14h, pour ne pas les priver de leurs enseignements. La confidentialité est de rigueur, le jeune est assuré que sa parole ne sera pas répétée et qu'elle ne sera pas utilisée sans son accord. Dans le cas des problèmes à travers desquels le jeune serait en danger (violences, abus sexuels, risque de suicide…), il y a levée du secret professionnel pour la psychologue qui doit amener le jeune à rompre la loi du silence. Le lieu d'écoute, bien qu'intégré à un établissement doit être considéré comme un lieu séparé, lieu confidentiel, lieu du dedans par sa localisation et son public, lieu du dehors par le statut hors établissement de son écoutante et l'ouverture possible sur des structures ou des recours extérieurs.
C'est donc dans ce contexte que j'ai rencontré Mylène, une jeune fille de 14 ans, le visage fermé et le regard provocateur. Elle vient à la première permanence, orientée par le conseiller principal d'éducation en évoquant des problèmes de comportements : provocations, agressivité, elle consomme du cannabis devant les grilles du lycée et arrive « défoncée » à la convocation des surveillants pour d'autres débordements commis. Elle est expulsée régulièrement et certains professionnels de l'établissement s'inquiètent de ses fréquentations.

Elle vit chez sa mère qu'elle décrit comme violente. Elle a un frère handicapé qui vit avec son père. Elle aimerait vivre avec eux mais son père refuse car la « charge du frère est déjà trop fatigante ».
Mylène a connu plusieurs placements, elle met en difficultés les professionnels des services sociaux qui tentent de la prendre en charge. Elle a déjà changé plusieurs fois d'éducateur(trice) et son éducatrice actuelle, qui s'est empressée de me téléphoner suite à notre première rencontre, m'affirme s'inquiéter beaucoup pour elle. Elle me dit être ravie et compter sur moi car Mylène a « toujours refusé d'aller voir un psy » et qu'elle ait fait la démarche seule pour me rencontrer est une « sacrée chance »…
Ce qui a fait énigme pour moi dans cette situation, ce sont les changements radicaux dans les attitudes et le discours de Mylène entre le premier entretien et ceux qui ont suivis. Lors du premier entretien, Mylène est très prolixe, elle évoque ses difficultés de comportement, les relations conflictuelles avec sa mère, une grande attente vis-à-vis de son père, les commentaires de ses amis sur ses comportements, ses inquiétudes. Elle parle aussi de la souffrance qu'elle éprouve suite à un abus sexuel dont elle a été victime dans un cadre extra-familial. Et elle pleure, beaucoup. Puis, elle prend rendez-vous tout

au long de l'année, elle vient de temps en temps, quand elle en a envie. Mais, la jeune fille que je rencontre est toute autre : froide, silencieuse, toute problématique que j'essaie d'aborder étant taxée d'un « j'men fous » direct et ne laissant place à aucun commentaire.
Comme un point d'arrêt. Elle vient et se tait. Je me délite et m'enfonce.

Récit d'un récit

Première manche…*Mise à l'épreuve…*

Après une description du dispositif de la permanence d'écoute, le récit de nos rencontres avec Mylène porte sur mon incompréhension de son revirement radical d'attitude. Je ne comprends pas qu'elle vienne pour se taire. J'évoque un sentiment de *ratage*, de *gâchis*, l'impression de ne pas l'avoir entendue ou plutôt de ne plus avoir écouté à trop vouloir le faire, l'impression d'être passée à côté de quelque chose, d'avoir essayé de taper dans la balle qu'elle m'envoyait et de viser à côté, de taper dans le vide. J'évoque de façon répétée ses silences qui me faisaient perdre tous mes moyens. Sentiment *d'auto-sabotage*, récit d'un naufrage.

1.1.

1.2. ***Deuxième manche*** Chute vertigineuse…

Les retours des collègues ont portés sur ma volonté de maîtrise, voire de contrôle, sur ce que viennent dire les silences et la façon dont le professionnel les soutient. Le dispositif de la permanence d'écoute a également été chahuté. Enfin, une collègue a posé une question qui arrivait là comme un « cheveu sur la soupe », la seule qui n'a pas nécessité une relecture de mes notes pour me la remémorer, question qu'elle a jetée comme une bouteille à la mer : « Qu'est-ce qu'être une femme ? ».

1.3. ***Troisième manche…*** « Roumègue, roumègue »[203]

Bien qu'ayant parlé pendant ce temps, répondu à des questions et remarques,

[203] Dans le sud de la France, « rouméguer » signifie râler, rouspéter

je ne me remémore pas ce temps de l'instance clinique. J'en retiens une sensation de flottement, d'absence. J'étais aussi occupée à « rouméguer » en silence sur ces retours que je trouvais déplacés, inappropriés et sur ceux que j'attendais qui n'étaient bien évidemment pas arrivés.

PLONGEE

« Il y a des mots dans lesquels on voudrait donner des coups de pied pour qu'ils avancent, se projettent, sortent de la bouche comme un vomi de pierres. C'est vrai, certains mots sont des pierres, des mots pierres trop lourds pour remonter à la surface, grimper sur la langue, se hisser, et sortir une bonne fois pour toutes. C'est là qu'on voudrait leur donner des coups de pied, pour les aider à jaillir, les libérer de leur poids. Comme ça les mots pierres tomberaient sur la table, ou par terre ou dans ta gueule, on les regarderait comme des cailloux qu'ils sont, et on n'en parlerait plus. »[204]

Quand j'étais enfant, je faisais souvent le même cauchemar : j'étais de très petite taille à côté d'un gigantesque paquet de fils emmêlés, je devais les remettre dans l'ordre, la tâche me paraissait impossible et je restais paralysée à ne pas savoir par quel bout commencer.
J'ai eu le sentiment jusqu'à maintenant d'être dans ce cauchemar, d'avoir beaucoup de fils à tirer, de devoir démêler « tout ça » et de ne pas savoir lequel choisir, et comme disait Joseph Rouzel lors de l'évocation de l'écriture des monographies, « on ne peut en épouser qu'un » ! J'ai maintenant le sentiment que ça se clarifie, que tout se recoupe, que cet enchevêtrement de fils de vie privée et de vie professionnelle parlent tous de la même chose. Je plonge certes mais en eaux claires. L'énigme est là, elle affleure, je ne parviens pas à la formuler…ça résiste encore. Alors, pour avancer, je vais tenter de mettre les choses en ordre.

Que s'est-il passé ?*…Une série de coïncidences, seulement des coïncidences…*

Adolescente, je tenais un carnet bleu, que j'ai abandonné pendant des années et que j'ai repris depuis peu, dans lequel je notais les phrases des uns et des autres qui m'amusaient ou me donnaient à réfléchir. Alors que j'écoutais une émission de radio, mon attention a été retenue par une militante féministe critiquant avec virulence les propos de Lacan selon lesquels les femmes étaient « pas-toutes ». Assez convaincue par l'argumentation de cette femme, je ne pris pas la peine de m'intéresser plus avant à la pensée de Lacan le cataloguant directement dans la catégorie des « machos » n'ayant rien à dire des femmes puisqu'ils n'en sont pas ! Première approche rapide et sans appel. Je notais cependant dans mon carnet cette formule énigmatique : *« pas-toute »*.

[204] NATYOT, *D.I.R.E.*, Gros Textes, 2011

Pendant la formation, chaque formateur est revenu, à sa manière, sur les concepts fondamentaux de la psychanalyse que j'explorais cette fois-ci de façon plus approfondie. Et voilà qu'ils nous susurraient à nouveau la litanie de la perte, de la séparation, du manque et de l'avènement du désir ! Rappelons qu'à ce moment j'étais enceinte, gorgée de plénitude et de jouissance, me sentant inatteignable dans les nombreuses pirouettes que faisaient ces joyeux psychanalystes en illustrant de mon cas leurs exposés sur la séparation de la mère et de son bébé ! J'étais toute mère et mon enfant tout pour moi. Et au moment de quitter le groupe avec lequel j'avais commencé la traversée pour partir en congé maternité, les collègues femmes, mères de grands enfants, les regards attendris, envieux et nostalgiques, me répétaient : « profites-en bien ! », comme une injonction à la jouissance, comme pour retrouver à travers mon expérience leur paradis perdu. J'étais poursuivie par ce « pas toute » mais à ce stade, la formule *« Je sais bien mais quand même »* que l'on doit à Octave Mannoni me correspondait parfaitement.

Le paradis perdu, le manque, l'absence…le désir. Le désir de ne plus être toute mère, le désir d'être tout simplement (je devrais dire : être « pas tout » simplement). Mettre au monde n'est pas tout, il s'agit d'être au monde. Comme le disait Isabelle Pignolet de Fresnes[205] : *« A un moment de l'existence, on se rend compte qu'on manque, qu'on a des pertes alors on essaie de se rajouter des bouts de phallus. Puis, on désire être castré, on arrive à désirer le manque, on sent la nécessité de l'être (manquant) pour découvrir profondément qui on est »*.

L'énigme émerge peu à peu, elle remonte doucement des profondeurs de la mer, je fais part de mon cheminement à Joseph Rouzel qui me répond que je parle du concept de « pas-tout » de Lacan. Et là, stupéfaction, l'émission de radio, le carnet bleu, TOUT est là !!!

Revient enfin au devant de la scène cette instance clinique que j'avais bien pris soin d'écarter.

Qu'est-ce qui fait qu'elle revient maintenant, perturbant ainsi tous mes plans ?

Qu'est-ce qui m'a paralysé au point d'avoir ce sentiment de délitement et de disparition ?

L'énigme, serait-elle ce retour inattendu de l'instance clinique et ce mystérieux « Qu'est-ce qu'être une femme ? » lancé comme une bouteille à la mer(ère) ?

---

[205] Intervenante lors de la formation

L'imprévu

« Il apprit plus tard que les mots disent de nous, ce que nous ignorons d'eux ;

il y a quelque chose qui échappe,

quelque chose dont on ne sait pas d'où ça vient ».[206]

Au travers de l'écriture, quelque chose s'est échappé et m'emmène vers des chemins imprévus. *« Ecrire, c'est laisser la parole à ce qui ne s'est jamais dit, à ce qu'on n'était pas à même de dire »*[207]. Accepter de se laisser embarquer est une tâche difficile…si on laisse faire les mots, ils risquent de nous emmener du côté de la vérité. Et on le sait bien, « il n'y a que la vérité qui blesse » !

« La vérité. Ce que désigne ce mot fait peur. Lacan a découvert, grâce à Freud, le moyen d'entendre la réponse. « Freud, écrit-il, a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler ». (…) Laisser parler la vérité. Voilà le moyen, le seul, de la connaître. Aucun savoir ne donne accès à cette connaissance. Ecouter la vérité est l'unique nécessaire. Si la conscience peut entendre la vérité, elle s'y ferme souvent. L'inconscient est la vérité de la voix refoulée ; plus précisément, il est la voie, c'est-à-dire le chemin par lequel elle passe, lorsque l'homme a refusé de l'entendre ».[208]

Dans le second temps de l'instance clinique, les collègues ont donc eu des retours que je considérais comme déplacés mais à juste titre puisqu'en lisant entre les lignes de mon discours, ils ont fait émerger la vérité. Et il est effectivement blessant de s'entendre dire que l'on a été dans la maîtrise, le contrôle, la jouissance, car ils empêchent la démarche clinique ce qui vient rendre inopérante la rencontre avec l'autre.

Le dispositif de la permanence d'écoute a également été chahuté par les collègues et une fois encore à juste titre : une psychologue seule, investie par le personnel de l'établissement comme étant le « sauveur de ces pauvres jeunes qui vont mal » et même investie d'une dimension sacrée par l'éducatrice de cette jeune fille. Ajoutons à cela le contexte précaire de l'association dans laquelle je travaille qui fait que chacun est amené à occuper toutes les places, et qui ne permet pas au travers d'une instance de supervision, de parler sa pratique, souffler, prendre de la distance et redémarrer. Enfin, si l'on associe la recherche de résultats, l'obligation d'efficacité, d'efficience et je ne sais plus quels termes barbares imposés par la puissante politique de l'évaluation, tous les

---

206 BRES R., *Je ne suis pas là pour vous distraire..Du sérieux et de l'humour dans la prise en charge des adolescents*, Psychasoc.com, 2011

207 DIEZ P., *Chut…*, Monographies des superviseurs IXème promotion, Psychasoc.com, 2010

208 LACAN M-F., *Moi, la vérité, "je" parle…*, Lemonde.fr, 1981

ingrédients sont réunis pour « s'y croire » et investir sans aucun recul le pouvoir illusoire que nous attribue la place nommée par Lacan de « sujet supposé savoir ». Même le terme de « permanence » utilisé pour ce dispositif renvoie à ce qui ne s'arrête jamais, ce qui ne fait pas défaut, ce qui ne manque pas…La Superpsychologue omniprésente et omnipotente avait mis en marche son « rouleau compresseur à souffrance » et rien ne pouvait plus l'arrêter…à part peut-être cette jeune fille dont le comportement déroutant a stoppé net la course folle.

Point d'arrêt qui s'est imposé dans le récit lors de l'instance clinique. Si l'inconscient est un chapitre de notre histoire marqué par un blanc ou occupé par un mensonge, la supervision va nous le renvoyer car c'est ce qui nous a construit à un moment donné. Si notre pratique n'est pas inscrite dans un discours, on risque de s'enfermer dans le narcissisme, s'en satisfaire, rester dans la jouissance de donner des réponses qu'on n'a pas et étouffer l'autre de nos propres désirs. Il faut *« défusionner, rendre à l'autre ce qui lui appartient, le laisser porter seul sa souffrance, en ayant confiance qu'il le peut. Ce serait nier ses capacités, donc le menacer à nouveau d'une mort symbolique, que de vouloir l'aider ou de faire à sa place » (Joseph Rouzel)*. Et dans ce cas, l'autre n'aura pas d'autre alternative que de se sauver (au sens propre et au sens figuré) car *« vouloir donner à l'autre fait qu'il ne peut que se refuser comme sujet. » (Joseph Rouzel)*. Le travail de supervision permet de faire exister l'autre.

Laisser la place à l'imprévu, à l'inattendu en se défaisant d'une quelconque maîtrise permet de remettre en jeu dans chaque rencontre qui est singulière, l'histoire de la relation.

« C'est dans l'espace des médiations que l'éducateur va travailler la dimension transférentielle (…) Le transfert, c'est de l'amour, et parfois de la haine (…) Cette charge d'amour emporte son poids d'illusions puisqu'on aime toujours chez l'autre ce dont on manque, c'est-à-dire précisément ce dont on a été castré. Il ne faut pas que l'éducateur casse trop vite ce pouvoir que lui prête la personne avec qui il noue une relation. Ce pouvoir, bien illusoire au fond, que Lacan nomme le « sujet supposé savoir », il lui faut plutôt le mettre au travail. D'abord, pour lui : toute institution doit se doter d'outils d'élaboration comme les réunions de synthèse, les séances de supervision et de régulation clinique, où l'éducateur, dans l'écriture et la parole, va donner forme à ce qui se joue pour lui dans la relation éducative. Le but est qu'il conserve dans la relation une certaine humilité, qu'il ne s'y croit pas trop, comme on dit, qu'il ne se prenne surtout pas pour celui qui aurait ce qui manque à l'autre. De plus, il faut que la relation soit désencombrée de toute velléité de maîtrise, de tout fantasme, de tout affect de pitié ou de charité, de tout penchant à vouloir faire le bien de l'autre, pour que la fonction

éducative puisse opérer. Il faut donc que l'éducateur fasse régulièrement le ménage en lui-même et dans sa relation aux autres. L'amour qu'il reçoit, il ne peut en profiter ».[209]

« C'est souvent au détour des petits riens du quotidien que les adolescents lâchent ce qu'ils ont à dire, quand on s'y attend le moins, quand on cesse la tyrannie de la curiosité ou du contrôle, quand on fait confiance, là aussi, à la rencontre, quand, comme le disait Héraclite d'Ephèse, on sait « attendre l'inattendu ». D'où une posture nécessaire chez les adultes de lâcher prise, ce qui ne veut nullement dire démission, mais plutôt à l'écart. Une posture dans laquelle il s'agit d'être à ses propres affaires d'adulte, investi dans des désirs et des projets, qui nous soient propres. Bref, il s'agit de leur « ficher la paix » mais sans les laisser en plan. C'est tout l'art de l'adulte que de se situer à la bonne distance : ni dans le collage, ni dans la froideur ».[210]

…Un accompagnement à distance accompagné à distance…

Le plus surprenant dans cette histoire, c'est que rationnellement, intellectuellement, je faisais miennes ces considérations alors que ma pratique, elle, était tout autre.
Ainsi, laisser la place à l'imprévu dans l'écriture a fait s'échapper ce temps d'instance clinique, rendant inopérant le refoulement et laissant éclater un *éprouvé*, celui de la castration, celui du manque.

---

[209] **ROUZEL J**., *Educateur : un métier impossible*, Psychasoc.com, 2009
[210] ROUZEL J., *Quand les adolescents s'expriment, qu'en fait-on ?*, Psychasoc.com, 2010

Le « choc de l'incomplétude »[211]

« Le trésor appartient à ceux qui apprennent
par expérience que ce trésor
n'est rien qu'on puisse posséder »[212]

Le silence de Mylène comme un point d'arrêt au rouleau compresseur, continuant à tourner malgré tout… mais dans le vide, la pensée envahie par une recherche frénétique et désespérée de combler le vide, le choc de s'éprouver manquant, arrêt de la pensée, paralysie, délitement et disparition.

Comme les adolescents le disent parfois de certaines de leurs découvertes : « c'est mortel » ! Le silence renvoie à l'inconnu et la mort apparaît là en filigrane. Si l'on se laisse envahir par une tentative d'échapper à cet insupportable, on ne peut se rendre disponible à écouter cette « parole sans mots », cette « parole d'avant les mots »[213], ce moment de suspension dans lequel la pensée s'élabore et laisse les mots prendre la parole.

Soutenir l'expression silencieuse de l'autre, c'est savoir se castrer de l'illusion d'être ce qui lui manque, ne pas l'aliéner à notre quête. Celui qui est en place de « sujet supposé savoir » doit laisser la place vide, se dégager.

L'exposé de Jacques Cabassut[214] lors de la semaine consacrée au transfert me paraît prendre ici tout son sens. J'espère pouvoir en retracer le plus fidèlement possible les grandes lignes.

Le premier temps de la relation entre la mère et son enfant est un temps « d'aliénation » : le petit homme ne se construit que dans sa dépendance à l'autre maternel, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de sujet sans autre. Le sein est un objet pulsionnel qui n'appartient ni au petit ni à la mère, c'est un temps d'indifférenciation car le sujet se construit d'abord dans ce lien de dépendance. La mère se réserve toute psychiquement et matériellement à son enfant. Il évoque alors, en référence à Winnicott, toutes les raisons qu'ont les mères de haïr leur enfant en parlant de la « haine dans le contre-transfert ».

Le deuxième temps est celui de la « séparation » : cet objet se détache, va être perdu, tant pour la mère (qui va devoir se mettre en retrait, différer sa réponse) que pour le petit. Ce temps de structuration est essentiel et fondamental. Pour pouvoir perdre, il faut

[211] ROUZEL J., *Quand les adolescents s'expriment, qu'en fait-on ?*, Psychasoc.com, 2010
[212] LACAN M-F., *Moi, la vérité, "je" parle…*, Lemonde.fr, 1981
[213] ROUZEL J., *Quand les adolescents s'expriment, qu'en fait-on ?*, Psychasoc.com, 2010
[214] Intervenant lors de la formation

avoir obtenu. Il est possible de dire qu'il a été possédé une fois qu'il a été perdu. Cet objet perdu est ainsi nommé par Lacan « d'objet @ ». Le fait de renoncer à cette part de jouissance pleine et totale du corps de la mère, cette limite à la jouissance est la castration. Pour transmettre la perte, il faut du côté maternel l'acceptation de ne pas être toute mère mais une femme. Il y a donc nécessité d'une rupture, le signifiant « femme » vient écarter le signifiant « mère » et c'est le père qui va permettre à la mère de se détacher de son enfant, ce que Lacan a nommé le « Nom du Père », pour introduire l'absence, la perte de jouissance du corps de la mère.

« (Les mères) poursuivent l'éducation du prince. Elles s'offrent en pâture à l'enfant, à ses blanches dents de lait, coupantes, brillantes. Quand l'enfant part, il ne laisse rien d'elles. Elles le savent si bien que les mauvaises mères essayent de différer la perte, d'allonger les heures, mais c'est plus fort qu'elles. Les animaux se laissent manger par leurs petits. Les mères se laissent quitter par leurs enfants et l'absence vient, qui les dévore. On dirait une loi, une fatalité, un orage que personne ne saurait prévenir. L'ingratitude est le signe d'une éducation menée à son terme, achevée, parfaite en sa démence. »[215]

Alors dans la rencontre avec un sujet, on va occuper la place de l'Autre maternel et parfois se laisser prendre par l'amour du transfert et ne rien en vouloir savoir, ce que Lacan nomme « l'ignorance du transfert », ce qui est la formule du refoulement, du savoir insu. C'est là que le travail de supervision va permettre le déplacement subjectif intime qui produira le changement. Se positionner autrement modifiera le lien à cet Autre et l'Autre devra régler son rapport à ce qu'on représente pour lui. Je ne bénéficiais pas de supervision dans le temps de mes rencontres avec Mylène…

---

[215] BOBIN C., *La part manquante*, Gallimard, 1989

Etre, c'est tout !

Le paradis est perdu et pour rester vivants, nous le cherchons partout, toujours, en vain. Nous rêvons à *« l'impossible rêve »* comme le dit si bien Jacques Brel dans son texte « La quête » qui est *nôtre* quête, celle de l'humanité. Du côté des mères, il en va de même :

« Elles attendent. On ne sait pas ce qu'elles attendent. L'amour enfui de la maison, elles le retrouvent au clair d'une larme ou d'un fou rire. Au besoin elles l'inventent. Elles vont parfois le chercher au-dehors. Elles répandent le ciel pur de leurs yeux sur le monde. Elles prennent des amants. Mais aucun amour n'approche en lumière celui qui les penche sur l'enfant. Personne d'autre ne peut venir à la place vidée par Dieu. Personne ne sera aimé par elles comme l'enfant de la promesse déçue, de la parole parjure. La jeune femme assise à côté de vous a installé l'enfant sur ses genoux. Elle lui parle de tout et de rien. Elle mène la conversation infinie, ininterrompue dans la rumeur des passants. Tu vois, ce pull que j'ai acheté, eh bien il est trop cher, dans un autre magasin, j'ai vu qu'il était à moitié prix, tant pis, je suis contente, tu veux un chocolat, écoute, on est juste au-dessous des trains, tu entends le bruit que ça fait, c'est un train qui passe, on a une heure à attendre, tu n'as pas froid, je vais te mettre ta capuche et je vais te manger, mon trésor, mon petit poisson, mon amour, mon amour. Elle mène de front, dans le même souffle, le dialogue des amants, celui des vivants et des morts, le dialogue en abîme des solitudes. On pense : les enfants naissent des femmes. Les femmes naissent des femmes. Il reste aux hommes le travail, la fureur imbécile de travail, des carrières et des guerres. Il reste aux hommes le reste. On regarde cette jeune femme peinte par Fra Angelico dans le hall venteux de Lyon-Part-Dieu. On la regarde avec légèreté, sans danger d'un amour. Pour s'éprendre d'une femme, il faut qu'il y ait en elle un désert, une absence, quelque chose qui appelle la tourmente, la jouissance. Une zone de vie non entamée dans sa vie, une terre non brûlée, ignorée d'elle-même comme de vous. Perceptible pourtant, immédiatement perceptible. Mais ce n'est pas le cas. Cette jeune femme est tout entière occupée par son enfant, envahie d'un amour abondant, sans réserve. Si totalement brûlée d'amour qu'elle en est lumineuse, et que son visage suffit à éclairer le restant de votre journée, tout ce temps à tuer avant le train à prendre, avant le jour de votre mort. »[216]

Mais cette quête est ce qui nous constitue, *« ce pas-tout qui fait tant souffrir est la marque de l'humanité »*[217]. Le rêve capitalistique serait qu'il n'y ait plus de manque nulle part mais s'il n'y a plus de manque, il n'y a plus de désir et le sujet ne peut alors advenir.

216 BOBIN C., *La part manquante*, Gallimard, 1989
217 ROUZEL J., *Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales*, Psychasoc.com, 2005

Le sujet désirant n'a pas de réponse à la question de son être, et c'est justement ce vide à propos de lui-même qui le fait désirant : tous les objets qu'on désire sont des éléments d'une réponse toujours partielle à la question de notre être, de sorte que le désir est indéfiniment relancé.

On en vient alors à désirer le vide pour découvrir profondément qui on est. Revient alors la question qui m'avait été posée lors de l'instance clinique : « Qu'est-ce qu'être une femme ? ». C'est *toute* la question… en le formulant autrement, on pourrait dire : voilà la *vraie* question. De mes découvertes et de mon éprouvé, je peux donner un seul élément de réponse : être une femme n'est pas être toute mère. Mettre au monde n'est pas tout pour être. Je sais aussi qu'à toute cette question, il n'y a pas de réponse, il n'y aura que des réponses qui resteront partielles.

Ce travail est marqué par cet éprouvé du manque à être et le renoncement à être tout…pour être au monde.

Cette question doit donc être approfondie et pour continuer à travailler, je m'appuierai sur cette pensée de Lacan selon laquelle : « Le seul droit de l'homme pourrait être de désirer en vain ».

1. RETOUR A LA SURFACE…Question de vie ou de mort

Une phrase notée il y a longtemps dans mon carnet bleu me revient : *« Si tu dis tu meurs et si tu ne dis pas tu meurs alors dis et meurs »*. Ce travail m'a appris que l'on pouvait dire et ne pas mourir. La parole ne tue pas, elle est créatrice, créatrice du sujet.

Le silence n'est pas le vide et le vide n'est pas la mort.

Etre, c'est manquer et être manquant.

Désirer, c'est être vivant.

…………………………………………………………………………….

La traversée s'achève, les côtes approchent, retourner à terre… quitter la mer(ère).

BIBLIOGRAPHIE

BOBIN C., *La part manquante*, Gallimard, 1989

BREL J., *La quête*, 1968

BRES R., *Je ne suis pas là pour vous distraire..Du sérieux et de l'humour dans la prise en charge des adolescents*, Psychasoc.com, 2011

DIEZ P., *Chut…*, Monographies des superviseurs IXème promotion, Psychasoc.com, 2010

LACAN M-F., *Moi, la vérité, "je" parle…*, Lemonde.fr, 1981

NATYOT, *D.I.R.E.*, Gros Textes, 2011

ROUZEL J., *Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales*, Psychasoc.com, 2005

ROUZEL J., *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007

ROUZEL J., *Educateur : un métier impossible*, Psychasoc.com, 2009

ROUZEL J., *Quand les adolescents s'expriment, qu'en fait-on ?*, Psychasoc.com, 2010